

Cahiers de l'Institut d'histoire

UNIVERSITÉ LAVAL

2

Edmond de Mevers

ESSAYISTE

Suivi de textes choisis, présentés

par

Claude Galarneau



LES PRESSES UNIVERSITAIRES LAVAL

1960

323.171

N 514g

INSTITUT D'HISTOIRE

Directeur : M. MARCEL TRUDEL, D. ès L.
Secrétaire : M. CLAUDE GALARNEAU, L. ès L.

CORPS PROFESSORAL

Histoire du Canada

Marcel Trudel, D. ès L., professeur titulaire
Jean-Charles Bonenfant, LL. L., chargé de cours
Jean Hamelin, L. ès L., chargé de cours

Histoire contemporaine

Richard Pattee, M. A., professeur titulaire
Robert Sylvain, é.c., D. ès L., chargé de cours

Histoire moderne

Claude Galarneau, L. ès L., Dipl. É. S., professeur agrégé

Histoire du moyen âge

Gaston Dulong, L. ès L., professeur agrégé

Histoire de l'antiquité

Jean Bernier, L. ès L., professeur agrégé

Folklore

Luc Lacourcière, L. ès L., professeur titulaire

Archivistique

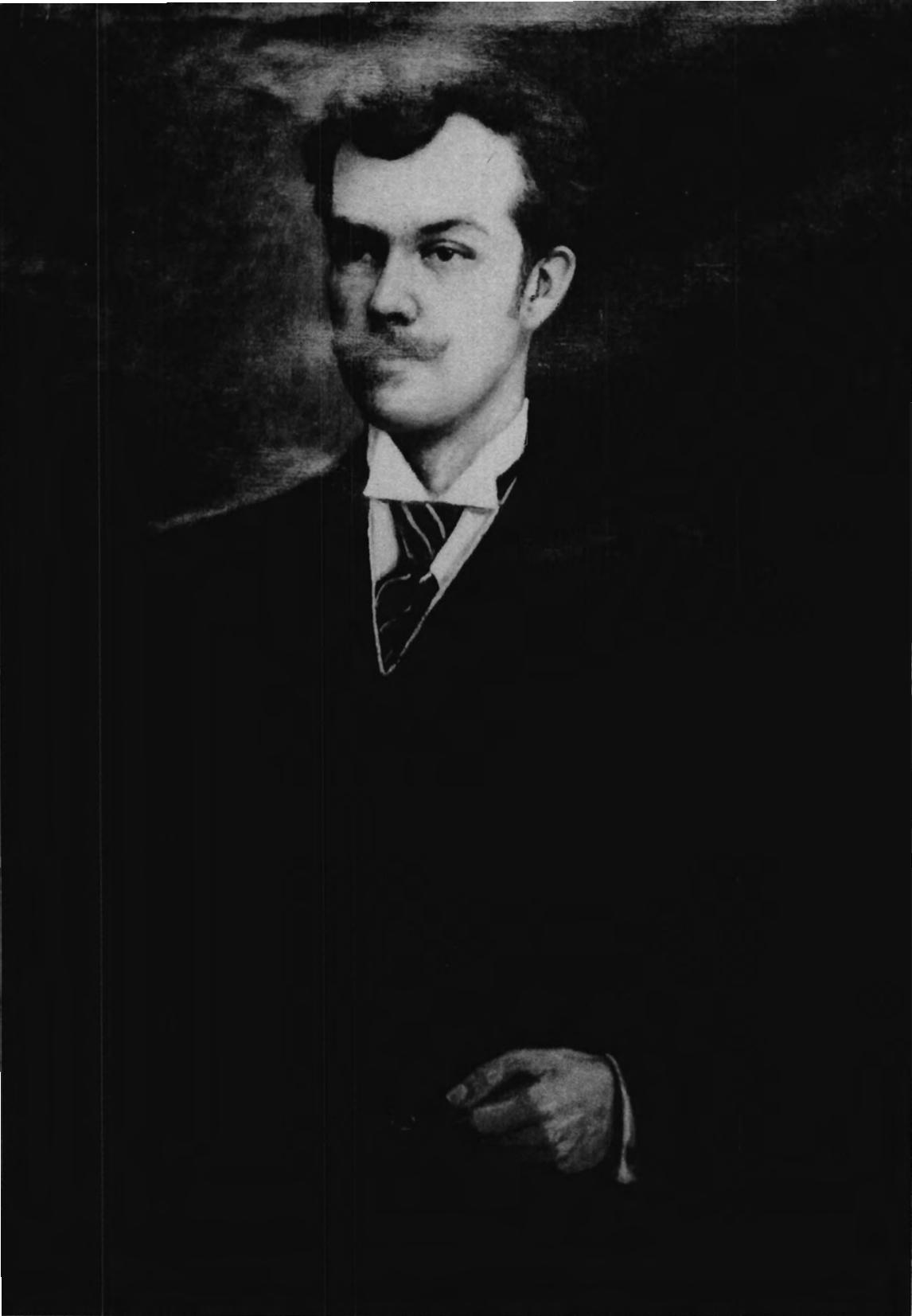
Antoine Roy, D. ès L., chargé de cours

DIPLÔMES

On peut préparer à l'Institut d'Histoire les diplômes suivants :

baccalauréat en histoire	diplôme prérequis : le baccalauréat ès arts ou l'équivalent cours réguliers de première année ou cours du samedi pendant deux ans, ou cours d'été pendant deux sessions.
maîtrise ès arts (histoire)	réservée aux candidats de langue anglaise diplôme prérequis : le baccalauréat ès arts ou l'équivalent scolarité d'un an rédaction et soutenance d'une thèse
certificats d'études supérieures	diplôme prérequis : le baccalauréat ès arts ou l'équivalent scolarité de deux ans par certificat
licence ès lettres (histoire)	diplôme prérequis : le baccalauréat en histoire deux ans d'étude après ce baccalauréat, portant sur quatre certificats rédaction et soutenance d'une thèse
diplôme d'études supérieures	diplôme prérequis : la licence d'histoire aucune scolarité obligatoire rédaction et soutenance d'une thèse
doctorat d'Université (histoire)	diplôme prérequis : la maîtrise ès arts (histoire) réservé aux candidats de langue anglaise scolarité d'un an rédaction, soutenance et publication partielle d'une thèse
doctorat ès lettres (histoire)	diplôme prérequis : le diplôme d'études supérieures en histoire aucune scolarité obligatoire rédaction, soutenance et publication complète d'une thèse.

33863



EDMOND DE NEVERS
Portrait par son frère Lorenzo.
Au Séminaire de Nicolet

3488 J

Cahiers de l'Institut d'histoire

UNIVERSITÉ LAVAL

— 2 —

Edmond de Mevers

ESSAYISTE

Suivi de textes choisis, présentés

par

Claude Galarneau

Cédé Par



BIBLIOTHÈQUE DE LA
COLLEGE UNIVERSITY
21, AVENUE...
DRUMMONDVILLE — P.Q.

QUÉBEC

LES PRESSES UNIVERSITAIRES LAVAL

1959

DU MÊME AUTEUR

Aperçus sur la vie économique en France au XVIII^e siècle. Dans les *Cahiers de l'Académie canadienne-française, 2 - Histoire*, Montréal, 1957.

Préface à : De Roquebrune, Robert. *Testament de mon enfance. Récit*, collection du Nénuphar, Montréal, Fides, 1958.

AVANT-PROPOS

LA biographie est l'une des sections les plus cultivées de l'histoire de chaque pays. La France, l'Angleterre et l'Allemagne, pour ne nommer que ceux-là, ont leurs biographes célèbres. On ne peut en dire autant du Canada français. En ce qui concerne le XIX^e siècle en particulier, notre galerie nationale comporte beaucoup plus d'images d'Épinal que de bons portraits. Et l'ouvrage que nous présentons au lecteur n'a pas la prétention d'être une biographie au sens strict. La raison en est simple, c'est que les sources qui nous auraient permis de l'entreprendre font à peu près totalement défaut. Seuls quelques lettres ou fragments de lettres et quelques autres documents nous ont permis de retracer les principales étapes de la vie d'Edmond de Nevers et d'esquisser les traits de sa personnalité.

On trouvera donc dans ce Cahier une courte esquisse biographique, une critique sommaire des grands thèmes traités par Edmond de Nevers dans l'Avenir du peuple canadien-français, des textes tirés de cet ouvrage, que complètent un index, un portrait et un fac-similé.

Nous remercions chaleureusement tous ceux qui nous ont aidé dans nos recherches : M. Luc Lacourcière, qui nous a encouragé à entreprendre ce travail et qui ne nous a jamais ménagé son conseil et son appui ; le Séminaire de Nicolet qui nous a ouvert ses archives ; M. Rosaire Dion-Lévesque, qui nous a fait parvenir des documents importants ; M. Jean-Charles Bonenfant, pour ses bons offices à la Bibliothèque du Parlement ; la Revue de l'Université Laval, qui a publié cet essai dans ses numéros de mars, avril et mai 1959.

CHRONOLOGIE

- 1862 — Abraham-Edmond Boisvert, fils d'Abraham, cultivateur, et de Marie Biron, naît le 12 février dans le rang du Côteau, à la Baie-du-Febvre.
- 1873 — Entrée au Séminaire de Nicolet, en Éléments latins.
- 1879 — Fin de ses études au Séminaire de Nicolet.
- 1880 — Début de ses études de Droit chez M^e Hould, à Trois-Rivières.
- 1883 — Admission au Barreau.
- 1888 — Départ pour Berlin, où il étudie avec Mommsen.
- 1890 — Études à Vienne, Rome, Florence, Madrid, Lisbonne.
- 1892 — Arrivée à Paris, où il travaille à l'Agence Havas, tout en poursuivant ses études.
- 1893 — Publication, en collaboration avec Pierre BERTRAND, de : IBSEN, *Les Soutiens de la Vérité et l'Union des jeunes*, Paris, S.-A. Savine, traduction du norvégien au français.
- 1895 — Séjour de six mois à Londres.
- 1896 — *L'Avenir du peuple canadien-français*, Paris, Jouve.
- 1896 — Voyage aux États-Unis, où s'est établie sa famille, et au Canada.
- 1897 — Retour à Paris.
- 1900 — *L'Âme américaine*, Paris, Jouve et Boyer, 2 v. Quitte définitivement la France le 14 juillet pour rentrer au Canada. S'installe à Québec, où il travaille comme publiciste d'un ministère de la province. Demeure rue Charlevoix.
- 1902 — *Études sur les États-Unis*, traduction de l'ouvrage de Matthew ARNOLD, Québec, Dussault et Proulx.
- 1906 — Mort le 15 avril, à Central Falls, Rhode Island, où il est inhumé.

BIBLIOGRAPHIE

I. — SOURCES MANUSCRITES

A — *D'Edmond de Nevers*

L. B. Z. Chamard, l'illustre tribun canadien. Roman de mœurs. Quelques questions économiques canadiennes.
(Ces deux ouvrages n'ont pas paru et l'on ignore où se trouvent les manuscrits).

Album

(Cahier de 120 pages, dans lequel de Nevers a recueilli des articles de journaux reproduisant ses conférences données au Canada ou aux États-Unis. Il y a des notes marginales de sa main. Appartient à M. Rosaire Dion-Lévesque).

Lettre d'Edmond de Nevers à Henri Vassal de Montviel, Londres, 6 octobre [1895].

(La seule lettre autographe que nous ayons vue d'Edmond de Nevers. Au Séminaire de Nicolet).

B — *À propos d'Edmond de Nevers*

Lettre de Léon Gérin à Edmond de Nevers, Ottawa, 3 avril 1901.

Lettre de l'abbé Douville à M. Olivier Mathieu, recteur de l'Université Laval, 16 février 1901, Archives du Séminaire de Québec.

Lettre de l'abbé Baril à M. Olivier Mathieu, 28 mars 1901, Archives du Séminaire de Québec.

Lettre du docteur Gabriel Nadeau, Rutland, Mass. à Claude Galarneau, 14 novembre 1955.

Lettre du Directeur commercial de l'Imprimerie Jouve à Claude Galarneau, Paris, 7 décembre 1955.

Lettre du Secrétaire général d'Havas à Claude Galarneau, 23 décembre 1955.

Lettres de M^{me} Éva Rodier Thibaubeau, de Montréal, à M. Luc Lacourcière, de Québec, 30 mai et 2 juin 1959.

Cahier du résultat des examens, Archives du Séminaire de Nicolet.

II. — SOURCES IMPRIMÉES

A — *Lettres d'Edmond de Nevers*

a) À Mémo (M^e Wilfrid Camirand, de Nicolet, condisciple d'Edmond au Séminaire de Nicolet et son ami intime).

25 novembre 1879, La-Baie-du-Febvre ;

13 mars 1880, Trois-Rivières ;

20 novembre 1899, Paris ;

Printemps 1901, Québec.

(Ce sont des extraits de lettres, publiés par Mémo dans son article du *Soleil*, Québec, 28 avril 1906).

b) Au docteur Brisebois, de Longueuil.

1^{er} mai 1894, Paris ;

1895, Londres ;

29 juin 1897, Central Falls ;

4 novembre 1898, Paris.

(Extraits de lettres, publiés par Antonio Perrault dans *L'Action française* de mai 1919. Nous ignorons si les lettres manuscrites à Mémo et au docteur Brisebois existent encore).

B — Livres d'Edmond de Nevers

L'Union des Jeunes et les Soutiens de la Société, pièces d'Ibsen, traduites par Pierre Bertrand et Edmond de Nevers, Paris, 1893, S.A. Savine, 311 pp.

L'avenir du peuple canadien-français, Paris, Henri Jouve, 1896, XLVII-441 pp.

L'Âme américaine. Les Origines. La vie historique, Paris, Jouve et Boyer, 1900, 2 v., 753 pp.

Études sur les États-Unis par Matthew Arnold. Traduction d'Edmond de Nevers, Québec, Dussault et Proulx, 1902, XII-221 pp.

C — Articles de revues et de journaux

L'abbé T.-O.-M. Maurault [1887], reproduit en entier dans DOUVILLE, J.-A.-Ir., *Histoire du Collège-Séminaire de Nicolet 1803-1903*, Montréal, Beauchemin, 1903, t. II, pp. 158-161.

« Ayons foi en l'avenir », *Le Monde illustré*, 22 juin 1901, p. 118.

« À l'honorable Lomer Gouin, ministre de la Colonisation et des Travaux publics. Un projet de colonisation », *Le Soleil*, 2 janvier 1902.

« À propos d'un critique qualifié de « myope », *Journal de Française*, 1902, n° 24, pp. 284-285, n° 25, p. 300.

« Notre projet de colonisation », *Journal de Française*, avril 1902.

« Conservons notre langue », *La Patrie*, 15 février 1902.

« Les Anglais et nous », *La Revue canadienne*, 1902, vol. II, pp. 11-40.

« Études sur les États-Unis », *La Revue canadienne*, 1902, vol. II, pp. 465-501.

« Les États-Unis ne sont pas un pays anglo-saxon », *La Revue canadienne*, 1903, vol. I, pp. 404-424.

« Influence des races sur la formation du caractère américain », *La Revue canadienne*, 1904, vol. I, pp. 169-189.

« La part des circonstances dans la formation du caractère américain », *La Revue canadienne*, 1904, vol. I, pp. 284-305.

« L'évolution des peuples anciens et modernes », *La Revue canadienne*, 1904, vol. II, pp. 167-180, 279-290, 538-560.

D — Articles sur Edmond de Nevers

ANONYME, « Ce que furent nos pères », *Le coin du feu*, Montréal, novembre 1896.

ANONYME, « De Nevers. L'auteur de « L'Âme américaine » est de retour aux États-Unis », *La Presse*, Montréal, 25 juillet 1900.

ANONYME, « Autour de l'Âme américaine », *L'Indépendant*, Fall River, 20 décembre 1900.

ANONYME, « Le banquet de Nevers », *Le Journal*, Montréal, 1^{er} avril 1901.

ANONYME, « Pour Edmond de Nevers », *La Presse*, Montréal, 1^{er} avril 1901.

ANONYME, « Un banquet à M. Edmond de Nevers », *La Patrie*, Montréal, 1^{er} avril 1901.

ANONYME, « Canada's fate is annexation » *Worcester Daily Telegram*, 20 mai 1901.

ANONYME, « Edmond de Nevers. L'éminent auteur canadien succombe à une longue et cruelle maladie », *Le Soleil*, 16 avril 1906.

ANONYME, « Feu M. Edmond de Nevers », *La Tribune*, Woonsocket, 17 avril 1906.

ANONYME, « M. Edmond de Nevers », *Journal de Francoise*, 21 avril 1906.

ANONYME, « Edmond de Nevers. La Revue franco-américaine va entreprendre de publier une édition définitive de son œuvre », *La Revue franco-américaine*, Québec, 1^{er} septembre 1910.

ANONYME, « Les deux France », compte rendu d'une conférence prononcée par Edmond de Nevers, le 3 septembre 1900, au *Parker House*, à Boston, dans : *Les Quarante ans de la Société Franco-Américaine, 1899-1939*, Boston [1940], p. 33.

BRUCHÉSI, Jean, *Rappels*, Montréal, Ed. Bernard Valiquette, 1941, pp. 212-222.

BRUNETIÈRE, Ferdinand, « L'Âme américaine », *Revue des Deux Mondes*, 1900, pp. 664-702.

C., J.-D. Article sans titre, *La Patrie*, Montréal, 14 février 1902 ; dans cet article le journaliste dit que l'on devrait ouvrir une École de journalisme à l'université et que de Nevers devrait être le premier à occuper cette chaire.

CLOUTIER, Alfred, « M. de Nevers. Une œuvre », *Le Soleil*, Québec, 10 octobre 1901.

COURCHESNE, M^{re} Georges, « Notes sur M. l'abbé Thomas-Marie-Olivier Maurault (1839-1887) », *Rapport 1943-1944 - La Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, Ottawa, 1944, pp. 15-32.

D'ARLES, Henri, *Edmond de Nevers, le penseur et l'artiste*, 1908.

DION-LÉVESQUE, Rosaire, « Silhouettes franco-américaines, Edmond de Nevers, historien et conférencier (1863-1906) », *La Patrie*, Montréal, 2 mars 1952.

L'auteur a réuni en volume ses chroniques de *La Patrie* : *Silhouette franco-américaines*, Publication de l'Association Canado-Américaine, Manchester (N.H.), Ballard Frères, imprimeurs, 1957, v-933 pp.

FONCIN, Pierre, « Mouvement littéraire. France et Canada », *Revue bleue*, Paris, tome VIII, 1897.

GÉRIN, Léon, « Notre mouvement intellectuel », *Mémoire de la Société royale du Canada*, 1901, pp. 145-172.

GOVIN, Léon-Mercier, « L'avenir spirituel du peuple canadien-français », *Rapport 1943-44 de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, Ottawa, 1944.

MÉMO (Wilfrid Camirand), « Edmond-B. de Nevers », *Le Soleil*, Québec, 28 avril 1906.

NADEAU, Docteur Gabriel, « Notes bibliographiques », *Culture*, Québec, 1942, vol. III, 1944, vol. V.

NADEAU, Docteur Gabriel, « Notes pour servir à une bibliographie franco-américaine », *Bulletin de la Société historique franco-américaine*, 1952, imprimerie Ballard Frères, Inc., Manchester (N.H.), 1953, pp. 64-74.

PERRAULT, Antonio, « Les Précurseurs. Edmond de Nevers », *L'Action française*, mai 1919, pp. 193-218.

ROY, Camille, « Edmond de Nevers », *Le Soleil*, Québec, 20 avril 1906.

THÉRIAULT, Sœur Mary-Carmel, s.m. *La littérature française de Nouvelle-Angleterre*, Fides, Les publications de l'Université Laval, Montréal, 1946.

SULTE, Benjamin, « M. Edmond de Nevers », *L'Indépendant*, Fall River, 12 avril 1901.

THÉRIO, Adrien, *Jules Fournier, journaliste de combat*, Fides, Montréal et Paris, 1954, p. 31.

TRUDEAU, Raoul, *Bio-bibliographie d'Edmond de Nevers*, École des bibliothécaires de l'université de Montréal, 1944, xv-21 pp., thèse manuscrite.

VIAUTE, Auguste, *Histoire littéraire de l'Amérique française*, P.U.F. et P.U.L., Paris et Québec, 1954, x-545 pp.

III. — INTERVIEWS

Nous avons pu nous entretenir avec des contemporains d'Edmond de Nevers, ce qui nous a permis de préciser quelques points de sa biographie.

H.-N. Biron, cousin d'Edmond, de Nicolet.

Lorenzo de Nevers, frère cadet d'Edmond, de Central Falls (R.I.).

J.-Ernest Laforce, cousin d'Edmond, de Québec.

M^{re} J.-A. Saint-Germain, condisciple d'Edmond, de Nicolet.

IV. — OUVRAGES DIVERS

AUDET, Louis-Philippe, *Le Système scolaire de la province de Québec*, Québec, Les Éditions de l'Érable, 1950, t. 1, 345 pp.

BILODEAU, Ernest, *Un Canadien errant... Lettres parisiennes*. Québec, L'Action Sociale Limitée, 1915, 251 pp.

BOUCHETTE, Errol, *Emparons-nous de l'industrie*, publié par l'imprimerie générale, Ottawa 1901, 41 pp.

BOUCHETTE, Errol, « L'Évolution économique dans la province de Québec », *Mémoire de la Société royale du Canada*, 1901, pp. 117-143.

FAUCHER et LAMONTAGNE, « History of industrial development », *Essais sur le Québec contemporain*, Québec, Les Presses universitaires Laval, 1953, pp. 23-27.

MORISSET, Gérard, *L'Architecture en Nouvelle-France*, Québec, 1949.

PARRAIN, Charles, « Un mot du vocabulaire de synthèse historique : agriculture », *Revue de Synthèse*, janvier-mars 1956, pp. 43-54.

PERRON, Marc-A., *Un grand éducateur agricole. Édouard-A. Bernard, 1835-1898. Étude historique sur l'agriculture de 1760 à 1900*, Montréal 1955, 355 pp.

REQUE, A. Dikka, *Trois auteurs dramatiques scandinaves, Ibsen, Björnson, Strindberg devant la critique française*, Paris, Champion, 1930.

SIEGFRIED, André, *Le Canada. Les deux races*, Paris, Colin, 1907.

TANGUAY, Cyprien, *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes depuis la fondation de la colonie jusqu'à nos jours*, vol. I, 1871, vol. III, 1887.

VALÉRY, Paul, *Regards sur le monde actuel et autres essais*, Paris, NRF, Gallimard, 49^e édition, 1945.

I
EDMOND DE NEVERS

/



AU SÉMINAIRE DE NICOLET

La famille de Nevers compte parmi les plus anciennes de la Nouvelle-France. Étienne Brantigny dit de Nevers, né en 1622 ou 27, arrive en Amérique vers 1648-49¹. Il se marie le 28 octobre 1652, à Québec, avec Anne Hayot, née en 1640, à Beauport². Elle avait moins de douze ans et lui, vingt-cinq ou trente. Étienne Brantigny est né à l'Espinay en Champagne et son surnom de Nevers laisse entendre que son père ou son grand-père serait venu du Nivernais, selon Benjamin Sulte³. Cela est vraisemblable.

Il y avait deux catégories d'hommes qui, en France sous l'Ancien Régime, se donnaient de préférence des noms de province : les soldats et les compagnons de métier. Les registres des armées prouvent que les conscrits, enrôlés de force, changeaient de nom en signant leur engagement et prenaient très souvent un nom de province. Par les compagnons de métier, il faut entendre ceux qui faisaient partie des compagnonnages, sociétés secrètes qui n'acceptaient dans leurs rangs que des compagnons d'élite et célibataires. L'ouvrier qui avait fini son apprentissage n'était accepté dans ces sociétés qu'après une initiation et un « baptême », cérémonie au cours de laquelle le compagnon recevait un nouveau nom, très souvent un nom de province. Les listes de compagnons en font foi : c'était là souci évident de dérouter la police royale. Les Brantigny de Nevers possèdent encore d'autres surnoms tels que Boisvert, Dennevers et Teneverd⁴. Certains descendants d'Étienne prennent le surnom de Boisvert et le gardent.

Dès le xvii^e siècle, les fils de Nevers remontent le Saint-Laurent, des deux côtés à la fois. On en trouve au Cap-Rouge, où le père s'est établi, puis à la Pointe-aux-Trembles, à Portneuf et jusqu'à Trois-Rivières vers 1740. Sur la rive sud, quelques-uns s'établissent à Sainte-Croix de Lotbinière et l'un des petits-fils d'Étienne est inhumé à Nicolet en 1794⁵. Enfin, nous retrouvons la famille Boisvert à la Baie-du-Febvre au milieu du xix^e siècle.

1. SULTE, Benjamin, « M. Edmond de Nevers », *L'Indépendant*, Fall-River, 12 avril 1901.

2. TANGUAY, Cyprien, *Dictionnaire généalogique*, I, 1^{re} série, 178, Eusèbe Sénécal et fils, 1871.

3. SULTE, Benjamin, *Edmond de Nevers*.

4. TANGUAY, Cyprien, *Dictionnaire généalogique*, III, 2^e série, Montréal, Eusèbe Sénécal et fils, 1887, p. 338.

5. *Ibid.*

Abraham-Edmond Boisvert, fils d'Abraham et de Marie Biron, y naît, dans le rang du Coteau, le 12 février 1862. Il est l'aîné d'une famille qui comptera seize enfants. Le père Abraham paraît avoir été un cultivateur assez à l'aise, qui vivait bien sur les gras pâturages riverains du lac Saint-Pierre. De l'enfance d'Edmond, on ne sait rien de précis, sinon qu'il alla à l'école entre cinq et dix ans. Qu'il ait été remarqué par l'institutrice ou par le curé aux leçons de catéchisme n'aurait rien de surprenant. Son frère Lorenzo se rappelle avoir entendu dire à sa famille qu'Edmond avait manifesté très tôt un goût prononcé pour l'étude et la lecture ⁶. Si bien qu'il entre au Séminaire de Nicolet en classe d'Éléments latins à l'automne 1873.

Le Collège-Séminaire de Nicolet est à ce moment une belle grande maison du XVIII^e siècle français. Un corps de logis principal avec deux courtes ailes en retour forme le programme de cet édifice classique, avec cour en avant et jardin en arrière. À trois étages, aux fenêtres rectangulaires à crossettes, au toit à rampants, le corps central est marqué en son milieu par un léger décrochement, couronné d'un fronton triangulaire. Cet édifice en pierre avait été construit de 1827 à 1833 par Jean-Baptiste Hébert, d'après les plans de l'abbé Jérôme Demers. Architecture classique, où tout est proportion, aisance harmonieuse de l'ensemble, sans ornement de surcharge. Le chef-d'œuvre de notre architecture conventuelle, a-t-on écrit avec justesse ⁷. Ce collège a quarante ans au moment que Boisvert fait son entrée en Éléments. L'allure de cette maison doit lui plaire et tempérer un peu les impressions troubles de l'arrivée au pensionnat, après les effusions du fils d'habitant qui a quitté la maison paternelle pour la première fois, et pour un an. Il n'est pas indifférent que les enfants vivent dans un cadre harmonieux.

Dès cette première année, ses camarades le dépeignent comme se distinguant tout de suite par « l'originalité de son caractère et de son immense talent ⁸ ». Esprit primesautier, chez qui le contact de la réalité quotidienne, de l'activité d'une ferme, a développé les qualités d'observation et de sensibilité, Boisvert s'amuse avec la plus grande dilection à regarder vivre ses confrères, fils d'habitants comme lui ou de professionnels de province. Ses plaisanteries sur les manies de ses confrères ne se bornent pas à des taquineries orales, tant s'en faut. Il sent déjà le besoin d'écrire, de confier au papier ses observations. « Son plaisir était de décocher des vers à l'adresse de ses amis ou ennemis ⁹ ». On voit d'ici le phénomène rare d'un élève d'Éléments latins qui rime ses blagues. Comme on devait lui remettre monnaie de ses pièces en moqueries sonores ! N'aurait-il fait d'ailleurs que sa classe et des rimes sur les travers

6. Interview Lorenzo de Nevers.

7. MORISSET, Gérard, *L'Architecture en Nouvelle-France*, Québec, 1949, p. 72.

8. MÉMO [Wilfrid Camirand], « Edmond B. de Nevers », *Le Soleil*, Québec, 28 avril 1906.

9. *Ibid.*

de son entourage qu'on l'eût derechef classé au-dessus de la moyenne. Sa vie intellectuelle compte encore d'autres moyens de s'enrichir. Il se montre immédiatement un élève appliqué et grand dévoreur de bouquins au point que « bien qu'il fût dans la classe des *Éléments*, sur le chapitre des belles lettres, il pouvait en remontrer à plusieurs des humanistes de son temps¹⁰ ». Les humanistes de son temps : entendons-nous. Il s'agit des élèves qui cultivaient les belles-lettres. En tous cas, sa classe d'*Éléments* est si remarquable qu'à la fin de l'année scolaire, « toute la communauté ne le connaissait pas autrement que sous la dénomination du poète Boisvert¹¹ ». Comme consécration de collègue au bout d'un an, ce n'est pas banal.

Du temps de Boisvert, on n'entre pas toujours au collège en *Éléments*. Les jeunes qui montrent quelques aptitudes intellectuelles et des qualités morales à l'école ou au catéchisme, sont appelés par le curé de la paroisse à suivre, dans son presbytère, des leçons de français et de latin, en vue d'une préparation au cours classique et au sacerdoce. Selon qu'un garçon a suivi plus ou moins longtemps ces leçons, il entre en *Éléments*, *Syntaxe* ou *Méthode*. Quand un élève commence ainsi en *Syntaxe* ou en *Méthode*, l'autorité du collège lui adjoint un confrère qui l'aide. C'est ainsi qu'en *Méthode*, Boisvert a à s'occuper d'un nouvel arrivant, Édouard Baril, lequel n'est pas lent à s'apercevoir de la vivacité intellectuelle de son mentor¹². Selon Baril, les études littéraires, historiques et philologiques occupent les moments de loisir d'Edmond Boisvert. Les élèves ont donc compris très tôt la valeur de ce condisciple. Et les professeurs ? Il suffit que nous sachions qu'un professeur le remarque. L'abbé Maurault justement, professeur en classe de Belles-Lettres, permet à Edmond Boisvert de satisfaire son goût pour l'étude des langues étrangères en lui faisant des leçons privées d'allemand, dès sa *Méthode*¹³. Le « poète » aurait fait sa classe de Versification régulièrement et de façon aussi fructueuse que les autres années. C'est l'année suivante, en Belles-Lettres, qu'il aurait subitement flanché. À vingt-quatre ans de distance, il se peut que la mémoire d'Édouard Baril ait été quelque peu inexacte¹⁴. Si l'on en juge par ses résultats scolaires, on constate que Boisvert, après avoir terminé au septième rang en *Éléments*, au second en *Syntaxe*, au cinquième en *Méthode*, passe soudainement, en Troisième du cinquième au dix-septième rang. Par contre, en Belles-Lettres, il reprend la quatrième place au premier semestre et se hisse en tête de liste au second. Cette année de Belles-Lettres est en effet la meilleure année de Boisvert au point de vue scolaire. Il reçoit huit prix dont quatre

10. *Mémo.*

11. *Ibid.*, et aussi interview M^{sr} Saint-Germain.

12. Archives du Séminaire de Québec, lettre de l'abbé Édouard Baril à l'abbé Mathieu, recteur de l'université Laval, 28 mars 1901. (À partir de maintenant : ASQ).

13. ASQ, lettre de l'abbé Édouard Baril à l'abbé Mathieu, recteur de l'université Laval, 28 mars 1901.

14. *Ibid.*

premiers ¹⁵. Cela peut s'expliquer parce que le professeur de cette classe n'est nul autre que le fameux abbé Maurault.

Il y avait autrefois dans nos collèges et séminaires un professeur ou deux que nous désignons généralement sous le nom d'« éveilleurs ». C'étaient des prêtres bien doués, dont la soif de connaître avait fait des autodidactes d'un type spécial et fort original. Quelques-uns même avaient du génie et sont devenus, à force d'étude et de lecture, des érudits extraordinaires. Des esprits un peu semblables, par certains côtés, proportion gardée, aux génies de la Renaissance. Des prêtres qui savaient tout, qui avaient tout appris, tout lu : théologie, philosophie, bien sûr, mais encore littérature, histoire, langues anciennes et modernes, voire sciences mathématiques et physiques, sans parler des beaux-arts. Ces prêtres ne laissent certes pas de passer pour originaux, mais ils étaient respectés, admirés et aimés de leurs collègues. Ce n'est pas sans nostalgie qu'on le constate. Du temps de Boisvert, le collège de Nicolet compte justement parmi ses prêtres l'un de ces génies ignorés, l'abbé Thomas-Marie-Olivier Maurault, neveu du fondateur de Pierreville, l'abbé Anselme Maurault, et professeur de Belles-Lettres depuis 1869. Polyglotte émérite — il parle l'abénaki avant d'arriver au collège — lecteur assidu des auteurs anciens et modernes, des historiens, des littérateurs autant que des philosophes, il connaît la Bible à fond, les Pères de l'Église et même saint Thomas d'Aquin, dont il a fait de sa main un résumé de la *Somme* ; ce n'est là qu'une partie de son savoir et de ses occupations. Pour distraire ses loisirs forcés, — parce que son labeur effréné le terrasse de temps à autre et l'oblige à se reposer pendant de longs mois — l'abbé Maurault herborise, collectionne les plantes et les insectes, en identifiant de façon scientifique ses spécimens. Sa seule collection de botanique égale, paraît-il, celle de l'abbé Provencher. On peut encore l'admirer au Séminaire de Nicolet. Il touche le piano et l'orgue et pousse le souci de la culture musicale jusqu'aux traités d'harmonie. Photographe, peintre, l'abbé Maurault façonne lui-même ses couleurs et se plaît à peindre quelques paysages à l'aquarelle. Le tout servi par une mémoire prodigieuse. Il n'avait qu'un défaut, selon un contemporain, il « bloquait en prêchant ¹⁶ ». La chaire de vérité le terrasse et après quelques essais infructueux, il ne monte plus en chaire ¹⁷.

Qu'un professeur, imbu à ce point de sa vocation d'éducateur, n'ait pas remarqué le brillant Edmond Boisvert eut été étonnant. L'on sait déjà que l'abbé Maurault faisait des leçons privées d'allemand à Boisvert,

15. Archives du Séminaire de Nicolet, *Cahier du Résultat des Examen*s. (À partir de maintenant : ASN).

16. Interview M^{sr} Saint-Germain.

17. Sur l'abbé Maurault, voir : COURCHESNE, M^{sr} Georges « Notes sur M. l'abbé Thomas-Marie-Olivier Maurault (1839-1887) », *Rapport 1943-1944, La Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, Ottawa, 1944, pp. 15-32 ; DOUVILLE, l'abbé J.-A. in *Histoire du Collège-Séminaire de Nicolet, 1803-1903*, Beauchemin, 1903, t. II, pp. 125-133, 157-166.

élève de Méthode. Et c'est vraiment un cas type que celui du professeur Maurault et de l'élève Boisvert. On peut toujours dire que l'élève a manifesté des aptitudes intellectuelles dès sa classe d'Éléments, qu'il aurait fort bien pu se tirer d'affaires seul et continuer à développer ses facultés intellectuelles. Peut-être. Mais rien n'est moins sûr. Qu'on demande à M. André Maurois ou au docteur Henri Mondor ce qu'ils doivent à Alain et l'on verra quelle valeur inestimable peut s'attacher au maître, quand on a eu le bonheur d'en avoir un dans sa vie.

Trêve d'induction, d'ailleurs la vie studieuse de Boisvert a bien montré l'influence de Maurault. L'élève dépassera le maître en bien des domaines. Je ne signale, pour le moment, que le goût de Boisvert pour l'étude des langues. Il apprit, outre l'allemand, l'anglais, l'italien, l'espagnol, le portugais, le norvégien et le russe. Ce qu'il prend ou développe avec Maurault, c'est ce goût de l'étude, cette soif inextinguible de tout connaître, de tout comprendre. L'abbé Maurault était bien connu de ses confrères pour oublier l'heure à sa table de travail, au point que la cloche qui réveillait les élèves à cinq heures et demie lui signifiait tout à coup qu'il devait se raser et aller dire sa messe. Boisvert, en Europe, ne travaillera pas autrement. Cette frénésie entraîne de soi un certain manque de discipline, ce qui arriva à l'un comme à l'autre. De toutes façons, l'élève était marqué à jamais. Boisvert ira au service funèbre de son maître en octobre 1887, lui rendre un dernier hommage, et plus tard, revenu au pays, Edmond de Nevers écrira dans un article de critique littéraire : « Je garde un souvenir ému de l'admirable prêtre qui fut mon professeur de Belles-Lettres, au collège de Nicolet, et qui mourut prématurément, il y a déjà quelques années . . . ». Puis, il ajoutait plus loin : « ce savant ignoré que fut l'abbé Maurault ^{17a} ».

L'arrivée de Boisvert dans la classe de Belles-Lettres, la classe dirigée par l'abbé Maurault, devait donc être une année exceptionnelle, une année faste où l'élève donnerait toute sa mesure. Il n'en est ainsi qu'à moitié cependant. Si ses résultats scolaires sont excellents, son ardeur au travail se ralentit ¹⁸. C'est à ce moment qu'il laisse aux observateurs superficiels le souvenir que plusieurs ont gardé, celui « d'un écolier peu ordinaire, d'un enfant gâté, capricieux, un peu excentrique ; il jouait avec son immense talent qui embrassait toutes les sciences et tous les genres . . . ¹⁹ ». Comment ses intimes expliquent-ils cette perte de vitesse ? « Il en voulait quelquefois à ses professeurs, et alors, ne faisait ni thèmes ni versions, ne lisait même pas ses leçons, puis durant une, deux ou trois semaines, devenait le dernier de sa classe dont il tenait le « gouvernail ». Puis, d'un bond, sans crier gare à personne, sautait à la tête de la liste. Pour lui, c'était un jeu fort amusant ²⁰ ». Antonio

17a. NEVERS, « Charles Gill », *La Patrie*, Montréal, 3 mai 1902, p. 18.

18. ASQ, Baril à Mathieu.

19. MÉMO.

20. *Ibid.*

Perrault a pu écrire qu' « il était du nombre des élèves qui, repoussant comme maître l'amour persévérant du travail, oscillent entre le premier et le dernier rang selon qu'ils daignent ou non étudier ²¹ », ou Bruchési parler de « nature endormie », de « nonchalance », de « sursauts périodiques d'énergie ²² ». C'est juger un peu sommairement.

Qu'est-il arrivé ? Il est entré en Belles-Lettres en état de crise morale aiguë ²³. Pas seulement la crise de puberté, celle du garçon à la voix qui mue, du collégien boutonneux, normale à cet âge, et que l'on croit être la seule, mais encore la crise de l'élève de Philosophie, première année, la crise morale, intellectuelle et religieuse. C'est un autre de ses confrères, plus perspicace, celui-là, qui nous l'apprend. « Sa piété s'éteignit, il se mit à faire l'esprit fort, sans beaucoup d'ostentation pourtant, et dans l'intimité. Avec moi, il confessait volontiers ses misères et gémissait sur l'espèce d'affaissement moral qu'il éprouvait ²⁴ ». On est assez loin de l'excentricité ou de la nonchalance. Cette crise de l'inquiétude se situe au niveau de l'intelligence plus que de l'instinct et dénote une certaine précocité.

C'est à ce moment que « l'observateur fin », « le poète Boisvert » devient « sarcastique ²⁵ », à ce moment qu'il laisse au seul confrère encore vivant l'impression d'être « fier, indépendant, voire hautain envers les professeurs quand ceux-ci disaient quelque chose que l'élève croyait n'être pas conforme avec ce qu'il savait déjà, à ce moment enfin qu'il donna l'impression de sentir un peu qu'il était supérieur aux autres ²⁶ ». Ce petit air hautain et les sarcasmes ne vont cependant pas jusqu'à le faire « tomber dans la « recherche » et la « pédanterie ». Au contraire, il demeure « éminemment bon garçon, original et toujours lui-même ²⁷ ». Il reste « bien aimé et considéré de ses confrères ²⁸ ». Crise morale, intellectuelle, religieuse. Est-il possible que nous sachions de quoi il retourne plus précisément ? Un petit poème écrit cette année 1877-78 et révélateur dans sa gaucherie, peut nous mettre sur la piste.

SOUPIRS D'UN ÉCOLIER

Quoi donc ! devant les beautés immortelles
 Que Dieu sema pour ses enfants,
 Au milieu des zéphirs, des chants, des fleurs si belles,
 À l'ombre des rameaux, sous ces cieux enivrants

21. PERRAULT, Antonio, « Les Précurseurs — Edmond de Nevers », *L'Action française*, Montréal, mai 1919, pp. 193-218.

22. BRUCHÉSI, Jean, *Rappels*, Montréal, Valiquette, 1941, pp. 212-222.

23. ASQ, Baril à Mathieu.

24. *Ibid.*

25. ASQ, Baril à Mathieu.

26. Interview M^{sr} Saint-Germain.

27. ASQ, Baril à Mathieu.

28. Interview M^{sr} Saint-Germain.

Toujours il nous faudra charger notre mémoire
 Des œuvres des mortels !
 Chanter, du conquérant, la tyrannique gloire
 Et ses exploits cruels !
 Quand des tendres chants de la lyre
 Je pourrais m'enivrer joyeux
 Et célébrer dans mon délire
 Les heureux habitants des cieus,
 Il me faut étudier chaque triste victoire
 De ce fameux Napoléon.
 Qui dort avec toute sa gloire
 Aux sombres palais de Pluton !
 Hélas, pauvres fous de la terre,
 Qui commençons nos tristes jours
 À savoir ce qu'ont fait nos pères
 Pour montrer notre science aux souterrains séjours
 Sous ces doux flots de poésie,
 Dont notre chemin est comblé,
 Passerons-nous toute la vie
 Pour recueillir la prose du passé ? ²⁹

L'écolier, un bon soir, se sent triste et las devant tant de devoirs à rédiger, de leçons à apprendre. Il ferme livres et cahiers et ouvre son carnet intime. Le poète Boisvert ne va pas écrire cette fois une épigramme aux dépens d'un confrère ou d'un professeur, mais s'apitoyer sur son sort, sur ses « tristes jours » passés à se bourrer le crâne des batailles de Napoléon, à « recueillir la prose du passé », à savoir ce qu'ont fait nos pères. — Qui de nous n'a pas connu de tels moments d'écœurement et de tristesse à la salle d'étude ou dans sa chambre d'écolier devant la liste des gouverneurs de la Nouvelle-France, les guerres puniques ou les mêmes batailles de Napoléon ? — Pourquoi travailler si durement sur ces matières desséchantes quand la nature a répandu les « beautés immortelles », les zéphirs, les chants et les fleurs ? Pourquoi célébrer tant de cruels exploits quand on pourrait prendre sa lyre, s'enivrer et délirer ? Ces vers révèlent la sensibilité fraîche et normale de l'adolescent de seize ans en même temps que l'on y voit poindre les oreilles du romantisme. Avant Nelligan, Edmond Boisvert parle d'enivresments et de délire. Le Québec intellectuel, autrefois en retard de quelques décennies, broutait, avec délices à ce moment, dans les jardins fleuris du romantisme. L'abbé Maurault récite en classe le *Lac* de Lamartine et les élèves en restent le souffle court ³⁰.

Jusque-là, ce poème ne nous révèle rien que de normal. L'interrogation des deux derniers vers cependant est nette : « Passerons-nous toute la vie pour recueillir la prose du passé ? » Les *Soupirs d'un écolier* se terminent sur une note pessimiste, sans une lueur d'espoir.

29. Reproduit dans l'article de MÉMO.

30. De NEVERS, Edmond, « Charles Gill », *La Patrie*, Montréal, 3 mai 1902, p. 18.

À l'automne de 1878, Edmond Boisvert rentre au collège. « Son ardeur première semble renaître : il cherche à organiser une espèce de club littéraire dont fit partie Léon Gérin ³¹ (fils d'Antoine) aujourd'hui collaborateur à quelques revues sociales ; mais après quelques mois, tout s'en allait à la débâcle, pas jusqu'au point cependant de cesser d'être premier dans sa classe, ce qui ne lui coûtait presque pas de travail ³² ». En effet, Edmond termine le premier semestre au deuxième rang.

En février 1879, son ami et confrère Édouard Baril subit quelques examens et part se reposer, pour le reste de l'année, dans sa famille. « Alors il se dit qu'il pourrait bien, lui, voir sa philosophie, tout en faisant sa rhétorique : il se mit à l'œuvre et, au mois de juillet, il passait un examen des plus brillants, devant les examinateurs du barreau à Trois-Rivières. Son séminaire était fini ³³ ». Cela est entièrement vrai et permet de dater un second poème qui confirme le souvenir de l'abbé Baril.

MALÉDICTION ET PROJETS D'UN RHÉTORICIEN

« Passez, heures languissantes,
N'arrêtez pas sur le chemin,
Ces chaleurs étouffantes,
Peut-être finiront demain . . .
Mais, demain, nouvelles misères ;
Histoire encor, thèmes, versions ;
Encore ces sermons somnifères,
Ces sèches explications !
Drioux, Garneau, Laverdière,
Quel besoin avons-nous de vos contes maudits ?
Que nous importe que Tibère
Ait dans le sang ses bras rougis !
Qu'en son tombeau sardanopale
Avec des vers soit couché ;
Que jadis Héliogobale
De rouge se soit barbouillé
Serons-nous mieux dans l'autre vie
Pour savoir ces futilités ?
Et si je suis fort en chimie
M'absoudra-t-on de mes péchés ?
Non, non. Pour moi l'an qui s'écoule.
En finissant me verra fuir
Les savants, les Grecs et la Gaule,
Ces compagnons de mon martyr.
Loin d'ici, je sais une terre
Où l'air est frais, le vent léger,
Où la liberté, douce et fière,
Sous notre toit vient voltiger,
Près d'un ruisseau qui murmure

31. Il est mort en 1951. C'était le fils d'Antoine Gérin-Lajoie.

32. ASQ, Baril à Mathieu.

33. *Ibid.*

À l'ombre du feuillage vert
 À côté d'une épouse à l'âme tendre et pure,
 Plus tard, fermier, tu trouveras Boisvert ³⁴ ».

Dans les seize premiers vers, c'est le même thème que dans les *Soupirs d'un écolier*, les mêmes plaintes : l'élève se morfond, le temps lui paraît s'être arrêté. Il maudit encore une fois la nomenclature qu'on appelle histoire, et les thèmes latins et les versions grecques. Un élément nouveau s'introduit dans sa « malédiction » : ce sont les sermons somnifères. Les quatre vers qui suivent nous éclairent sur ses « misères morales ». Le poète Boisvert serait aux prises avec les problèmes du salut éternel et du péché ³⁵. Le doute a pénétré son âme et c'est ce doute qui a brisé son ardeur première, plus que les « futilités » scolaires. « Il s'est mis à faire l'esprit fort (...) », disait Édouard Baril. Réaction de défense classique chez la jeunesse ; réaction devant les autres mais encore plus devant soi-même, quelque chose comme l'attitude de celui qui siffle dans la nuit pour montrer qu'il n'a pas peur.

Et soudain le ton change ; les gémissements s'arrêtent. Boisvert décide qu'il en a assez. « Pour moi, l'an qui s'écoule en finissant me verra fuir ». Impossible de s'y tromper. L'écolier terminera son cours après sa Rhétorique, donc dans quelques mois. Le père d'Edmond a été engagé dans un procès qui l'a conduit à des difficultés financières. Le fils aîné a même appris que ce serait sa dernière année d'études ³⁶. Les mauvaises affaires d'un père qui menace de couper les vivres, le départ d'un ami et le désir d'en finir avec les explications sèches et les sermons endormants, en voilà assez pour décider Boisvert à terminer là son cours. Mais attention ! Il lui faut terminer son année et obtenir un certificat d'études. Cela signifie qu'il doit avoir complété ses classes de philosophie. Qu'à cela ne tienne, il fera ses philosophies dans les cinq mois qui restent. Boisvert se lance dans le travail tête baissée, étudie lui-même le programme de philosophie, de mathématiques, de chimie et de physique, sans pour autant perdre le second rang en Rhétorique. Ce qui est mieux, il est le seul candidat de son collège à pouvoir se présenter au concours pour le Prix du Prince de Galles cette année-là ³⁷. Enfin, il se présente devant un jury de professeurs des classes de philosophie qui sont littéralement renversés. Les vieux professeurs surtout. Il obtient un certificat pour des études complètes ³⁸. Exploit assez peu commun, on en conviendra. Ses études secondaires sont terminées, il a dix-sept ans.

Que fera le poète Boisvert nanti de son diplôme ? Revenons à son poème. Les huit derniers vers de *Malédiction et projets d'un rhétoricien*

34. MÉMO.

35. *Ibid.*

36. *Ibid.*

37. *Annuaire du Collège-Séminaire de Nicolet*, année 1880.

38. MÉMO.

nous découvrent ses projets au printemps de 1879. Il veut retourner à la campagne, s'établir sur une ferme :

« À côté d'une épouse à l'âme tendre et pure,
Plus tard, fermier, tu trouveras Boisvert ».

Il veut devenir cultivateur et père de famille. A-t-il une amie, une âme sœur ou rêve-t-il d'une jeune fille idéale? Pure intention sans liaison correspondante, sans doute. Velléité encore que son rêve de s'établir sur une ferme, puisqu'en juillet, il se présente devant le barreau, à Trois-Rivières, et qu'il est admis de façon brillante à l'étude du Droit, comme *clerc-avocat*³⁹.

Quelle impression d'ensemble Edmond Boisvert a-t-il laissé à ses confrères à la fin de ses études secondaires? Celle d'un élève très doué et plein de talents, qui a ébloui son entourage par son goût de l'étude et sa facilité à apprendre autant que par son indépendance et son esprit mordant. Ses trois dernières années ont cependant abusé ses contemporains qui ont pris pour de la nonchalance et de l'inertie ce qui était un désarroi intérieur, sans doute une crise de la foi. Sur le terrain religieux, incidemment, Boisvert leur a laissé l'impression qu'il n'était pas un dévot! Il aurait d'ailleurs abandonné la pratique religieuse en sortant du collège.

II

À TROIS-RIVIÈRES

À l'automne 1879, l'un de ses confrères et intimes, Wilfrid Camirand, vient près de mourir des fièvres typhoïdes. Boisvert l'a appris et s'empresse de lui écrire⁴⁰. Il est dans sa famille, à la Baie-du-Febvre. Cette lettre achève de nous fixer sur la nature de son affaïssement moral. Dès le premier paragraphe, le *clerc-avocat* affecte l'ironie :

« ... J'ai appris que la fièvre typhoïde t'avait conduit aux bords fortunés du tombeau, mais que, malheureusement, tu en étais revenu! Mes plus sincères condoléances pour ce contretemps qui a retardé ton beau voyage dans l'infini et veut te laisser encore à l'exil et à tes amis ».

Le pauvre Camirand dut en rester coi et l'on comprend pourquoi ce dernier a pu parler de « la fausse conception de la vie » de Boisvert⁴¹. La pensée de la mort, loin d'effaroucher le poète, lui semble riante.

39. ASQ, Baril à Mathieu.

40. Edmond Boisvert à Wilfrid Camirand, 25 novembre 1879, lettre citée par *MÉMO.*

41. *Ibid.*

La mort, pour Boisvert, ce n'est pas le squelette à la faucille, mais le beau voyage dans l'infini, les bords fortunés du tombeau.

« Apprends-tu la musique? As-tu une amante que tu adores? As-tu quelqu'ambition, quelqu'émulation? (...) Si tu peux répondre affirmativement, alors console-toi (...). Pour moi, mon cher ami, je n'ai rien de tout cela, c'est-à-dire de ce qui seul pourrait dissiper mon ennui (...) ». Boisvert s'ennuie à dix-sept ans... « Je vis, je dors, je mange; je rêve « à rien ». Quelquefois un éclair, une pensée riante, un moment, je crois voir l'avenir avec sa tombe, bien loin, orner ma route de douces figures (...) ». Toujours la pensée de la mort le réjouit. « Je n'aime plus aucune femme, je n'ai nulle ambition, nul désir; je n'aime pas le droit que je n'étudie presque pas, ni la médecine, enfin, je n'aime rien, et, pour terminer, mon violon est cassé! »

Il demandait tantôt à Camirand s'il avait une amante et maintenant il n'aime plus aucune femme! Y aurait-il quelque chagrin d'amour là-dessous? Boisvert fait-il l'aveu attendu et qui va tout éclairer? Il aurait aimé une jeune fille. Ne nous hâtons pas de conclure puisque deux lignes plus bas il nous fournit la réponse :

« Cependant, ne crois pas que je sois malheureux. Non, je ne crois pas au malheur... Si je pouvais avoir quelque chagrin, je serais heureux, car alors j'aurais le courage de chanter et d'écrire, je sentirais que j'ai un cœur, je poétiserais ma douleur, mais non, tout simplement, je m'ennuie (...) ».

Et que le mot amante ne trompe personne : dans la région des Boisvert, ce vocable a gardé, jusqu'à un passé très récent, le sens que lui donnait le xvii^e siècle.

L'adolescent continue d'analyser sa vie intérieure, d'étaler son état d'âme au bénéfice de son confrère Camirand.

« Au Collège je soupirais après la liberté, les douceurs du foyer, les joies de la famille, mais à peine suis-je libre que je ne sais que faire de ma liberté... La campagne est toujours bien belle il est vrai, (...) la mélancolie de l'automne, le charme de cette neige si blanche, (...) tout cela est bien réel... Mais dans ces jolis cottages ombragés par le feuillage ou que recouvre un manteau blanc, une misérable question d'argent éteint la joie et chasse bien loin cette douce tranquillité qu'ont tant chanté les poètes! »

Ainsi Edmond commence à déchanter. La liberté recouvrée, les joies de la famille, la beauté de la campagne, c'est quelque chose, bien sûr, mais ce n'est pas ce qu'il attend. D'où l'on voit que son désir de s'établir sur la ferme n'était que velléité. Et puis il y a la « misérable question d'argent » qui empoisonne la vie à la maison.

« Il me faudrait une vie agitée, n'importe de quelle manière, il faudrait un but cher à ma volonté, mais je suis indifférent à tout (...) ».

Et voilà la clef de l'énigme, la raison profonde de son ennui : il n'a pu encore donner aucun sens à sa vie. Un moment il avait cru pouvoir en sortir, l'année précédente. C'est alors qu'il raconte à Camirand com-

ment il a mis les bouchées doubles, déployé tous les efforts pour terminer son cours après sa Rhétorique, obtenir son brevet de droit, et comment cet objectif atteint, le ressort s'est détendu. Non seulement il ne désire plus rien, mais encore il n'a même plus l'énergie d'écrire.

« Je n'ai pas rimé un seul vers depuis l'année dernière et cependant (nous nous sommes toujours dit ce que nous pensions de nous-mêmes ! il me semble que je le ferais avec succès [. . .] ».

L'ennui est devenu si écrasant, que le « poète » Boisvert, qui confiait au papier son rêve intérieur depuis l'âge de 11 ans, n'a plus la faculté d'écrire. Et ce n'est pas la conscience de sa valeur qui lui fait défaut.

L'inspiration l'aurait donc quitté. Mais il se sent pourtant « inspiré » et ses pensées lui « semblent originales ». Il y a un empêchement d'un autre ordre.

« Mais si je prends la plume quelque chose me dit : pourquoi faire ? Dieu n'a-t-il pas donné à chacun un cœur pour chanter ses émotions, ses plaisirs ? Qui te charge de te faire l'interprète de tes frères ? Pourquoi te fatiguer pendant ton court chemin ? Et alors, dès que je veux les confier au papier, les douces pensées s'envolent et ne laissent plus qu'une ombre que je cherche misérablement à fixer . . . et je quitte là plume, encre et papier ».

Ces lignes m'apparaissent d'une importance capitale pour la compréhension de l'intellectuel canadien-français, et une pareille analyse, par un jeune de dix-sept ans, est remarquable. Au moment que Boisvert veut écrire ses pensées, un doute s'abat sur son esprit comme un brouillard opaque ou comme un coup de massue qui le terrasse : « Qui te charge de te faire l'interprète de tes frères ? » Voilà l'inhibition qui a empêché de lui d'un génie d'éclorre, plus d'un talent de se développer chez nous, inhibition qui hante cette âme collective dont on cherche à fixer les traits. Peu de gens se croient autorisés à livrer leur message . . . Dans le dernier paragraphe de cette lettre, la pensée de la mort reparait sous les plus beaux oripeaux du romantisme.

« Bien que ma santé soit bonne, je tousse quelquefois et je me surprends à rêver que je serai deux ou trois ans en consommation avant de mourir, que je penserai aux choses d'outre-tombe, et qu'en disant adieu à la vie j'écrirai un poème intitulé : « Le Poitrinaire », où je tracerais toutes mes émotions tandis que je ne penserais plus aux choses de ce monde, que mes larmes seraient douces et que rien ne viendrait distraire ma mélancolie . . . Cela est bien sot, n'est-ce pas ? Et pourtant, il me semble qu'ainsi m'acheminant vers la tombe je serais heureux [. . .] ».

Le *tædium vitæ* du temps de Lamartine était empreint de mélancolie et souhaitait la mort lente par la phtisie pulmonaire ; aujourd'hui il étouffe dans l'angoisse et conduit au suicide. Boisvert termine sa lettre en disant à Camirand :

« . . . Tu vas sans doute te dire, toi qui es un homme pratique ou peu s'en faut : Boisvert est fou. Cela est peut-être vrai . . . Dis ce que tu voudras et réponds-moi de suite [. . .] ».

Il est fort à penser que Camirand dans sa réponse dut lui battre froid.

En janvier 1880, Edmond Boisvert rentre au bureau de M^e J.-B.-L. Hould, « l'un des avocats les plus en renom de la ville de Trois-Rivières ⁴² », pour y faire sa cléricature. C'est peut-être la « misérable question » d'argent qui l'empêcha de faire son droit à Québec ou à Montréal. En mars, Boisvert a reçu une lettre de Camirand et se met en frais de lui répondre ⁴³.

« Ta bonne lettre me force à reprendre la plume. Le croiras-tu ? il y a trois mois que je n'ai pas écrit une seule lettre ! Et cela bien que j'eusse promis à tous mes amis et amies de le faire ».

Dès l'entrée en matière, à trois mois de distance, on le retrouve dans la même situation. L'analyse reprend, continue sur le même ton.

« Après maintes réflexions, études et dissertations touchant mon pauvre individu, je suis venu à la conclusion qu'il y a en moi deux êtres parfaitement distincts, sans cependant, par là, vouloir déroger à aucun des principes de la bonne philosophie . . . Donc l'un d'eux s'appelle « Edmond Boisvert » et l'autre n'est pas encore baptisé. Je te charge de lui trouver un nom ».

L'apprenti-plaideur a décelé en lui deux êtres, ramassé les éléments de son dialogue intérieur en une alternative.

« À l'heure qu'il est, ce n'est pas Edmond Boisvert mais l'autre qui t'écrit. EB. s'ennuie de la vie, est indépendant de tout, est assez sensible, a du goût et de l'attrait pour tout ce qui embellit la vie ; dans certains moments a de bonnes réflexions [. . .] ».

Edmond Boisvert, c'est celui de la lettre du 25 novembre précédent, celui qui a de l'inspiration, des pensées riantes tout en s'ennuyant.

« L'autre est un imbécile, indifférent à toute sensation et qui se laisse emporter au courant de la vie comme une planche sur la mer, sans faire d'efforts, sans goûter les beautés des vagues au soleil et de l'éther . . . Il y a environ un mois que je suis dans cet état d'âme ».

Deux hommes cohabitent en lui : l'un qui aime la vie, l'autre qui est indifférent à tout.

« Quand je suis arrivé ici, c'était justement Edmond Boisvert qui régnait. Or, paraît-il, une réputation d'excentricité l'y avait précédé dans cette bonne ville des Trois-Rivières ; on se pressait de l'examiner, de l'interroger ; Edmond Boisvert donna quelque peu créance à cette opinion de lui-même, vu qu'il s'occupait fort peu de sympathiser avec des gens qui ne s'inquiètent que de la forme sans se soucier du fond [. . .] ».

Le petit monde de Romorantin-en-Québec avait entendu parler du « poète » Boisvert. On avait su qu'il avait ébloui ses professeurs, qu'il

42. MÉMO.

43. Lettre du 13 mars 1880, citée par MÉMO.

avait été admis à l'étude du Droit à l'âge de dix-sept ans, qu'il était un esprit indépendant, bref, une manière d'original voire un excentrique. Tout le gratin de la ville de Monseigneur Lafèche est en émoi et s'empresse autour de ce phénomène cependant que Boisvert ne fait rien pour dissiper cette impression : il méprise les badauds, ceux qui jugent sur les apparences, qui « ne s'inquiètent que de la forme sans se soucier du fond ». Bien plus, il se fait remarquer par ses allures de sceptique et de libre-penseur⁴⁴. Réaction de défense. Ne croyons surtout pas que Boisvert n'ait pas souffert de cette incompréhension. Parlant un jour d'un autre poète⁴⁵, il soulignait que Charles Gill avait passé pour un être à part dans sa jeunesse et que l'on avait plaint son père d'avoir un tel fils.

Et l'idée du but à rechercher :

« Pendant mon premier mois ici, j'étais en butte aux pensées les plus sombres. Qu'ai-je à faire sur la terre, me disais-je ? pourquoi tant se donner de trouble pour aller d'un berceau à une tombe [...] ».

Nous voyons apparaître la tentation si commune de tout lâcher, de rejeter le destin et de se contenter d'une petite vie confortable, tranquille.

« Mais le travail empêche de s'ennuyer et le travail est cependant ennuyant [...] ».

Le travail est, bien sûr, l'antidote le meilleur au mal de l'ennui, mais le travail dans un bureau d'avocat n'a rien d'exaltant pour un Edmond Boisvert, on le pense sans difficulté. Et alors :

« Que faire ? . . . Si j'eusse eu cinquante dollars, je partais pour l'Europe, chercher des sensations et voir d'autres points de la vie ».

Comme l'année précédente, il y a soudain un espoir. En Rhétorique, c'était de sortir du collège ; à Trois-Rivières, c'est de partir pour l'Europe. Si, en attendant, il se remettait à écrire, ce serait toujours cela de sauvé.

« Pour me distraire, je commençai à écrire quelque chose, et, soudain, voilà anti-Boisvert qui s'empare de la place : je laisse là papier et plume ; je me couche « moralement » sur le lit de l'indifférence et vogue la galère ! »

« L'autre » a reçu son nom, c'est l'anti-Boisvert, qui ruine les efforts d'Edmond Boisvert.

« Je vais faire ma cléricature de cette manière-là, et quand je serai reçu avocat, je traverserai l'océan. Or, ça, c'est résolu. Ne ris pas ! c'est pour tout de bon ».

44. ASQ, Baril à Mathieu.

45. De NEVERS, Edmond, « Charles Gill », *La Patrie*, 3 mai 1902.

Cette fois, le ton est ferme et ne trompe pas. Boisvert fera sa cléricature, puisqu'il faut une profession dans la vie. Après, ce sera une nouvelle délivrance, ce sera l'Europe. Cet espoir, cet objectif à atteindre lui permettra de tenir le coup.

N'allons pas croire que la jurisprudence l'a retenu ou qu'il s'est affairé autour de la chicane. Dans l'étude de M^e Hould, son pupitre est installé près d'une fenêtre, d'où il regarde passer les jeunes filles. Il dessine le portrait des plaideurs et « apprend l'anglais avec un jeune Irlandais, orphelin plein de talents, adopté par son patron ». À l'heure du déjeuner, il joue du violon et le soir du piano ⁴⁶. En somme, l'archet et le clavier surent exprimer les sentiments que la plume ne pouvait traduire. À l'approche des examens, six semaines lui suffirent à

« se rendre assez maître de ses matières pour subir avec succès son examen d'admission à l'exercice de la noble profession d'avocat. Ce fut un tour de force ⁴⁷ ».

Il fut en effet reçu au Barreau en 1883 ⁴⁸.

En octobre 1887, l'abbé Thomas Maurault décédait, terrassé par son labeur intempérant. Edmond Boisvert vient à ses funérailles et passe une soirée en compagnie de son confrère Édouard Baril, lequel est devenu prêtre et professeur au Séminaire de Nicolet.

« ... Il m'annonça son départ prochain pour l'Europe, voulant, disait-il, se soustraire à l'atmosphère d'indolence intellectuelle qui règne parmi les jeunes gens de nos classes instruites. Il voulait travailler [...] ⁴⁹ ».

Sa résolution de mars 1880 tient donc toujours. Il en a assez de son milieu et le départ pour l'Europe est proche.

Au fait, quelle vie a pu mener M^e Boisvert pendant ces quatre années? Nulle lettre, nulle page de journal, nul document ne prouve qu'il ait vécu ici ou là. Édouard Baril dit « qu'il alla végéter à Montréal ⁵⁰ »; son frère Lorenzo raconte qu'Edmond aurait eu un emploi comme visiteur-inspecteur d'hôpitaux d'aliénés dans la province de Québec et en Nouvelle-Angleterre. C'est cet emploi qui lui aurait permis d'amasser la jolie somme de trois mille dollars ⁵¹. Peut-être exerçait-il tous les métiers pour gagner sa croûte et préparer son voyage. Il a « végété » en ce sens qu'il ne s'est pas stabilisé dans sa profession d'avocat ou dans un petit poste de fonctionnaire, encore moins rangé dans la cohorte des batteurs d'estrades, je veux dire des politiciens à gages.

À défaut de pièces d'archives, nous possédons un document de beaucoup plus de valeur. C'est son livre sur *L'Avenir du peuple canadien-*

46. Lettre du 13 mars 1880, citée par M^émo.

47. M^émo.

48. *Gazette officielle*, 1883. Cette session eut lieu à Sherbrooke.

49. ASQ, Baril à Mathieu.

50. *Ibid.*

51. Interview Lorenzo de Nevers.

français. Au long de ses quatre cents pages, Boisvert montre quel fut l'emploi de son temps, l'ordre de ses préoccupations. Pendant cinq ans, et devant l'isolement des élites de son pays, il a précisé le but cher à sa volonté. Avant de partir pour l'Europe, le jeune avocat s'est mis à l'étude de son milieu et de ses problèmes. Les questions économiques et sociales, l'enseignement à tous ses degrés, la politique et les mœurs électorales, bref, tout ce qui constitue la vie d'un peuple a été le fait de son observation, l'objet de ses jours et de ses nuits. Voilà ce que fit Edmond Boisvert entre son entrée au Barreau et son départ pour l'Europe.

III

EN EUROPE

Edmond Boisvert s'embarque en 1888, non pas pour Paris, comme on serait naturellement porté à le croire, mais pour Berlin. Il « partit pour Berlin, le cœur gai et tout rempli de rêves brillants. Durant les derniers mois qui ont précédé son départ, il avait pris quelques leçons de langue allemande afin d'être moins surpris en entrant dans cette capitale renommée ⁵² ». Rappelons-nous qu'il avait suivi des leçons d'allemand dès sa classe de Méthode. Ce qu'il dut pratiquer avant son départ, c'est la langue courante, avec son maître d'occasion, Girsch ⁵³. C'est peut-être là un premier motif, qui l'incite à s'en aller à Berlin. Et s'il est allé aux États-Unis, comme on le suppose, il n'a pas manqué de voir la poussée des jeunes intellectuels américains de cette époque vers les universités allemandes. Les Américains, en effet, désireux de créer chez eux un enseignement supérieur digne de ce nom, envoyèrent en Europe, dans le dernier quart du XIX^e siècle une petite armée d'étudiants, dont un grand nombre alla en Allemagne. Le premier Reich avait la cote d'amour dans les pays anglo-saxons. Berlin, c'est la capitale de l'Allemagne unie, c'est Bismarck et l'arbitre de l'Europe. C'est encore une ville renommée entre toutes pour sa science et ses savants, où brillent un Mommsen, secrétaire de l'Académie de Berlin, historien de Rome, et tous les maîtres des sciences humaines naissantes. Tout cela peut expliquer qu'il ait choisi Berlin.

D'après les témoignages des uns ou des autres, il se spécialise soit en ethnographie ⁵⁴, soit en littérature et en médecine ⁵⁵, soit en musique ⁵⁶. Il étudie en tout cas le violon avec le grand violoniste hon-

52. MÉMO.

53. Interview Lorenzo de Nevers.

54. D'ARLES, Henri. *Edmond de Nevers, le penseur et l'artiste*, conférence donnée à Woonsocket (R.I.), le 25 octobre 1908 et publiée par l'auteur. S.l.n.d., 54 pp., p. 12.

55. MÉMO.

56. DION-LÉVESQUE, Rosaire, « Edmond de Nevers, historien et conférencier (1863-1906) », *La Patrie*, 2 mars 1956, p. 28.

grois Joseph Joachim ⁵⁷, directeur de l'Académie de musique de Berlin, et en histoire, il suit les leçons du non moins illustre Mommsen. Encore là, il faut se reporter à la publication ultérieure de ses livres pour savoir ce qu'il a fait. Le titre ou le contenu de ses ouvrages parus ou à paraître, laisse voir sans aucun doute qu'il s'est intéressé à l'ethnologie, à la sociologie, à l'histoire, à l'économie politique, à la philologie, bref, à tout ce qu'on est convenu d'appeler les sciences de l'homme. Quel émerveillement dut ressentir le jeune Canadien de vingt-cinq ans devant tant de science et de puissance ! On se représente facilement le disciple de l'abbé Maurault, avide de tout connaître, de comprendre les hommes, les peuples et les civilisations, et à cette fin, se livrant à des orgies de lecture dans les bibliothèques berlinoises ou dans sa chambre. Le système d'éducation de l'Allemagne nouvelle retient encore son attention, nous le savons par *L'Avenir*.

Au bout de deux ans environ, Boisvert quitte la capitale allemande pour s'en aller à Vienne ⁵⁸. Après quelques mois, il traverse les Alpes, écoutant l'appel de la Méditerranée. Rome, Naples, Florence le voient tour à tour ⁵⁹. Il reste suffisamment longtemps outre-monts pour y connaître la langue du Dante et traduire les poètes italiens (on connaît un poème italien traduit par Edmond de Nevers). On le retrouve ensuite à Madrid où l'espagnol lui devient familier à son tour. Boisvert ne va pas quitter la péninsule ibérique sans pousser jusqu'à Lisbonne. Il y passe effectivement six semaines, histoire de voir le pays de Camoëns et de pouvoir se familiariser avec la langue portugaise, qu'il sut assez pour la traduire à première lecture ⁶⁰.

Armé de ce bagage linguistique, comme dit Camirand, ayant vécu dans les grandes capitales européennes, séjourné dans les hauts lieux de la pensée occidentale, nanti de tout ce savoir, Boisvert va enfin atteindre Paris vers 1892. Il y restera jusqu'en 1900, sauf pour un bref séjour en Amérique en 1896-97. À Paris, il trouve bien vite un gagne-pain à l'Agence Havas, l'une des grandes agences mondiales de la belle époque, où il occupe le poste de rédacteur. À ce titre, il est chargé d'interpréter et de mettre en forme les nouvelles qui arrivent du monde entier.

« C'était un emploi que seul un polyglotte pouvait remplir, qui demandait encore des connaissances aussi vastes que sûres, un travail qui exigeait à la fois beaucoup de tact et de sens de la diplomatie ⁶¹ ».

Le gagne-pain assuré, les études et les recherches peuvent continuer. Conférences au Collège de France et à la Sorbonne, fréquentation assidue

57. Interview Lorenzo de Nevers.

58. DION-LÉVESQUE.

59. MÉMO.

60. *Ibid.*

61. Lettre de S. G., de l'Agence Havas, à l'auteur, 23 décembre 1955.

de la Bibliothèque nationale et des Archives nationales, mais encore et surtout labeur silencieux dans sa chambre du quai Montebello ⁶². Il est l'ami de Pierre Foncin, géographe et fondateur de l'Alliance française, de Jean Steen du *Temps* ; il connaît Mallarmé, Brunetière, Lemaître et bien d'autres. Il est admis dans les réunions les plus intimes des grands poètes de cette époque qu'il ne semble pas, au reste, avoir surestimés. C'étaient les « décadents et symbolistes ⁶³ » qui fréquentaient le café Voltaire. Ce café de la place de l'Odéon, qui n'a disparu qu'au début de 1956, était aussi le rendez-vous de *La Boucane* ⁶⁴, association des étudiants canadiens-français à Paris. Je soupçonne de Nevers d'avoir fréquenté plus souvent les symbolistes que *La Boucane*.

« Je connais plusieurs de ces messieurs, eux ne me connaissent guère. Admis dans leurs cénacles, je n'y ai été qu'un personnage muet ».

Voilà ce qu'il dit lors d'une conférence donnée en Nouvelle-Angleterre sur les poètes symbolistes ⁶⁵.

Edmond Boisvert entend bien publier le fruit de ses recherches, et de ses visions de poète. Dès 1893, une lettre le montre ambitieux de fixer ses impressions ⁶⁶. Il prépare un roman : *Horizons lointains*, des souvenirs de voyage (on en écrit bien aujourd'hui après un « vol » de quinze jours) et un volume de poésies, *L'Éternelle Nostalgie*, qu'il divisera en deux parties ; *Loin des champs, Loin des cités*. Il songe enfin à traduire un roman de l'écrivain australien Marcus Clarke ⁶⁷. Rien de tout cela n'a paru, et il ne reste apparemment rien des manuscrits. Cette même année 1893, Boisvert publie pourtant son premier livre à Paris, chez S.-A. Savine. C'est une traduction, du norvégien au français, de deux pièces d'Ibsen : *Les soutiens de la Vérité* et *l'Union des jeunes*, traduction faite en collaboration avec Pierre Bertrand. Il est à noter qu'il fait paraître ce livre sous le nom d'Edmond de Nevers et qu'à partir de ce moment, il ne sera plus question de Boisvert. C'était le moment où la littérature et le public français s'engouaient du théâtre scandinave.

En 1895, il fait un séjour de six mois à Londres. De sa chambre mal chauffée, il écrit au docteur Brisebois :

« Depuis la date de ma dernière lettre, je n'ai pas eu occasion de causer avec qui que ce soit ; pas un traître mot. Ma solitude a été absolue. Je me trouve très heureux cependant. Je pense, j'écris, je rêve : je pense au pays, à son avenir, je forme des projets patriotiques ⁶⁸ ».

62. Roy, Camille, « Edmond de Nevers », *Le Soleil*, 20 avril 1906.

63. Album Edmond de Nevers, pp. 21-22.

64. Au sujet de *La Boucane*, voir BILODEAU, Ernest, *Un Canadien errant... Lettres parisiennes*, Québec, L'Action Sociale Limitée, 1915, 12^e lettre, p. 106.

65. Album Edmond de Nevers, pp. 21-22.

66. Lettre d'Edmond Boisvert au Dr Brisebois de Longueuil, 1893, lettre citée par PERRAULT, A., *Les Précurseurs*, « Edmond de Nevers », pp. 98-99.

67. *Ibid.*

68. Edmond Boisvert au docteur Brisebois, Perrault, p. 97.

Le solitaire doit sans doute travailler dans les archives londoniennes, amassant des matériaux pour des ouvrages à venir. Il n'y a plus d'anti-Boisvert écrasé par l'indifférence ; il n'y a plus qu'un Edmond de Nevers calme, sûr de lui, serein, qui pense, écrit et rêve, forme des projets. De Londres encore, il envoie une lettre à son cousin Henri Vassal de Montviel, de Drummondville ⁶⁹ :

« Je quitte définitivement l'Europe en mars ou avril prochain pour rentrer au pays. Je publierai avant de partir un livre intitulé *L'avenir de la race française en Amérique* qui, je l'espère, pourra faire quelque bien, raffermir quelques patriotes dont la foi nationale est chancelante, faire germer quelques espoirs . . . ».

L'Avenir du peuple canadien-français paraît en effet au printemps de 1896.

Edmond de Nevers rentre à l'été en Amérique. Quelques-uns de ses frères sont déjà installés en Nouvelle-Angleterre, à Central Falls, R. I., pendant que le reste de sa famille s'est installé à Drummondville, sur un petit domaine ⁷⁰. C'est à ce moment qu'il aurait décidé son père à émigrer à Central Falls puisqu'aucun de ses frères ne se sentait la vocation d'agriculteur ⁷¹. En tout cas, il était encore à Central Falls en fin de juin 1897 ⁷² et dut retourner en Europe à la fin de cette même année.

Rentré à Paris, de Nevers reprend le travail. Mais il est déjà très malade et doit passer une partie de son temps alité, dans sa chambre du quai Montebello. Ses jambes le supportent de plus en plus difficilement, et il se croit atteint de rhumatisme.

« Je suis au centre du monde, tout au milieu de la grande scène sur laquelle se portent les regards irrités d'une partie de l'univers. Mon logement est en face de Notre-Dame. De ma fenêtre, tous les soirs, je contemple la tour de Quasimodo. Je suis certainement le plus solitaire et le plus silencieux des trois millions d'habitants de Paris. La solitude dans laquelle je vis ne serait pas plus profonde dans les forêts du Saint-Maurice ou de l'Ottawa . . . Ma santé a décliné continuellement depuis dix ans . . . Je prends mon mal en patience, je me couche vers neuf heures et je me dis, allons, souffrons ! . . . À huit heures, je me lève, je fais une heure de violon, puis je prends ma plume et je travaille tant bien que mal jusqu'à une heure. L'après-midi je vais généralement à la bibliothèque . . . De sept heures à huit heures, je fais une promenade autour du jardin du Luxembourg ⁷³ ».

C'est à ce moment que l'abbé Camille Roy, jeune prêtre aux études à l'Institut catholique et à la Sorbonne, fait sa connaissance.

« . . . Souvent, le dimanche, nous allions frapper à la porte de cet ami et compatriote. De Nevers subissait alors les atteintes du mal qui devait l'emporter ; il sortait donc assez rarement de sa studieuse retraite, et nous étions toujours sûrs de

69. ASN, lettre datée du 6 octobre. Le contenu nous a fourni l'année.

70. Interviews Ernest Laforce et Lorenzo de Nevers.

71. Interview Ernest Laforce.

72. Lettre citée in PERRAULT, p. 200.

73. Lettre citée in PERRAULT, p. 197.

le trouver à sa table de travail [. . .] Il mettait la dernière main à son ouvrage sur *L'Âme américaine*. Il nous soumettait amicalement quelques chapitres de son livre ; il nous parlait des documents innombrables qu'il avait dû consulter, et il dissertait sur l'avenir des races qui vont se fondre dans le grand creuset américain ⁷⁴ ».

Documents innombrables. Que l'on juge par ce qu'en a dit de Nevers lui-même à la directrice du *Journal de Françoise* :

« Ce livre m'a donné près de trois années d'un travail très énérvant et m'a coûté cinquante pour cent de ma vie, car lorsque je l'ai commencé, je n'étais encore que dans la seconde période de la maladie qui me minait depuis huit ans, et dont j'ignorais la nature et le danger. J'attribuais mes douleurs au rhumatisme et à la goutte, ma faiblesse et mes insomnies à l'épuisement nerveux résultant du surmenage ; j'ai écrit *L'Âme américaine* au dépens de ce qui me restait des restes d'une forte constitution. Pour arriver à faire imprimer 770 pages, j'ai dû en écrire 6,000 ; pour me documenter, j'ai certainement lu et feuilleté 2,000 volumes. Et c'est seulement la veille de mon départ de Paris, 13 juillet 1900, que j'ai appris le nom de mon mal — ataxie locomotrice — que j'étais depuis plus d'un an dans la troisième période, et par conséquent que je n'avais pas à compter sur aucune guérison. Je ne regrette rien . . . ⁷⁵ ».

Le développement prodigieux des États-Unis d'Amérique fournissait aux grands esprits européens, depuis Tocqueville, une matière à dissertation, un phénomène nouveau à observer sur le plan des sciences humaines. Ce problème avait intéressé de Nevers avant même son départ pour l'Europe.

« C'est l'Amérique hardie, audacieuse, extravagante, la patrie des merveilleux progrès et des nouveautés changeantes qui hantait toujours l'esprit de ce solitaire qui vivait à l'ombre des tours de Notre-Dame ⁷⁶ ».

L'Âme américaine paraît chez Jouve en 1900, en deux volumes. Ferdinand Brunetière, critique à la *Revue des Deux-Mondes*, lui consacre un compte rendu de quarante pages ⁷⁷. Bien peu d'écrivains canadiens peuvent se flatter d'avoir été l'objet d'une attention aussi sérieuse et de recevoir le compliment que

« son livre est l'un des plus intéressants qu'on ait publiés depuis longtemps sur l'Amérique . . . ».

Notons en passant que de Nevers n'a pas mis ce livre en vente à Paris, mais à Montréal seulement ⁷⁸.

Lors de son séjour de 1896-97 en Amérique, Edmond avait remarqué l'un de ses frères cadets qui montrait un goût prononcé et des aptitudes pour l'art pictural. Il décide ses parents à laisser partir Lorenzo et ce

74. Roy, Camille, *Le Soleil*, 20 avril 1906.

75. *Journal de Françoise*, Montréal, 21 avril 1906.

76. Roy, Camille, *Le Soleil*, 20 avril 1906.

77. Paris, 1^{er} décembre 1900, pp. 664-702.

78. *La Presse*, 1^{er} avril 1901.

dernier arrive à Paris en 1899. Edmond le loge chez lui, lui fait connaître le milieu des artistes, initie à la vie parisienne ce jeune apprenti-peintre de 22 ans... Quelques mois plus tard, le 14 juillet 1900, de Nevers quitte définitivement Paris et l'Europe ⁷⁹.

IV

RETOUR EN AMÉRIQUE

Douze années de voyages, d'études, de recherches, voilà comment se résume l'itinéraire intellectuel d'Edmond de Nevers en Europe centrale et occidentale, dont huit vécues à Paris, le Paris de la fin du siècle, le Paris de l'entente franco-russe et de l'affaire Dreyfus. Douze années au cours desquelles de Nevers n'avait eu qu'une pensée, celle de l'avenir de son petit peuple canadien-français et de son intégration dans l'Amérique du nord, préoccupation fondamentale de sa vie, le but cher à sa volonté. Ses livres, publiés ou inachevés, fournissent la plus belle preuve de cette préoccupation. *L'Avenir* est une tentative de saisie du phénomène canadien-français et de son évolution. *L'Âme américaine* n'a été entreprise et écrite que pour mieux voir la destinée du groupe canadien dans le continent américain.

De Nevers revient sur le sujet, dans une lettre que nous connaissons de lui, et avec insistance. Il veut devenir une compétence, se mettre en état de mener à Montréal une vie de travail et de dévouement à la cause canadienne-française ⁸⁰. Il avait senti d'instinct qu'il faut s'efforcer de comprendre les hommes de son temps et de son pays. Il l'avait senti dès le collège, et sa propre observation du milieu canadien l'avait ancré davantage dans cette opinion...

« Il voulait se soustraire à l'atmosphère d'indolence intellectuelle qui règne parmi les jeunes de nos classes instruites. Il voulait travailler ⁸¹ ».

Il travailla. Il était bien armé au point de vue linguistique ; aucune étude ne le rebuta. L'ethnologie, la sociologie naissante, l'économie politique, l'histoire des civilisations, rien de ce qui est de l'homme en lui fut étranger. L'abbé Camille Roy écrit assez légèrement que « sa culture d'esprit ne fut pas assez générale ⁸² ». Bref,

« il a trouvé en Europe un but à sa volonté, jusque-là indécise, mais désormais domptée et conduite par un idéal où l'amour de la science n'avait d'égal que l'amour de la lointaine patrie [...] ⁸³ ».

79. *Journal de Françoise*, 21 avril 1906.

80. PERRAULT, p. 196.

81. ASQ, Baril à Mathieu.

82. ROY, Camille, *Le Soleil*, 20 avril 1906.

83. BRUCHÉSI, Jean, *Rappels*, p. 215.

Aimer la science et son pays, écrire des livres et bâtir des projets patriotiques, tout cela est bien et beau. De Nevers sait pourtant que rentré au Canada, il ne vivra pas de ses projets. Il ne fait pas de doute qu'il ait rêvé de se fixer à Montréal, d'y obtenir une chaire universitaire, ou, à défaut, de faire des cours libres, afin de faire profiter ses compatriotes des lumières acquises⁸⁴. Il est non moins douteux qu'il lui était impossible de pénétrer dans l'enseignement universitaire. Les langues et les littératures étrangères n'avaient pas encore fait l'objet d'un enseignement universitaire. Restait la Faculté de droit. Rappelons-nous qu'il était membre du Barreau et qu'il avait étudié l'ethnologie, la sociologie et l'économie politique. Peine perdue, comme bien l'on pense, puisqu'il fallait, autrefois comme aujourd'hui, être plaideur, tabellion ou juge du banc pour avoir accès à cette école professionnelle. De Nevers aurait-il fait des démarches en ce sens que nous n'en savons rien. Aurait-il reçu un poste de cette nature qu'il ne l'eût pas tenu longtemps vu la faiblesse de son état de santé.

À défaut de chaire universitaire, de Nevers vient à Québec, après être passé à Central Falls. Il compte beaucoup d'amis dans la capitale, dont plusieurs rencontrés à Paris. Il s'était ainsi lié d'amitié avec Adélarde Turgeon, homme politique en vue à ce moment, et qui passait pour un grand orateur. En France, l'occasion s'était présentée à ce tribun de faire des discours de circonstances. De Nevers lui aurait quelquefois rédigé ses discours⁸⁵. C'est sans doute le fruit de cette amitié qui permet à de Nevers d'entrer au Parlement de Québec à titre de publiciste. De Nevers nous le confirme dans une lettre à Camirand :

« Je ne fais plus de projets à échéance lointaine. Et je vais mourir dans la peau d'un fonctionnaire ou plutôt d'un « pensionnaire » du gouvernement. Ce n'est pas ce que j'avais rêvé. Mais que veux-tu ? »⁸⁶

De Nevers s'installe donc à Québec, rue Charlevoix. C'était encore, il y a quatre ans, une des plus jolies rues du quartier latin, faisant très vieille Europe. C'est là que ses nombreux amis viennent le visiter⁸⁷, ceux qui l'ont connu en Europe comme les autres. Quelques mois après son arrivée, le 30 mars 1901, ces derniers lui offrent, à Montréal, un dîner intime

« pour rendre un hommage public à son beau talent. On tenait à lui dire tout haut la reconnaissance que ses compatriotes lui gardent pour le pur rayon de gloire qu'il a jeté sur le nom canadien⁸⁸ ».

Cette réception a lieu à l'Hôtel Viger. Gonzalve Desaulniers préside : tout ce que Montréal compte de grands personnages de la vie

84. PERRAULT, p. 198.

85. Interview Lorenzo de Nevers.

86. MÉMO.

87. ROY, Camille, *Le Soleil*, 20 avril 1906.

88. *La Patrie*, 1^{er} avril 1901.

des lettres et des arts, de la politique et du corps consulaire s'y rencontre : Lomer Gouin, Rodolphe Lemieux, Michel Benoît, Olivar Asselin, Henri Beau, Léon Rinfret, Hector Garneau, Godfroy Langlois, M. Cleczkowski, consul de France, les consuls de Suisse et de Russie et combien d'autres encore. Desaulniers fait l'éloge d'Edmond de Nevers et chacun y va de sa santé. De Nevers, brisé par l'émotion, répondit brièvement.

« Appuyé sur une canne, il prononça d'une voix affaiblie par l'émotion, quelques phrases de remerciements. Le visage émacié, le corps long et pâle, une physionomie qu'éclaire un œil fatigué, enfin ce je ne sais quoi de douloureux, de songeur, de navré qui se dégage de toute sa personne, voilà bien l'homme qu'ont usé et brisé les durs labeurs intellectuels. Et pourtant sa parole est mâle et ce qu'il dit nous pénètre, tant il y a encore de chaleur latente sur ses lèvres, tant il y a encore de conviction en sa poitrine ⁸⁹ ».

Toujours à Camirand, il écrit peu après :

« J'arrive de Montréal, où j'ai passé quelques jours, et je trouve ta bonne lettre. J'y « réplique » tout de suite, car, hélas ! je ne puis plus compter sur les années, moi . . . Tu as appris, sans doute, que je suis miné par une maladie incurable, l'ataxie locomotrice. Il me reste un maximum de vie de sept à huit ans à fournir. J'ai renoncé aux longs espoirs et aux vastes pensées . . . Dans tous les cas, je suis entouré de sympathies à Montréal comme à Québec, et j'en bénis le ciel ⁹⁰ ».

Edmond de Nevers en se fixant à Québec

« n'apportait guère que les restes et les débris d'une vie amoindrie et usée avant le temps ⁹¹ ».

Quelque temps avant de mourir, il écrit à Françoise : « Je ne regrette rien ⁹² ».

Le poète Boisvert qui avait tant parlé de la mort autrefois, qui l'avait sans doute toujours eue présente à l'esprit, qui l'avait même souhaitée, cette mort, il la voyait enfin venir à lui, à échéance brève. Il la regarde venir, en face, sans sourciller, comme les stoïques grecs qu'il a tant admirés, sinon comme chrétien. L'on sait qu'il n'était pas un dévôt ou un croyant bien ferme ⁹³. À Paris, de Nevers allait aux offices à Notre-Dame, surtout pour la beauté de l'architecture et de la musique d'orgue ⁹⁴. Il était non pratiquant. À son retour, il étonne ses confrères du Séminaire de Nicolet :

« Chose surprenante ! écrit l'abbé Baril, pendant son séjour à Paris, ses idées (religieuses) se sont modifiées pour le mieux d'une année à l'autre. J'ai eu le

89. *La Patrie*, 1^{er} avril 1901.

90. *MÉMO.*

91. Roy, Camille.

92. *Journal de Françoise*, 26 avril 1906.

93. ASQ, lettre de l'abbé Douville à l'abbé Mathieu, 16 février 1901.

94. Interview Lorenzo de Nevers.

plaisir de constater la chose en 1896, si je ne me trompe, et depuis l'évolution semble se continuer . . . ⁹⁵ ».

Incompréhensible en effet pour un Canadien français moyen qu'un homme puisse ne pas perdre la foi à Paris, et encore moins la recouvrer s'il l'avait déjà perdue ! Cette seule phrase démontre mieux qu'un livre entier l'état d'esprit du Canadien français vis-à-vis de la France, état d'esprit qui n'a pas totalement disparu. L'abbé Douville, supérieur au même Séminaire, se montre plus positif encore :

« Après son séjour en France, il est revenu, il nous a semblé, moins frondeur sur la religion, qu'il l'avait paru avant son départ. Je suis porté à croire qu'il a la foi, et surtout qu'il ne dira jamais rien pour l'attaquer, ni dans ses ouvrages, ni dans ses conférences. Il aime la société des prêtres et se montre aimable quand il vient nous voir ⁹⁶ ».

Edmond de Nevers pouvait écrire avec raison à Camirand :

« Je suis entouré de sympathies à Montréal comme à Québec, et j'en bénis le ciel ».

Résigné, sans regret, le publiciste ne va pas pour autant cesser de travailler, même s'il a affirmé en rentrant d'Europe qu'il renonce aux vastes projets. Il fait au moins deux conférences à Québec, dont l'une à l'Université Laval et l'autre à l'Institut canadien ⁹⁷. Il publie, en 1902, une traduction des *Études sur les États-Unis*, de Mathew Arnold ⁹⁸. Il travaille toujours à un roman de mœurs politiques, commencé depuis longtemps et qui doit « en foutre un coup aux politiciens », roman intitulé : *L.-B.-Z. Chamard, l'illustre tribun canadien* ⁹⁹. De Nevers aurait bien voulu terminer et publier ce roman avant de mourir. Il en avait parlé souvent à l'abbé Camille Roy, habitué de la rue Charlevoix. Ce qui ne l'empêche pas de collaborer à quelques journaux à l'occasion.

Enfin, celui qui avait dit à son arrivée en Amérique qu'il voulait jouir paisiblement des dernières années de sa vie, avait encore dans ses cartons un ouvrage intitulé : *Quelques questions économiques canadiennes* ¹⁰⁰.

Son confrère et ami Léon Gérin lui écrit un jour d'Ottawa ¹⁰¹ que De Celles, Sulte et Gérin lui-même ont proposé sa candidature à la

95. Baril à Mathieu.

96. ASQ, Douville à Mathieu.

97. Respectivement en 1901 et 1902.

98. Québec, Dussault et Proulx, 221 pp.

99. *L'Indépendant*, Fall River, 12 juin 1896. L'annonçait déjà. Livre annoncé au verso de la page de garde des *Études sur les États-Unis*. Ce manuscrit, d'environ 400 pages, existerait encore.

100. Annoncé dans *l'Indépendant*, Fall River, 12 juin 1896.

101. Lettre du 3 avril 1901.

Société royale. On ne sait ce qu'il advint de cette proposition. Il n'est pas certain qu'il eût accepté après avoir écrit en 1898 :

« Ma diplomatie à moi, a toujours consisté à empêcher que l'on parle de moi. Je n'ai pas permis qu'on me fasse de réclame ¹⁰² ».

De toutes façons, le solitaire de la rue Charlevoix travaille toujours avec la même ferveur. C'est sa manière à lui de vivre agréablement.

Passé l'année 1902, on ne trouve plus trace d'Edmond de Nevers à Québec ou à Montréal. La maladie tient son homme de trop près. Il part vivre entre ses parents les ultimes années de sa courte vie. À Central Falls, son père, sa mère et sa sœur Évangéline accueillent parmi eux le fils et le frère aîné, parti depuis si longtemps. « La douce Évangéline, qui le comprenait si bien, qui devinait ses pensées, partageait ses rêves idéals ¹⁰³ », devient son infirmière de tous les instants.

« Elle était artiste aussi, musicienne de génie. Quand la maladie eut terrassé son frère, elle s'en fit, plus que jamais, la compagne, tout comme un ange ¹⁰⁴ ».

La musique, suprême consolatrice... Il trouvait encore la force, de temps à autre, d'écrire à son jeune frère Lorenzo, toujours à Paris : « Je vais chanter l'Histoire du Canada et tu l'illustreras ¹⁰⁵ ». Il lit et traduit pour son plaisir les poètes italiens. Dans son carnet intime on a retrouvé ce poème, traduit de l'italien peu avant sa mort :

« Quand je serai mort et que tu viendras
Chercher ma croix au cimetière,
Dans un coin ignoré tu la trouveras peut-être
Et mille fleurs seront nées autour d'elle.
Cueille alors pour tes blonds cheveux
Les fleurs nées dans mon cœur,
Ce sont les poésies inspirées que je n'ai pas écrites ¹⁰⁶ ».

La mort le trouve égal à lui-même, sans un instant de faiblesse ou de découragement. Le chrétien, qu'il n'a cessé d'être au fond, s'ajoute au stoïque. Après trois ans de lente agonie, d'une lucidité parfaite, il s'éteint le 15 avril 1906, au milieu des siens, muni du Viatique suprême. C'était le jour de Pâques.

« Il est donc beau, de mourir, quand on a consacré sa vie à des œuvres qui doivent rester à l'honneur, à la gloire de sa patrie et de son nom ¹⁰⁷ ».

102. PERRAULT, p. 201.

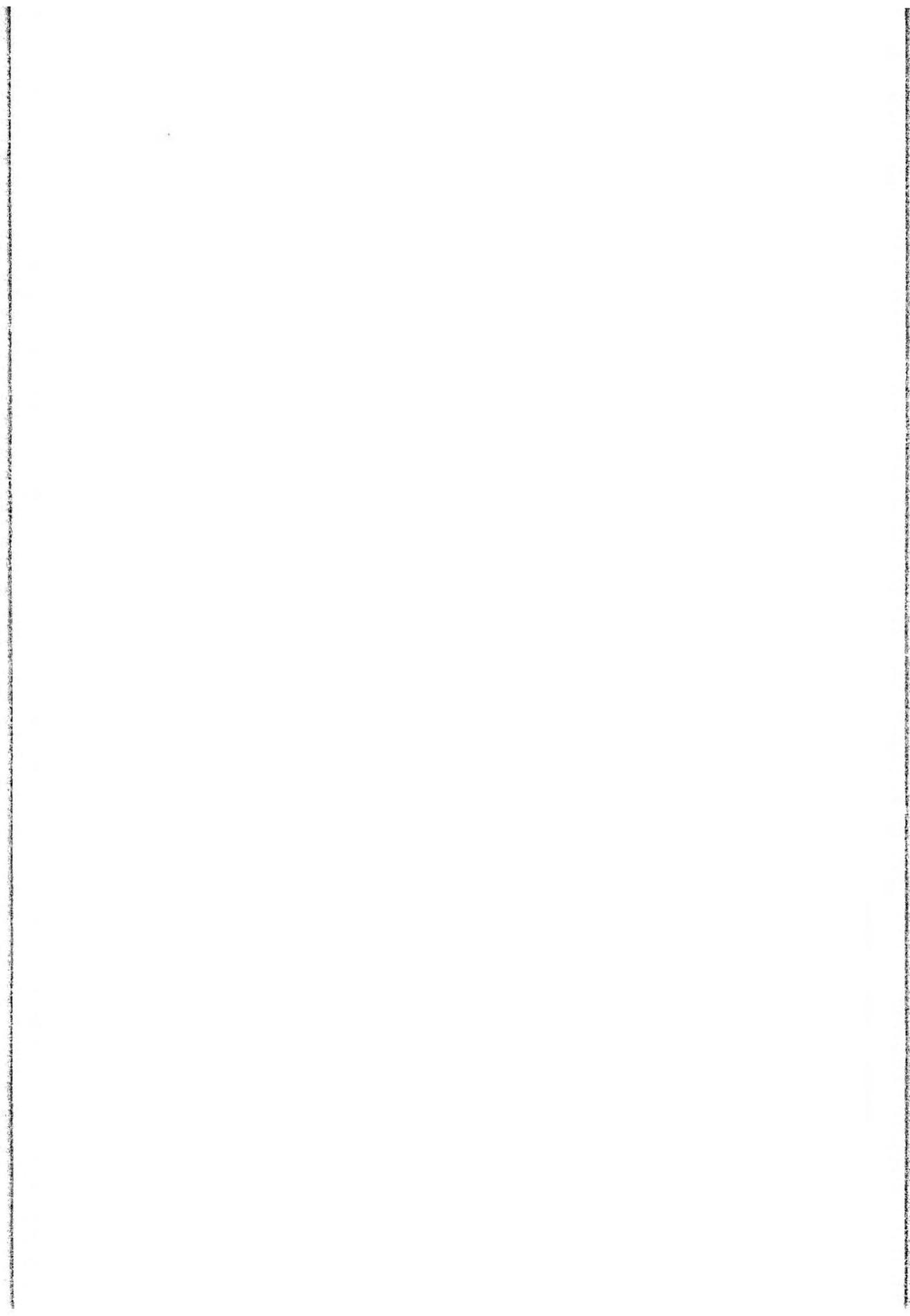
103. D'ARLES, Henri, *Edmond de Nevers*, p. 40.

104. *Ibid.*

105. Interview Lorenzo de Nevers.

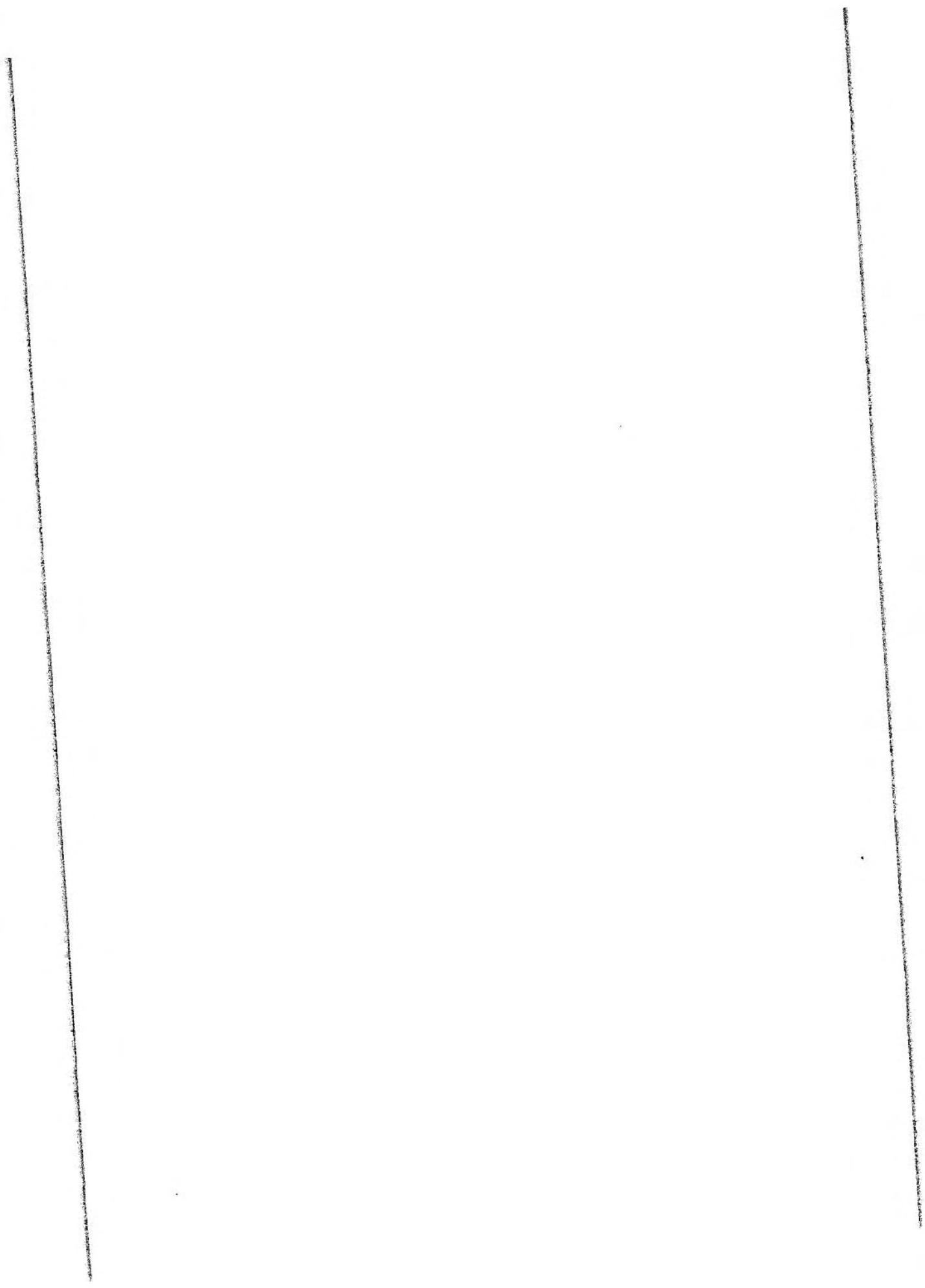
106. D'ARLES, Henri *Edmond de Nevers*.

107. *Journal de Française*, 21 avril 1906.



II

L'AVENIR DU PEUPLE CANADIEN-FRANÇAIS



LA PUBLICATION

Un Canadien qui s'en va étudier à l'étranger transporte son pays en lui-même. Loin que de l'oublier, il n'a de cesse qu'il y pense, qu'il s'interroge sur ses problèmes, qu'il les considère dans tous leurs environs. Il en est ainsi de tous les étudiants du monde, qu'ils partent de Chine, du Brésil ou de l'Europe centrale. C'est à l'étranger que l'on découvre sa patrie et Edmond de Nevers représente le type de ces jeunes Canadiens qui ont passé les mers avec l'intention nette de faire profiter leurs compatriotes des lumières acquises. Pendant ses années d'étude et de travail à Berlin ou à Paris, il n'a vécu qu'en fonction de sa patrie. Dans ses lettres, il n'est question que de projets patriotiques. *L'Âme américaine* n'a été entreprise et publiée qu'à cause de la « situation spéciale que nous occupons sur ce continent ¹⁰⁸ ». Quant à *L'Avenir du peuple canadien-français*, c'est la somme de ses observations faites depuis sa sortie du Collège, observations repensées et fécondées par cinq ou six années d'éloignement et de réflexion. Ce livre demeure sans conteste l'un des meilleurs essais écrit par un Canadien français au XIX^e siècle.

La publication elle-même de cet ouvrage est loin d'être banale. Une fois l'éditeur trouvé, Henri Jouve, de Nevers fait imprimer son livre mais refuse de le mettre sur le marché. Ce qui veut dire qu'il le publie à compte d'auteur et qu'il se charge lui-même de sa distribution. Les archives de la Maison Jouve ayant été détruites lors d'un bombardement en 1944 ¹⁰⁹, il nous est impossible de connaître le détail de la publication de *L'Avenir*. Chose certaine, le livre ne fut jamais mis en vente du vivant de l'auteur, et c'est de Nevers qui envoya son livre, à titre gracieux, à des amis, des confrères et à quelques journalistes ¹¹⁰. Il n'est donc point surprenant que cette publication n'ait été saluée qu'exceptionnellement au moment qu'elle parut. De fait, j'ai retrouvé quelques articles de journaux pour l'année 1896, dont l'un parut à Montréal ¹¹¹, un second à Worcester (Mass.) ¹¹², et un troisième à Paris en 1897 ¹¹³. De Nevers avait prié d'ailleurs les journalistes à qui il envoyait

108. *L'Âme américaine*, p. 8.

109. Lettre de la Maison Jouve à l'auteur.

110. *La Patrie*, 25 juillet 1900.

111. *Le Soir* (sans date, album Edmond de Nevers).

112. *L'Opinion publique*, Worcester, Mass. 12 juin 1896.

113. *La Revue bleue*, juillet 1897.

son livre de n'en point parler dans leurs feuilles ¹¹⁴. Il a confirmé ces témoignages dans une lettre du 29 juin 1897 au docteur Brisebois de Longueuil, lettre dans laquelle il expose à son correspondant qu'il prépare une réédition de *l'Avenir* :

« Mon premier livre, écrit-il, n'ayant pas été mis en vente, je le considère comme non avvenu ¹¹⁵ ».

Pour quelles raisons de Nevers ne voulut-il pas laisser vendre son livre? Dans la même lettre au docteur Brisebois, il dit qu'il prépare une nouvelle édition de *l'Avenir du peuple canadien-français* absolument renouvelée, dont il ne restera qu'une cinquantaine de pages.

« Je refais tout en neuf. Je change même le titre qui sera : *Le peuple canadien-français*. Le passé, le présent, l'avenir ¹¹⁶ ».

De Paris, le 30 novembre 1899, il écrit à Camirand :

« Je viens de terminer un bouquin en deux volumes : *L'Âme américaine*, qui m'a coûté une somme énorme de travail. Je ne te dis pas que ce sera un bon livre, mais il sera bien supérieur à cette « balancoire » *l'Avenir du peuple canadien-français* ¹¹⁷ ».

De Nevers n'est donc pas satisfait de son livre. Ce serait, il me semble, le sens de ce mot balancoire et la raison pour laquelle il ne met pas son livre en circulation. Antonio Perrault a cru découvrir de son côté, dans d'autres lettres,

« que son refus de mettre en librairie cet ouvrage ne lui ait pas été suggéré par la seule crainte que la forme ne fut trouvée imparfaite. Il se vantait de dire dans le livre des vérités et il redoutait d'être pris à partie. Les attaques que certaines gens d'ici dirigerait sans doute contre lui à raison de quelques-unes de ses pensées mal comprises, le mettraient, croyait-il, en suspicion, compromettant ainsi ses efforts futurs ¹¹⁸ ».

Cela est très vraisemblable. Je crois cependant qu'une explication n'infirme pas l'autre. De Nevers n'était sûrement pas satisfait de son livre, qu'il jugeait mal composé. *L'Âme américaine* ne fut d'ailleurs mis en librairie qu'en Amérique. On comprend également bien qu'il ait eu peur de lancer son livre dans le public canadien. Tout ce qu'il écrit peut nous sembler aujourd'hui très modéré dans le ton, mais il est à peu près certain qu'il n'aurait pas semblé tel aux contemporains. La meute réactionnaire de l'époque aurait peut-être embouché la trompette de l'anticléricalisme, du libéralisme, de l'homme dangereux et

114. *L'Opinion publique*, 12 juin 1896, p. 1.

115. Lettre au docteur Brisebois, 29 juin 1897, PERRAULT, *Un Précurseur*, p. 200.

116. *Ibid.*, pp. 200-201.

117. *MÉMO.*

118. PERRAULT, p. 201.

pervers dont il faut préserver le ciel et la terre... Le scrupule de l'écrivain et la crainte de compromettre l'avenir se sont vraisemblablement additionnés.

Des trois critiques que nous avons nommées, celle de Pierre Foncin ne contient aucun jugement de valeur sur *L'Avenir*. Il ne fait que résumer le livre et parle d'Edmond de Nevers comme d'un

« Canadien fort distingué, qui sait beaucoup, qui a beaucoup voyagé, observé, réfléchi, et qui peut en connaissance de cause comparer ses compatriotes aux autres peuples grands et petits des deux mondes ¹¹⁹ ».

Le journaliste du *Soir* écrit pour sa part que c'est un livre magistralement écrit et un véritable guide du patriotisme, que les jeunes devraient s'inspirer de son esprit, de ses conseils et qu'ils accompliraient ainsi ce que la génération qui s'en va n'a pas su faire ¹²⁰. — On parlait déjà de « génération perdue ».

Enfin dans *L'Opinion publique* de Worcester (Mass.), un franco-américain consacre un éditorial à *L'Avenir*. C'est une recension d'où la critique est absente et où perce une petite pointe de ressentiment envers les compatriotes de la province de Québec. Le journaliste signale à ses lecteurs que

« l'apparition de cet ouvrage qui, dans le champ limité des productions canadiennes, constitue pourtant l'un des événements littéraires les plus importants de ces dernières années est passée à peu près inaperçue ¹²¹ ».

Il ajoute :

« L'auteur subit en cela le sort ordinaire de ses compatriotes qui se livrent aux travaux de l'esprit... ¹²² ».

Le même journal, dans des numéros subséquents (du 18 août et du 1^{er} septembre 1896), fournit à ses lecteurs de nombreux extraits de *L'Avenir*.

Il faut attendre l'année 1919 pour trouver une première étude de *L'Avenir*, qui parut dans *L'Action française* sous la plume d'Antonio Perrault ¹²³. Étude où Perrault reprend quelques aspects de l'ouvrage, en particulier les points qui coïncident avec les slogans nationalistes de l'époque : emparons-nous du sol, bannissons l'anglicisme et soyons patriotes. Perrault veut montrer, il l'avoue dans son article, que de Nevers est un précurseur du mouvement nationaliste de *L'Action française* : « Sans vouloir le peindre plus grand que nature et lui trouver une attitude à laquelle il ne songea point, l'on peut reconnaître en lui

119. FONCIN, Pierre « France et Canada », *La Revue bleue*, 1897, n° 2, p. 223.

120. *Le Soir*, Album de Nevers.

121. *L'Opinion publique*, Worcester, Mass., 12 juin 1896.

122. *Ibid.*

123. PERRAULT, *Un Précurseur*.

l'un des chefs du mouvement qui tend à sauvegarder au sein de la Confédération, le principe des nationalités...¹²⁴ ». Et d'après lui, le mérite de *l'Avenir* c'est d'être une tentative — la première — de proposer aux Canadiens français un programme complet d'action publique¹²⁵. Impossible de s'y tromper ; *L'Action française*, par la voix autorisée de l'un de ses directeurs faisait de *l'Avenir* l'un des *corpus* du mouvement nationaliste.

II

LES PROBLÈMES ÉCONOMIQUES

Que contient donc ce livre, qui n'a pas été mis en vente, que l'on retrouvait pourtant dans la plupart des bibliothèques d'il y a vingt ou trente ans, qui fut lu autrefois par tout Canadien qui se piquait de réfléchir sur les conditions de vie du peuple canadien-français ?

Dans ses considérations en guise de préface, de Nevers traite en raccourci de tout ce qui prendra place dans son livre. Puis il divise son ouvrage en trois parties apparemment bien liées et logiques. Il jette d'abord un coup d'œil sur le passé, rapide et bien ramassé. Dans le second temps, il passe en revue ce qu'il faut faire pour assurer le présent, s'appuyant principalement sur l'amélioration de l'enseignement primaire, secondaire et supérieur. Il sonde enfin l'avenir, pour voir le Canada entrer de son plein gré dans l'Union des États-Unis d'Amérique. Plan apparemment logique, mais qui a conduit l'auteur à beaucoup de répétitions, de va-et-vient, d'aller et de retours. Balançoire, avouait de Nevers. Livre néanmoins rempli d'observations fines et judicieuses, d'analyses pénétrantes, de remarques pertinentes, où les intuitions font bon ménage avec les naïvetés et les utopies, où le psychologue s'allie au poète sans que l'un nuise à l'autre, où l'accent de la sincérité dépasse rarement la modération dans l'exposé et le ton. Ajoutons à cela que la langue est châtiée, constamment surveillée, sans pour autant sentir l'effort, claire, sans bavures. Prose très agréable à lire, au demeurant, même si les citations sont trop abondantes, et qui contient des pages d'anthologies nombreuses. Voilà plus qu'il n'en faut pour que le lecteur se rende à la fin de ce livre malgré longueurs et répétitions.

Depuis une quinzaine d'années, depuis la seconde guerre mondiale qui a fait du Canada un grand pays industriel, les problèmes d'ordre économique et social ont pris la vedette dans nos préoccupations. Ces problèmes sont traités à plusieurs reprises par de Nevers dans son ouvrage, quoique d'une façon non systématique. Sa pensée, qui comprend

124. PERRAULT, Antonio, p. 216.

125. *Ibid.*, p. 202.

des observations fort en avance et très justes sur son époque, ne laisse pas d'être contradictoire sous certains rapports, du moins en apparence. Contemporain d'Errol Bouchette et ami de Léon Gérin, de Nevers était passionné d'économie politique. Il avait poussé ses études assez loin dans ce domaine qu'il affectionnait particulièrement. Il avait, on le sait, un ouvrage sur le métier intitulé : *Quelques questions économiques canadiennes*. Mais il ne faut pas oublier non plus qu'il était homme de son temps et de son milieu. M. de La Palice n'aurait pas dit mieux, en ce sens que le Canada français de cette fin du siècle précédent n'avait qu'un cri : « Emparons-nous du sol », et que de Nevers était né fils de cultivateur et qu'il eut des vellétés d'y retourner¹²⁶. L'agriculture tient donc une place importante chez lui et il a même intitulé un chapitre de *L'Avenir* : « Emparons-nous du sol ». Abordant cet aspect de la vie canadienne par le biais historique, de Nevers constate d'abord que sous le Régime français, les Canadiens ne sont pas surtout des agriculteurs mais des coureurs de bois, des soldats, des hommes de métier, des missionnaires, des commerçants et des fonctionnaires. Il a raison en ce sens que l'habitant canadien du xviii^e siècle est un hybride fait de paysan, de soldat et de coureur de bois, un paysan qui, par la force des circonstances, est un instable. C'est un phénomène qu'on a mis beaucoup de temps à admettre, et qui d'ailleurs n'a pas encore été bien étudié par les historiens. De Nevers aurait pu ajouter que la population du Canada avant la conquête était une population en assez bonne partie urbaine ! Tous ces gens ont été obligés de retourner à la terre après le changement de 1763. Et l'occupation de la terre au Canada français ne s'est accomplie pour de bon qu'à partir de cet accident. La terre seule leur restait, « avec ses ressources infinies¹²⁷ ». Ce que l'habitant du Côteau a manqué de mettre en relief, c'est qu'on ne s'improvise pas cultivateur, que la culture du sol totalement empirique jusqu'au xviii^e siècle, supposait encore une tradition plus que séculaire pour être efficace. La campagne en Europe occidentale avait une tradition plusieurs fois millénaire. Ici, rien de tel. Ces traditions restaient certes acquises aux Français du xvii^e siècle qui passaient les mers. Ceux qui vinrent au Canada n'étaient pas uniquement des laboureurs, mais souvent des manœuvres et des hommes de métier. À supposer encore que tous nos ancêtres fussent des paysans, ils avaient à s'approprier un sol vierge, sous un climat différent. Tout cela n'est pas négligeable et explique, en partie, le peu de succès de l'agriculture chez nous. L'on sait qu'en certains endroits on jetait encore les fumiers à la rivière à une date aussi récente que 1816 !¹²⁸, que l'on ignorait la jachère et les pratiques de l'assolement.

126. Voir sa poésie de Rhétorique.

127. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , p. 40.

128. PERRON, Marc, *Un grand éducateur agricole, Édouard-A. Barnard, 1835-1898. Étude historique sur l'agriculture de 1760 à 1900*. S.l.n.d. [1955], p. 11.

Tant bien que mal cette occupation de la terre s'est faite. C'est la belle époque de l'agriculture, jusque vers 1870, selon de Nevers. C'est le beau temps de l'empire commercial du Saint-Laurent et l'agriculture bénéficie de la prospérité générale. Dès 1840, la surpopulation agricole commence à se faire sentir. Mais pour un temps, les achats de la Grande-Bretagne et le traité de réciprocité commerciale conclu en 1854 avec les États-Unis, qui ouvre le débouché naturel de la Nouvelle-Angleterre aux produits de la ferme, continuent de maintenir cette prospérité de la campagne. De Nevers n'a pas très bien discerné ce phénomène de la surpopulation et il a attribué principalement à la non-reconduction de ce traité la crise agricole qui commence vers 1870 et ses séquences connues, l'abandon de la terre et l'émigration en Nouvelle-Angleterre ¹²⁹.

S'il ne voit pas l'une des causes essentielles de l'abandon des campagnes, il montre bien le phénomène même de l'émigration et ses circonstances immédiates. Qui émigrent aux É.-U. d'A., se demande-t-il ? Des cultivateurs qui ont connu autrefois une certaine aisance, qui possédaient une terre non hypothéquée, qui pour établir des fils nombreux, ont dû contracter un premier emprunt, auprès d'une compagnie de prêts hypothécaires, à sept ou huit pour cent. Comme l'argent s'emprunte facilement, le cultivateur gonfle un peu son montant avec l'intention d'améliorer son cheptel, de s'acheter des instruments aratoires, d'acquérir un petit morceau de terre, voire de se procurer quelques biens de luxe. Les échéances venues, le cultivateur n'a pas vendu ses produits ou les vend à vil prix, et le billet se renouvelle, se divise, si bien qu'il faut s'en tirer avec une nouvelle hypothèque. C'est à ce stade qu'entre alors en jeu l'usurier, puisque la banque locale ne consent qu'un crédit limité. Un cultivateur ne peut payer du sept ou huit pour cent d'intérêt, même dans des années de prospérité, *a fortiori* dans les mauvaises années ¹³⁰. Un bon jour, il faut vendre la terre et partir en Nouvelle-Angleterre où l'industrie a justement besoin de bras. Le cycle est complet : surpopulation, mévente des produits, abus du crédit, usure et émigration. La crise s'est à peine atténuée vers 1880, par l'introduction de l'industrie laitière et n'a pas suffi à libérer la propriété obérée et à endiguer le flot de l'émigration ¹³¹. De Nevers ajoute enfin que l'industrie aurait pu offrir un débouché naturel à cet exode, mais que cette industrie, le gouvernement n'a pu la créer.

Bien sûr, de Nevers constate d'autres défauts du paysan, qui se juxtaposent aux principaux éléments de la dépression, comme l'imprévoyance, l'imprudence, la routine, l'ignorance, le goût du luxe. Incidemment, il déplore la recherche inconsidérée du superflu, quoiqu'il nie pour autant que l'on doive priver le paysan du bien-être auquel il

129. De NEVERS, *L'Avenir* . . . , p. 104.

130. *Idem*, pp. 104-107.

131. *Idem*, p. 112.

a droit. « J'avoue, écrit-il, qu'il me semblerait d'un bourgeoisisme étroit de dénier, *a priori*, à ceux qui travaillent et produisent un bien-être que nous trouvons absolument dans l'ordre chez les privilégiés plus ou moins parasitaires de notre état social ¹³² ». Et de Nevers n'est pas loin de se ranger à l'avis des « socialistes », qui prêchent que les jouissances, privilège du petit nombre, deviendront communes à tous ¹³³.

Que faire pour remédier à tout cela ? L'avenir est-il ailleurs que dans l'agriculture ? La réponse est contradictoire selon les moments. Dans le chapitre qui a pour titre « Emparons-nous du sol », de Nevers paraît sûr de soi et affirme carrément que « l'avenir est sans contredit à l'agriculture et que la richesse principale c'est la terre ¹³⁴ ». Il apporte toutefois un correctif en ajoutant « pour le moment ¹³⁵ ». L'industrie a beau donner tant qu'on veut, elle apporte le paupérisme, la division des classes, les désordres sociaux et la surproduction ¹³⁶. « Il s'agit pour nous d'empêcher une partie de notre population de passer dans les rangs du prolétariat, et de multiplier, dans des proportions normales, le nombre des familles de propriétaires ¹³⁷ ». Si donc la richesse est à la terre, il convient de s'en occuper et de faire vite. Retournons à la terre par la colonisation ¹³⁸, par le défrichement de terres nouvelles et l'établissement des jeunes sur ces arpents neufs. Quand toute la terre sera colonisée chez nous, ce qui s'effectuera lentement, on fera de la culture intensive ¹³⁹. De Nevers ne se fait pas faute de reprendre une autre idée du temps en liant colonisation et rapatriement de nos frères émigrés, plan fort beau sur le papier mais combien naïf et utopiste. Les classes dirigeantes doivent encore aider à former des sociétés de colons, composées de jeunes gens ayant étudié dans nos collèges, de fils de cultivateurs, de fils d'émigrés revenant des États-Unis ¹⁴⁰. Des fils de cultivateurs, cela va de soi, cela s'est même pratiqué en quelques endroits de la province et du Canada, par exemple, au Lac-Saint-Jean, en Abitibi et dans l'Ouest canadien. Mais des fils d'émigrés de la Nouvelle-Angleterre et des bacheliers au Lac-Saint-Jean ¹⁴¹, splendide utopie. On sait du reste qu'il n'en fut rien fait, sauf pour quelques rares exceptions. De Nevers lui-même ne se faisait guère d'illusions sur cette question puisqu'il affirmait ailleurs que la plupart ne reviendraient pas ¹⁴². On ne peut pas dire pourtant que nul n'est prophète en son

132. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir . . .*, p. 108.

133. *Idem*, p. 108, note I.

134. *Idem*, p. 281.

135. *Idem*, p. 281.

136. *Idem*, p. 283.

137. *Idem*, p. 283.

138. *Idem*, p. 284.

139. *Idem*, p. 283.

140. *Idem*, p. 292.

141. *Idem*, p. 299.

142. *Idem*, p. 114.

pays ; feu M^{re} Courchesne, qui avait pratiqué *L'Avenir* du temps qu'il était professeur au Collège-Séminaire de Nicolet, prêchait le retour à la terre à ses jeunes bacheliers. Il rescapa effectivement quelques-uns, et nous en savons encore qui font valoir les plus belles terres de la Normandie du Canada sur les gras pâturages des bords du lac Saint-Pierre.

Où de Nevers avait raison, c'était de demander une instruction plus appropriée aux jeunes ruraux et d'affirmer qu'une telle instruction est beaucoup plus nécessaire au paysan qu'une force herculéenne¹⁴³. Enfin, pour assurer le relèvement de l'agriculture, il préconise la fondation de banques agricoles employant même, quarante ans avant la chose, l'expression de crédit agricole¹⁴⁴, et la conclusion de traités de commerce avantageux.

Que l'avenir ne soit pas uniquement dans l'agriculture, le temps s'est chargé de le démontrer. Quand les deux tiers de la population de la province vivent à la ville, il n'est plus nécessaire de se mettre à trac pour affirmer le contraire ou changer ce qui ne changera jamais plus. Que cela soit un bien ou un mal, n'ajoute rien au phénomène. Il faut être un ignorant pommé ou un entrepreneur d'élections pour penser que la campagne fera vivre plus d'hommes que la ville. Les uns et les autres n'y croient peut-être pas et ne semblent pas avoir sérieusement tenté de revaloriser l'agriculture et la campagne. La colonisation n'est pas un succès, et les vieux terroirs sont aussi désertés que jamais faute d'organisation. À l'ère de la planification, où l'aménagement du territoire doit être envisagé de façon rationnelle, nous en sommes toujours à l'empirisme archaïque. Que sert d'avoir fondé des écoles d'agriculture si le fermier ne peut vendre ses produits qu'à vil prix ou n'a pas de marché pour les écouler ? Que sert un prêt agricole, si praticable qu'il fût, si l'acheteur ne peut vivre sur son exploitation ? Il faut entreprendre par exemple l'étude des marchés agricoles, pousser la classification des sols, pour arriver à la spécialisation des cultures en fonctions des terroirs et des marchés. Tout cela présuppose la recherche dans le domaine agricole, laquelle est encore à mettre sur pied. Forestiers, agronomes, économistes, sociologues et agriculteurs eux-mêmes doivent être appelés à collaborer dans un plan de recherches. Est-il besoin de dire que ce que nous venons d'esquisser, bien sommairement, n'est pas utile pour remporter des élections et qu'il faudra sans doute attendre quelques générations pour voir démarrer le *planning* agricole . . . Qu'on ne s'y trompe pas : la campagne peut faire vivre plus d'hommes qu'elle ne le fait actuellement et mieux. L'avenir n'est pas à l'agriculture par opposition à l'industrie, mais il y a encore de l'avenir sur nos trente arpents . . .

* * *

143. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , p. 296.

144. *Idem*, p. 281.

Edmond de Nevers était, à l'extrême fin du siècle dernier, le Canadien le mieux informé de l'histoire et de la civilisation américaines. Nous le savons par son *Âme américaine*, qui fut saluée en son temps comme un bon ouvrage, capable de prendre rang derrière les livres fameux de Tocqueville et de Bryce. *L'Avenir* contient déjà des pages très révélatrices de ses connaissances sur le développement économique des États-Unis. Et quand de Nevers est amené à parler de la situation économique des Canadiens, il le fait toujours par référence à nos voisins et avec un rare bonheur. Il constate d'abord, tout comme on est fondé de le faire aujourd'hui, que les Canadiens français n'ont pas participé aux affaires, qu'ils ont brillé par leur absence dans le commerce et l'industrie. Il résume sa pensée dans une formule frappante en disant que « de 1763 à 1867, le peuple canadien-français n'a pas d'histoire économique proprement dite », hors de l'agriculture ¹⁴⁵. C'est que les Canadiens français n'avaient pas de capitaux et que les luttes politiques les ont détournés de mettre en valeur les ressources naturelles du pays. Raisons d'ordre économique d'abord et d'ordre culturel ensuite.

Se replaçant dans la continuité historique, de Nevers part du fait qu'à la conquête, les Canadiens ne connaissaient que trois occupations : la chasse, le commerce des fourrures et l'agriculture. Ni l'agriculture ni la chasse ne poussent aux affaires. Quant au commerce des fourrures, il ne se faisait « qu'avec les commissaires du gouvernement ¹⁴⁶ ». Ceux-ci rentrés en France, le terrain restait aux Anglais. Ce qui explique que les Canadiens « n'avaient pas de capitaux pour lancer de grandes entreprises ¹⁴⁷ ». Il n'est d'ailleurs pas prouvé que les marchands de fourrures aient accumulé dans ce commerce des capitaux suffisants pour un investissement industriel un peu sérieux. Les Anglais firent entrer ensuite le commerce canadien directement dans le mouvement commercial Grande-Bretagne-Amérique du nord, mouvement déjà très florissant, et purent commencer l'exploitation de nos richesses naturelles, grâce aux capitaux accumulés par le commerce. Enfin, « l'ère industrielle au surplus, n'était pas encore inaugurée ¹⁴⁸ ». Incidemment, ceux qui recherchent les causes de notre infériorité économique reprennent souvent mot à mot les conclusions d'Edmond de Nevers sans en indiquer la source.

De Nevers se garde bien d'accuser les Anglais d'avoir volé le commerce aux Canadiens. La faute en est aux circonstances et les Canadiens n'avaient point de capitaux. C'est aussi simple que cela ! Poursuivant son historique, il répond à ceux qui, comparant le développement matériel rapide de nos voisins avec les progrès plus lents des Canadiens, concluent à la seule supériorité des Américains. Erreur, dit-il, leurs qualités y sont pour quelque chose, mais les circonstances ont encore là

145. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , p. 60.

146. *Idem*, p. 46.

147. *Idem*, p. 46.

148. *Idem*, p. 46.

favorisé les Américains ¹⁴⁹. Leur commerce était déjà florissant avant 1776. Arrivent la rupture avec l'Angleterre et les guerres de Napoléon. Leur commerce, après quelques années difficiles, est plus avantageux que jamais, et les Américains sont ensuite forcés de créer chez eux leur propre industrie. Progrès industriel qui attire dès lors les immigrants et le capital européens. Immigrants et capitaux n'ont pas tardé à faire de la République voisine un grand État industriel ¹⁵⁰. Ce que Creighton a appelé l'empire commercial du Saint-Laurent a été non moins bien aperçu par de Nevers. En une seule page, il en décrit le phénomène. Après la guerre de l'Indépendance, « les États avoisinant le Canada durent chercher un marché pour leurs produits à Québec et à Montréal ¹⁵¹ ». Le commerce des fourrures du nord-ouest en partie, les produits du Vermont et du New-York septentrional passent par Montréal pour aller en Angleterre. Les marchandises anglaises inversement prennent le même chemin, admises en franchise au Canada et se dirigeant vers les États américains limitrophes. « Les Canadiens français étaient exclus de ce commerce par la force des choses, mais ils en bénéficiaient dans une certaine mesure, car les produits de la terre atteignaient des prix plus élevés. Ils jouissent d'ailleurs, après la Conquête, d'une plus grande prospérité qu'en aucun temps du régime français ¹⁵² ». Faucher et Lamontagne ont fait la même constatation en 1952 :

« Economic and geographical factors were favoring that region and the population tried its best to profit its advantageous position (...) its cities (du Canada français), like other North American seabord centers, participated very actively in the prosperity brought about by commercialism ¹⁵³ ».

Le commerce et l'industrie n'ont plus qu'à en profiter. Voilà les circonstances d'ordre strictement économique qui ont empêché les nôtres de participer aux grandes affaires. Les mêmes économistes sont parfaitement fondés de demander aux sociologues d'oublier un peu les facteurs culturels et de s'en tenir aux facteurs économiques et géographiques pour expliquer notre situation économique ¹⁵⁴.

De Nevers n'élimine pas complètement ces raisons d'ordre culturel :

« Jusqu'à 1867, dit-il, l'histoire économique du Canada surtout en ce qui concerne les Canadiens français, a été absolument subordonnée à son histoire politique. Nos pères, tout entiers à leurs réclamations constitutionnelles, à la vindicte de leurs droits violés ou menacés, ont moins songé que les Anglo-Saxons à tirer les avantages matériels qu'offrent notre pays ¹⁵⁵ ».

149. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , p. 49.

150. FAUCHER et LAMONTAGNE, *History of Industrial Development*, dans *Essai sur le Québec contemporain*, édité par J.-C. Falardeau, Québec, P.U.L., 1953, p. 36.

151. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , p. 58.

152. *Idem*, p. 58.

153. FAUCHER et LAMONTAGNE, *History of Industrial Development*, p. 30.

154. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , pp. 36-37.

155. *Idem*, p. 57.

De Nevers s'empresse d'ajouter : « D'ailleurs, manquant de capitaux, ils n'auraient pu tout au plus, que prendre une part plus grande dans le commerce local ¹⁵⁶ ».

Il ajoute encore que nos ancêtres ne paraissent pas s'être avisés après 1760 qu'il y avait d'immenses ressources à exploiter dans un pays neuf vivant désormais en paix ¹⁵⁷ ; qu'après 1860, les jeunes font des études classiques en plus grand nombre et délaissent pour autant les travaux du commerce et de l'industrie ¹⁵⁸. Il y a peut-être là quelques rayons de vérité. Nos bacheliers de la seconde moitié du XIX^e siècle auraient-ils voulu devenir commerçants ou industriels qu'ils ne l'auraient pu, pour l'excellente raison que l'agriculture et l'émigration étaient les seules issues possibles à l'époque ¹⁵⁹ et pour des diplômés d'université, les carrières libérales. Motif d'ordre culturel cher aux sociologues que les nationalistes ne dédaignent pas non plus.

En examinant plus haut les idées d'Edmond de Nevers sur l'agriculture, on a vu qu'il se prononçait assez carrément pour l'agriculture contre l'industrie. Dans d'autres parties de son livre, pourtant, sa pensée est moins nette. Il répète que les seuls chemins qui mènent à la fortune sont le commerce et l'industrie ¹⁶⁰. Quand à la fin de son ouvrage, il parle de l'immigration au Canada, de Nevers affirme que l'industrie deviendra nécessaire, qu'elle sera créée, qu'elle prospérera, que toutes nos ressources naturelles seront exploitées.

« Dans les villes aujourd'hui stationnaires et improgressives des bords de notre fleuve, des fabriques seront construites, des populations d'ouvriers se grouperont ¹⁶¹ ». L'agriculture en profitera. Notre vie perdra son caractère quasi patriarcal, mais notre expansion nationale ne sera pas entravée ¹⁶² ».

À ceux qui méprisent les ouvriers et croient que des masses prolétaires, nulle lumière ne peut sortir, de Nevers répond que la grandeur vient des foules ¹⁶³, que « sans cesse de la foule houleuse monte l'individu élaboré obscurément, l'aboutissant de longues générations de travailleurs ignorés ¹⁶⁴ ». S'il est une « vérité » en histoire, c'est bien celle-là. Ce qu'on est convenu d'appeler la civilisation occidentale, s'est construit pendant trois mille ans, à partir d'une masse innombrable et presque exclusive de travailleurs ignorés de la terre. Il est difficile qu'il n'en soit pas ainsi de la masse des travailleurs ignorés de l'industrie. Nier ce phénomène, c'est méconnaître fondamentalement l'évolution historique.

156. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , p. 57.

157. *Idem*, p. 43.

158. *Idem*, p. 70.

159. FAUCHER et LAMONTAGNE, *History of Industrial Development*, p. 30.

160. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , pp. 70-361-362.

161. *Idem*, p. 427.

162. *Idem*, p. 428.

163. *Idem*, p. 437.

164. *Idem*, p. 438.

Nevers dit enfin sur ce chapitre que « la question sociale n'existe pas au Canada et ne saurait exister dans les conditions actuelles de notre vie économique ¹⁶⁵ », qu'elle n'est pas pour nous d'un intérêt immédiat ¹⁶⁶. D'une part, de Nevers donne la primauté à l'agriculture et ne voit que division des classes et désordres sociaux dans l'industrialisation ¹⁶⁷ ; et d'autre part, il voit la nécessité de l'industrie pour la mise en valeur de nos richesses naturelles, pour l'augmentation de la population et la prospérité de nos centres urbains. Cette pensée contradictoire nous paraît venir de la peur momentanée de l'habitant devant l'ampleur des conflits sociaux européens de son époque. Nous aurions peut-être mieux connu sa pensée s'il avait eu le temps de publier son livre sur *Quelques questions économiques du Canada*. Somme toute, de Nevers s'est montré observateur assez juste de notre situation économique sur le plan historique.

III

L'ÉDUCATION

La partie de son étude qui est sans doute la plus dense et la plus suivie, quoiqu'elle comporte encore beaucoup de répétitions, c'est celle qui traite de l'éducation. Elle comprend quatre chapitres de la seconde partie : *Ce qu'il faut pour assurer l'Avenir*. Ce qu'il faut pour assurer l'avenir, c'est d'abord la conservation de la langue française. Procédant du général au particulier, de Nevers parle de l'importance de la langue en général, de l'importance de la langue française dans la civilisation des temps modernes, de tout ce qu'elle a apporté aux hommes de tous les pays et de son importance première pour nous qui sommes de langue française. Du génie familier de la langue maternelle, de Nevers le linguiste et le polyglotte peut parler mieux que quiconque à son époque, et son chapitre contient des pages excellentes sur la question. Nous nous flattons de parler la langue du xvii^e siècle, dit-il. Il n'y a pourtant pas de quoi nous enorgueillir, puisque cela signifie que nous en sommes restés au vocabulaire de 1600 mots de nos ancêtres venus au pays du temps de Racine. Nous devons bannir, occire l'anglicisme, mais encore et surtout grossir notre vocabulaire et le rendre précis. Nos diplômés d'université parlent mal le français ; nos avocats, nos médecins s'expriment même en un anglais plus pur qu'ils ne le savent faire dans leur langue maternelle. Il constate déjà qu'« on a honte de bien parler sa langue et surtout de la bien prononcer, si, pour ce faire, il faut différer de

165. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , p. 311.

166. *Idem*, p. 401.

167. *Idem*, p. 283.

son entourage ¹⁶⁸ ». On a peur de faire rire de soi, de se laisser dire qu'on parle « à la française ». Si de Nevers revenait, il verrait combien peu cette situation s'est corrigée. Le même respect humain imbécile, le même nivellement par le bas existe toujours, s'il ne s'est pas accentué, en particulier chez les gens instruits. Ces braves gens des carrières libérales parlent dans l'ensemble moins bien que les gens des classes populaires, toutes choses bien pesées. Et nos diplômés de toutes catégories ne sont pas loin de préférer s'exprimer en anglais, qu'il s'agisse des secrétaires de bureau aussi bien que des docteurs ès sciences, parce qu'ils ont mieux appris cette langue. Quand nous aurons retrouvé le culte de la langue française, « nous serons au niveau des autres peuples ; nous pourrons produire et créer ; nous aurons à notre service toute la puissance du verbe ¹⁶⁹ ». Ce que nous croyons avoir découvert depuis quelques années à savoir qu'il nous est d'autant plus facile, à nous Canadiens, d'avoir une audience universelle parce que notre langue est la langue française, de Nevers l'écrivait noir sur blanc ¹⁷⁰. Si, incidemment, tant d'œuvres littéraires ou scientifiques ne voient pas le jour au Canada français, il faut en chercher l'une des causes profondes dans cette incapacité d'expression verbale. De Nevers l'avait aperçu également ¹⁷¹. Il se peut encore que nos compatriotes de langue anglaise cesseraient de nous mépriser si nous parlions correctement notre langue. Il ne fait pas de doute en tout cas que la conservation et l'amélioration de notre langue française est une condition préalable de notre vie, tant il est vrai que « le verbe coïncide avec l'esprit ¹⁷² ».

L'étude de la langue française doit surtout se faire à l'école, c'est entendu. Que dire de cette école elle-même, en particulier de l'enseignement secondaire à la fin du XIX^e siècle : « À ceux qui n'ont pas décidé d'avance et d'une manière définitive que, quoi qu'on puisse dire à l'encontre, notre système d'instruction secondaire est aussi parfait que le permet notre situation économique, géographique et ethnographique ¹⁷³ », de Nevers rappelle quelques faits. Depuis le début du XIX^e siècle, les études ont pris un développement extraordinaire dans le monde et notre âge est l'âge de la science. Or nous restons stationnaires et de ce fait nous devenons plus ignorants à mesure que le reste du monde s'instruit. Nos programmes d'études n'ont pas changé, nous ne savons rien de l'histoire et de la géographie, aussi peu des sciences, nos connaissances littéraires sont rudimentaires et seules nos souvenirs latins sont suffisants :

« Enfin nous n'avons, au sortir de nos collèges, — et de notre université — aucune des connaissances qui élèvent l'homme cultivé des autres pays au-dessus

168. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , p. 144.

169. *Idem*, p. 145.

170. *Idem*, p. 174.

171. *Idem*, p. 160.

172. VALÉRY, *La liberté de l'esprit*, dans *Regards sur le monde actuel et autres essais*, NRF, Gallimard, 49^e édition [1945], p. 233.

173. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , p. 181.

du niveau moyen, qui le mettent en état d'apprécier les travaux intellectuels de tous les temps et de toutes les nations, de se faire sur toutes choses une opinion éclairée, qui lui permettent d'ajouter lui-même, si ses dispositions l'y entraînent, à l'ensemble de ces travaux ¹⁷⁴ ».

Reprenant ces problèmes plus en détail, de Nevers précise que nos programmes sont à peu près les mêmes que ceux des collèges européens mais que « c'est la méthode, c'est surtout le personnel enseignant qui sont inférieurs chez nous ¹⁷⁵ ». En Europe, l'enseignement secondaire est dispensé par des professeurs licenciés et même agrégés ; chez nous, par des séminaristes répétiteurs, qui mènent de front leurs études de théologie et l'enseignement ; qui ignorent forcément ce qu'ils enseignent, et par quelques prêtres qui s'acquittent mieux de leur tâche. Ces professeurs reçoivent un traitement infime et leur dévouement est inlassable. « Ce sont, dans l'acception la plus complète de ce mot, *des hommes de bonne volonté* ¹⁷⁶ ». « Mais, poursuit de Nevers, le devoir patriotique doit parler plus haut que toute considération ¹⁷⁷ ». Nous devons améliorer notre enseignement ou mourir. L'enseignement secondaire doit rester, autant que possible, aux mains du clergé. Mais c'est à lui de prendre les initiatives nécessaires et il ne peut ajourner indéfiniment une réforme radicale. Cette réforme, vérité qui doit s'imposer à tous les esprits, ne peut s'accomplir « qu'en faisant du professorat, dans les collèges, *une carrière* permanente et bien rémunérée, comme dans tous les pays du monde ¹⁷⁸ ». Mais les directeurs de collège ont d'énormes difficultés à surmonter. De Nevers doute-t-il que le clergé soit capable d'entreprendre cette réorganisation ? Il ajoute dans une note la phrase suivante de Le Play, qualifié par lui d'économiste catholique : « L'orgueil et l'égoïsme, domptés chez les individus chargés du ministère ecclésiastique, reprennent souvent leur emprise dans les sphères des intérêts collectifs de leur corporation ¹⁷⁹ ». On peut être certain que la crainte de « se fermer l'avenir » ait forcé là de Nevers à rejeter en note cette citation et surtout à ne pas l'assumer explicitement ni à la développer. En tous cas, il demande « que les professeurs soient choisis parmi les membres du clergé qui sont le mieux doués, qu'ils soient spécialisés dans les matières qu'ils auront à enseigner ¹⁸⁰ ».

Comme autre moyen d'élever le niveau des études secondaires, de Nevers souhaite que la rétribution annuelle demandée aux élèves soit augmentée, ce qui fournira des moyens financiers supplémentaires. Le nombre des élèves diminuera probablement. Mais qu'à cela ne tienne,

174. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , pp. 182-183.

175. *Idem*, p. 183.

176. *Idem*, p. 186.

177. *Idem*, p. 187.

178. *Idem*, p. 188.

179. *Idem*, p. 188, note I.

180. *Idem*, pp. 188-189.

puisque les carrières professionnelles sont encombrées. De Nevers s'empresse d'ailleurs de corriger ce qu'il vient de dire en ajoutant que dans « ces circonstances, il faudrait, comme dans les autres pays, créer un certain nombre de bourses et empêcher ainsi que des jeunes gens supérieurement doués ne soient privés des bienfaits de l'instruction ¹⁸¹ ».

Tout cela fut écrit en 1896. Qu'en est-il après soixante ans ? En gros, et sur le papier, nos programmes du cours secondaire valent toujours leurs homologues français. Mais notre langue n'est pas toujours bien enseignée dans nos collèges « classiques », quand elle n'est pas négligée. L'enseignement du grec ? Méprisé. Il n'y a guère qu'en latin, si nous en croyons certain collègue du secondaire, que nos rhétoriciens puissent soutenir la comparaison avec un lycéen de Première. Admettons qu'en ce qui concerne les sciences mathématiques, un gros effort a été fait. Qu'en est-il de l'histoire et de la géographie ? Les pauvres ! La géographie est enseignée à raison d'une ou deux heures par semaine, pendant un, deux ou trois ans, selon les collèges, quand elle est enseignée. Point difficile de comprendre que le mot patrie soit parfois mal compris de la jeunesse ! L'histoire semble être mieux partagée quant à la quantité. L'histoire c'est l'école du civisme, du patriotisme et, pourtant, n'importe qui peut enseigner cela. C'est trop souvent une tâche imposée à des professeurs sans spécialité, qui se contentent de raconter des batailles et de dévider l'écheveau des constitutions. Mieux vaudrait, en ce cas, pour la formation des adolescents qu'il n'y ait point d'enseignement de l'histoire.

De Nevers pouvait constater de son temps que le professorat est à peine une carrière. La question est toujours à l'étude au moment qu'il faudrait une profession bien organisée, qu'il manque des centaines, voire des milliers de candidats.

Selon de Nevers, ce qu'il faut corriger, c'est l'esprit de l'enseignement : d'où l'urgence de bannir le dogmatisme qui n'excite pas la curiosité ; apprendre aux jeunes à penser, à juger avec leurs moyens.

* * *

L'enseignement supérieur faisait-il meilleure figure en 1896 ? — Il y a beaucoup trop de gens, dit de Nevers, qui sont encore remplis de cette vieille illusion de la sagesse des nations primitives, du bonheur des nations arriérées ¹⁸². Les hommes de nos classes instruites se trouvent fort savants avec leurs souvenirs de collège ¹⁸³. Et puis après, notre peuple sera-t-il plus heureux s'il en sait plus long ? ¹⁸⁴ On demande au médecin le remède approprié à son mal et de la bonne humeur, à l'avocat de la

181. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , p. 193.

182. *Idem*, p. 147.

183. *Idem*, p. 148.

184. *Idem*, p. 150.

« discrétion » dans ses comptes de frais et du verbe en période électorale, au bourgeois une bonne poignée de main et de savoir causer politique ou cheval ¹⁸⁵. Et d'ailleurs nous sommes « si bien protégés contre tous les courants du dehors que plusieurs considèrent notre force d'inertie comme un rempart contre la décadence et qu'ils redoutent le progrès ¹⁸⁶ ». Prenons garde : « Ce sont finalement les peuples les plus cultivés qui dominant et qui absorbent les autres ¹⁸⁷ ». — Quand même, nous sommes un peuple jeune, prenons notre temps, laissons le cours des choses s'écouler. — Attention ! on vieillit vite par le temps qui court ¹⁸⁸. Et pourquoi diable être si exigeant ? Il faut espérer en notre nationalité. Mais à côté de cela que de talents perdus faute d'éveilleurs ¹⁸⁹ ; que de poètes n'ont jamais écrit un bon poème faute de maîtriser leur langue, que d'esprits curieux et ardents sont tombés en route faute d'enseignement supérieur ¹⁹⁰. Ne croirait-on pas entendre le notaire Laframboise de Gélinas en lisant ces lignes d'Edmond de Nevers : « Cette élégie sur les génies jetés au dehors de leur voie, n'est pas nouvelle, je le sais. Il est peu de villages où quelque vieillard ne vous dira : « Moi aussi, monsieur, j'étais poète ! » ¹⁹¹

Pourtant de Nevers admet volontiers qu'il y a eu vers 1860 un certain mouvement intellectuel chez nous. Mais il se demande comment ce beau mouvement s'est arrêté et avoue qu'il ne le sait pas très bien. La politique a tué un certain nombre de « producteurs ». Quant aux autres, il ne le sait pas ¹⁹². On ne le sait pas mieux aujourd'hui parce que les études de détail manquent. Essayons cependant de rapprocher quelques faits et quelques dates.

La bourgeoisie des professions libérales, nombreuse et assez homogène bien avant le milieu du siècle, est aussi très vivante et remuante, pareille en cela à la bourgeoisie européenne. Elle participe activement à la vie politique de son temps et ne néglige pas pour autant la vie intellectuelle. Un mouvement comme celui de l'Institut Canadien le prouve abondamment. Des circonstances et des échecs politiques comme ceux de 1837-38 poussent quelques esprits à des excès vite résorbés. Mais alors les forces de la réaction se dressent. Le clergé avait bien acquis la prépondérance entre 1760 et 1800, quoique la bourgeoisie libérale restât très libre de ses mouvements et de son expression. Surtout cet Institut Canadien semble devenu vers 1850 la bête noire. Ce dernier commit quelques excès, et il eut été possible peut-être, à M^{re} Bourget de s'enten-

185. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , p. 152.

186. *Idem*, p. 151.

187. *Idem*, p. 151.

188. *Idem*, p. 155.

189. *Idem*, p. 160.

190. *Idem*, p. 160.

191. *Idem*, p. 160.

192. *Idem*, p. 161.

dre avec les directeurs de l'Institut. L'Évêque ne voulait qu'une capitulation sans condition. L'Institut Canadien ne capitula pas entièrement. Il en mourut en 1870. À la même époque, il y a un ministère de l'Instruction publique dans la province de Québec qui disparaît dans des circonstances fort obscures¹⁹³. — C'est le temps où l'Église canadienne mène un combat acharné contre le libéralisme, réel ou supposé, le poursuivant de sa haine, avec un M^r Lafèche comme protagoniste. — Il semble que l'on ait pris alors des vessies pour des lanternes et quelques exagérations verbales pour du libéralisme athée. Au point d'en déceler partout. On a cru voir à travers la prose de quelques hurluberlus le spectre du laïcisme et de l'école laïque, l'hydre de la Révolution de 1789 et de la Commune de 1871. À force de combats et de victoires, le bon grain fut emporté avec l'ivraie. Certes, et Dieu merci, il y eut encore des écrivains et des hommes d'État d'excellente qualité, mais sur le plan collectif l'élan n'était pas fort. C'est cela qu'il importe de noter.

L'électorisme devint la maladie de presque tout le monde. Comment faire pour renverser la vapeur ? « La renaissance ne me paraît désormais possible qu'avec un encouragement pratique donné aux hautes études et la création de chaire d'enseignement supérieur¹⁹⁴ ». De Nevers affirme avec combien de bonheur que nul ne peut produire « s'il n'a longtemps étudié, approfondi et comparé¹⁹⁵ », que les études longues sont d'une absolue nécessité, que la culture intellectuelle, autant que la religion, est un devoir sacré. Faisons comme les États-Unis, envoyons des jeunes étudier partout en Europe et dans toutes les disciplines. Et de Nevers ne se prive pas, en passant, d'étudier le programme de quelques universités allemandes et suisses. Ces jeunes viendront ensuite dans notre université. Qu'ils répètent alors la science des autres pendant deux décennies, cela n'aura rien de surprenant puisqu'il faut commencer par là. Nous avons bien une université, ajoute-t-il avec désinvolture, mais ses professeurs ne seraient pas dignes d'enseigner dans un lycée français ; et il n'a pas besoin de grandes argumentations pour conclure que les hautes études n'existent ni à Montréal ni à Québec en ce moment. Il faudra créer des chaires pour les retours d'Europe, il faudra encore trouver des ressources financières pour les payer et l'État devra y pourvoir :

« Le gouvernement de notre province serait-il bien appauvri d'accorder à nos universités une subvention annuelle d'une trentaine de mille dollars, pour constituer des traitements fixes à un certain nombre de docteurs ès sciences et ès lettres se consacrant exclusivement à la carrière du professorat ? »¹⁹⁶

193. AUDET, L.-P., *Le Système scolaire de la province de Québec*, I. 1950, Québec pp. 57-59.

194. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , p. 164.

195. *Idem*, p. 164.

196. *Idem*, p. 206.

Quelles spécialités enfin de Nevers veut-il voir dans ces chaires nouvelles ? Des professeurs dans les sciences exactes aussi bien qu'en sociologie et en économie politique, en droit qu'en médecine. C'est un véritable plan qu'il esquisse, plan qui ne se borne pas au seul enseignement universitaire tant s'en faut. Il désire que l'on établisse un Conservatoire de musique, que l'on crée une École des Beaux-Arts, que l'on ouvre des bibliothèques publiques. Et encore, quand tout cela sera fait, il reste qu'il faudra produire, créer sur le plan de l'intelligence.

Beaucoup de choses ont été réalisées. Nous avons marqué des progrès incontestables et importants. Mais depuis vingt-cinq ans à peine et d'une façon non systématique. Avant 1930, il y eut de fondées une École polytechnique, une École des hautes études commerciales, des Facultés de sciences et des Facultés de lettres ; mais le démarrage à cause de la *Crise* fut extrêmement lent. Ce n'est qu'avec la seconde guerre mondiale que nos universités s'ouvrirent vraiment à toutes les disciplines, aux sciences exactes comme aux sciences humaines et qu'un Conservatoire fut créé. Que de retards à rattraper, que de trous à combler. Les Commissions Massey et Tremblay en ont fait prendre une juste mesure. Il a fallu cinquante ans pour qu'on prit une vue d'ensemble du problème. C'est tout à la gloire de l'Université d'avoir compris la valeur de l'enseignement supérieur, d'avoir voulu être en même temps « la fille aînée de l'Église », « celle de la pensée et du progrès, de la science et des arts ¹⁹⁷ », d'avoir vu que ce n'est pas la science, les hautes études ou les beaux-arts « qui corrompent les mœurs, mais bien l'oisiveté, l'ignorance et le désir exclusif du bien-être matériel ¹⁹⁸ ». Il reste encore que trop de nos Facultés demeurent des Écoles professionnelles au sens strict, d'où toute recherche est presque absente sinon interdite faute de moyens. « Il faut surtout (. . .) que ceux qui marchent à la tête d'une nation et se chargent de la guider, soient en état de voir haut et loin ¹⁹⁹ ». On ne saurait mieux dire.

IV

LES MŒURS POLITIQUES

Les idées d'Edmond de Nevers sur la politique ne manquent pas de saveur. L'une des observations majeures de son livre, observation sur laquelle il revient souvent, à tout propos, c'est celle de nos mœurs politiques dépravées. Cette fièvre politique, à laquelle la collectivité canadienne-française doit tant, fut une nécessité inéluctable à partir de

197. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . ., p. 180.

198. *Idem*, p. 210.

199. *Idem*, p. 167.

1774²⁰⁰. L'esprit de combativité ardent des Canadiens a trouvé son aliment dans les luttes politiques pour la conquête ou la sauvegarde de nos droits²⁰¹. Mais nous y avons pris également un très mauvais pli. « Une seule chose fleurit et prospère absolument dans la province de Québec (. . .). Le peuple canadien-français tout entier, s'adonne avec délices, à un sport (pour un certain nombre on pourrait dire une industrie) unique, « la politique²⁰² ». Toute une fraction de la population vit de cette industrie, à commencer par les ministres, sénateurs, députés, conseillers législatifs, beaucoup trop nombreux pour notre population²⁰³. Les candidats défaits consacrent leur temps à préparer la revanche²⁰⁴ et derrière tout ce monde, « un certain nombre d'individus, plus ou moins besogneux, qui se chargent des basses œuvres électorales (. . .). Enfin, dans chaque ville, dans chaque village, il y a des hommes ardents, enthousiastes, jeunes, dont l'esprit gravite sans cesse autour de ces mots fatidiques : conservatisme, libéralisme, députation, ministère auxquels ils ne parviennent pas toujours, du reste, à donner un sens précis²⁰⁵ ». La lutte des partis est un simple sport ou une spéculation²⁰⁶. Sport qui accapare les forces vives de la nation, spéculation qui ruine notre province²⁰⁷. « Tous ces fervents de la politique constituent la presque totalité des ressources intellectuelles dont dispose la race française au Canada²⁰⁸ ». Edmond de Nevers décrit en une trentaine de pages le ridicule de notre vie politique, parfois avec une ironie mordante. Tout y passe et tout serait à citer : le culte de l'éloquence électorale, les chicanes locales, les prétentions énormes de nos hommes publics, l'avitissement de la jeunesse par l'électoratisme, et jusqu'au coût d'une élection. On évalue, à la fin du siècle, le coût moyen d'une élection provinciale ou fédérale dans un comté de cette province à cinq mille dollars. — Son roman inachevé nous eut sans doute fourni une étude attachante des mœurs politiques de son époque. Dix ans plus tard, André Siegfried, dans son ouvrage *Le Canada — Les deux races* fera les mêmes constatations, quoique d'une façon plus ordonnée et plus systématique²⁰⁹.

200. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , p. 46.

201. *Idem*, p. 74.

202. *Idem*, p. 75.

203. *Idem*, pp. 79-80.

204. *Idem*, p. 80.

205. *Idem*, pp. 80-81.

206. *Idem*, p. 81.

207. *Idem*, p. 81.

208. *Idem*, p. 98.

209. SIEGFRIED, André, *Le Canada. Les deux races*, Paris, Colin, 1907, pp. 187-

L'AVENIR POLITIQUE DU CANADA FRANÇAIS

La tentation à laquelle beaucoup de publicistes de tous les temps ont succombé quelque jour, c'est d'essayer de deviner les tendances et de percevoir ce que demain sera fait. De Nevers n'a pas échappé à cette tentation puisqu'il a intitulé son livre *L'Avenir du peuple canadien-français*. Il a consacré plus de cent trente pages, non pas tant à jouer le prophète qu'à indiquer les voies à éviter, les chemins sans issues, et les autres, ceux où il doit se maintenir pour exister et progresser. Il n'a risqué qu'une véritable prédiction qui était en même temps un souhait.

De Nevers se demande quel sera le sort du Canada comme entité politique. Il écrit son livre au moment que certains impérialistes anglais rêvent d'une fédération impériale, « d'une union de toutes les colonies britanniques avec la métropole, d'une fédération de tous les peuples de langue anglaise dans laquelle entreraient même les États-Unis ²¹⁰ ». Sentiment tout à fait normal d'ailleurs après une période d'expansion coloniale aussi forte. C'était l'Angleterre victorienne, l'Angleterre de Chamberlain le raciste, l'Angleterre chantée par Kipling. C'était l'époque des rêveries pansaxonistes et de ses homologues panslaves et pan-germanistes. Pour de Nevers, c'est un « projet grandiose » qui ne sera jamais réalisé. Qu'arrivera-t-il au Canada, ou que peut-il lui arriver de mieux ? Pour le moment, c'est qu'il reste uni à la Grande-Bretagne, le plus longtemps possible ²¹¹, qu'il demeure dans le *statu quo* quant à son appartenance internationale, parce que nous ne sommes mûrs ni pour l'indépendance, ni pour l'annexion aux États-Unis ²¹². L'indépendance n'est pas désirable tant qu'un esprit assez libéral et assez large pour respecter tous les droits et ménager toutes les susceptibilités ne sera pas implanté dans tout le Canada ²¹³; et l'annexion aux États-Unis, tant que les Canadiens français n'auront pas conquis, par leur développement intellectuel, matériel et moral, un droit inéluctable à une vie nationale distincte et respectée ²¹⁴. Quand ces objectifs seront atteints, nous serons fatalement entraînés à l'annexion aux États-Unis : parce que de « puissantes raisons économiques ²¹⁵ » nous y pousseront et que nos com-

210. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , p. 370.

211. *Idem*, pp. 382-385.

212. *Idem*, pp. 321-22.

213. *Idem*, p. 321.

214. *Idem*, p. 322.

215. *Idem*, p. 385.

patriotes anglais ne voudront jamais partager avec les vaincus de 1760 la direction du pays dans des conditions égales. Il n'y a donc pour eux qu'une alternative, la fédération impériale ou l'annexion ²¹⁶. Ce sera l'annexion, quoique dans un avenir encore éloigné ²¹⁷. Voilà la prédiction et le souhait d'Edmond de Nevers.

Mais alors, nous allons nous perdre dans le creuset américain, sombrer dans l'hégémonie anglo-saxonne, et disparaître encore plus sûrement. — Non, répond de Nevers avec insistance ²¹⁸ ; nous entrerons dans l'union américaine par la foi des traités, librement. Il se peut que l'idée pansaxonniste vibre de nouveau, et notre nationalité subira des assauts. Ce fanatisme ne viendra d'ailleurs pas des Américains anciens ou récents qui seront fidèles à leur devise : *Live and let live*, mais bien plutôt de nos compatriotes d'Ontario ou des « Territoires du Nord-Ouest », lesquels ne seront pas écoutés ²¹⁹. La province de Québec étant devenue un foyer rayonnant des sciences, des arts et des lettres, occupera un rang à part dans la *grande patrie* américaine et se rattachera plus étroitement à la Nouvelle-Angleterre où vivent des frères séparés ²²⁰. De Nevers croit voir plus loin et plus grand encore. L'Est de l'Amérique du nord sera en partie français puisqu'il y a à l'autre extrémité la Louisiane et cela en vertu du fait que des regroupements se formeront en Amérique dans le *melting pot*, regroupements créés par les affinités de race, de langue et de souvenirs. Ainsi les Allemands auront fondé une petite Allemagne dans l'ouest, les Mexicains au sud parleront l'espagnol et l'Est représentera la culture française ²²¹. « L'Union américaine, ainsi constituée, portera les fruits des trois civilisations qui ont le plus fait pour l'avancement et le progrès de l'humanité ²²² ».

Projet grandiose, sommes-nous tentés de dire à de Nevers. De la Fédération impériale, nous savons qu'elle n'a jamais vu le jour. Le Canada est par contre devenu un État indépendant faisant partie du Commonwealth des nations britanniques, librement et selon son intérêt. S'il a abandonné la tutelle de la Grande-Bretagne, il n'a pas pour autant juré fidélité à la « grande patrie » américaine. André Siegfried, écrivait que « dès aujourd'hui, on peut prédire que le Canada sera de moins en moins britannique et de plus en plus américain. Le mieux à lui souhaiter pour lui — souhait essentiellement réalisable — est qu'il devienne tout simplement canadien ²²³ ». Que le Canada dépende étroitement de son puissant voisin au point de vue économique, rien de plus vrai. N'ou-

216. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , p. 385, note I.

217. *Idem*, p. 385.

218. *Idem*, pp. 385-421.

219. *Idem*, p. 423.

220. *Idem*, p. 424.

221. *Idem*, p. 406.

222. *Idem*, p. 419.

223. SIEGFRIED, André, *Le Canada. Les deux races*, p. 306.

blions pas toutefois que la moitié du monde vit dans cette dépendance depuis quelques années . . . Le littoral de l'Atlantique depuis Terre-Neuve jusqu'à la Floride n'est pas davantage devenu plus français ; le Mexique est demeuré au Mexique et les regroupements prévus n'ont pas eu lieu.

Empruntant à Renan sa définition, qui tient que deux principes constituent une nation : le passé et le présent, ou les souvenirs communs et le consentement actuel de vivre, de Nevers conclut que la nation canadienne, bien qu'elle soit encore à l'état embryonnaire existe du seul fait de notre consentement actuel. Le passé d'union et d'effort communs manque mais cela viendra ²²⁴. Les Canadiens français diffèrent de leurs voisins par la race, la langue, les aptitudes morales et les souvenirs historiques, mais ils ne constituent pas un empêchement à la formation d'une nation canadienne. Leur titre de Canadiens français n'implique ni rancune, ni hostilité contre aucune race, aucun État ²²⁵. Cela dit pour les Anglo-Saxons. « Quant à l'indépendance de la province de Québec, il serait ridicule d'y songer : ce serait l'établissement d'une république sur le modèle de celles de l'Amérique du sud, ce serait lâcher la bride à toutes les convoitises, à toutes les ambitions, à toutes les vanités, établir d'une manière permanente le règne de la corruption, de la médiocrité et de l'intolérance ²²⁶ ». Nous n'aspérons pas à une vie politique autonome, nous savons que nous sommes destinés à être une partie intégrante d'une union politique et d'intérêts telle que l'est la Confédération canadienne ²²⁷. Il est à peine besoin de préciser que de Nevers entend là par « indépendance » et « vie politique autonome » ce que nous appelons aujourd'hui séparatisme ou sécession de la province de Québec, dans le langage courant.

Si nous acceptons provisoirement le point de vue de de Nevers : le Canada constitue une nation par le fait du consentement mutuel de ses parties, il est bien sûr que les souvenirs communs viendront avec le temps. Les États-Unis d'Amérique constituent déjà une nation. Le Canada, de toutes façons et quoi qu'il arrive, atteindra à un résultat analogue. Les Canadiens français sont les citoyens les plus attachés à leur pays et on peut en dire autant aujourd'hui des Canadiens anglais. Une récente enquête royale l'a suffisamment démontré. Et sauf quelques énergumènes du type fasciste ou du genre demi-savant, il n'y a personne pour prêter l'oreille, et encore moins l'intelligence, à une sécession. L'établissement d'une république laurentienne serait ridicule, selon de Nevers, ce serait se transporter en Amérique du sud. Il n'y a même pas à réfuter la question du séparatisme, elle est impensable en soi. La Confédération canadienne est un bon instrument, qui a fait ses preuves,

224. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . ., pp. 317-318.

225. *Idem*, p. 319.

226. *Idem*, p. 322.

227. *Idem*, p. 324.

qu'il s'agit d'assouplir encore davantage selon les besoins, qui permet justement à chacune des provinces de se gouverner comme elle l'entend sur le plan intérieur, de participer à la direction du pays par la voix de ses représentants, grâce à une vigilance incessante.

Le fait que de Nevers accepte la Confédération, son désir de voir demeurer le Québec dans l'État canadien nous indique déjà, quoique d'une façon négative, de quelle façon il était « nationaliste » : il n'était pas « séparatiste ». Et si la nation canadienne existe par le consentement actuel de ses groupes ethniques, cela n'empêche pas qu'il y ait telle chose que le peuple canadien-français, qui est fondé sur un passé et un idiome communs, possède la communauté de l'esprit, du sentiment et de race ²²⁸. Le pays que nous occupons, que nos pères ont arrosé de leur sang, est pour nous la seule et unique patrie. Nous sommes prêts à la défendre comme nous l'avons déjà fait dans le passé. Ce titre de Canadiens français n'implique ni rancune, ni hostilité contre aucune race, aucun État ²²⁹. Voilà qui est explicite ! Que les Canadiens anglais en fassent autant et nous pourrions former une nation unie et progressive comme la Suisse ²³⁰. Mais cela n'est pas encore le cas parce qu'il existe chez une partie des Canadiens anglais un sentiment d'antipathie envers les Canadiens français, qui empêche l'idée d'un Canada indépendant et uni de prendre consistance dans les âmes ²³¹.

Aimer son pays et le vouloir indépendant, uni et prospère est tout à fait normal et sain. Il n'y a là rien de « nationaliste ». C'est du patriotisme au sens propre. Le patriotisme devient nationalisme quand prennent place l'exclusivisme et le fanatisme. Ces éléments de faiblesse, comme le dit de Nevers, que l'on pouvait croire en voie de régression constante, sont reparus de plus belle chez les Anglo-Canadiens à la fin du siècle dernier, après la poussée impérialiste anglo-saxonne. Il en est résulté une réaction extrêmement vive chez les Canadiens français, réaction normale contre l'impérialisme britannique. La guerre de 1914-18 est arrivée qui a soulevé certains conflits d'opinion et ancré davantage certains groupes de langue française dans son sentiment anti-impérialiste et anti-britannique, sentiment qui est à la base de ce qu'on est convenu d'appeler le nationalisme canadien-français depuis le début du siècle. Quand le Canadien français travaille et combat pour défendre ou conquérir ses droits collectifs, il est inattaquable dans son action. Le terme de nationalisme dans ce cas est absolument faux et à rejeter. Mais il faut être aveugle pour ne pas constater que l'impérialisme britannique a cessé pour le Canada d'être un danger, que le sentiment canadien de nos compatriotes anglais a accusé des progrès et que pour tout dire, si les deux guerres mondiales nous ont divisés, elles nous ont beaucoup

228. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , pp. 317-319.

229. *Idem*, p. 319.

230. *Idem*, pp. 317-320.

231. *Idem*, p. 367

rapprochés. Par contre, ce qui était réaction saine devant le nationalisme, l'exclusivisme anglo-canadien, est devenu une attitude dépassée et un sentiment de commande qui masque la réalité, attitude essentiellement négative et idéaliste. Un patriotisme verbal s'est développé qui ne se paye que de mots. Ceux qui font profession de nationalisme croient détenir le monopole de la vertu. Drôle de patriotisme qui consiste à se battre contre des moulins à vent. Sentiment négatif fondé sur l'anti-britannisme avons-nous dit, mais qui n'a pas tardé à devenir antifrançais, parfois antisémite et généralement xénophobe. Tant il est vrai que le nationalisme tend vers l'exclusivisme et le fanatisme.

Certes, il y a d'autres catégories de nationalistes et il faudrait nuancer ce que je viens de dire. Mais cela dépasserait l'objet de ce travail. Nos « nationalistes » n'ont pas réalisé la dixième partie de ce qu'Edmond de Nevers demandait sur le plan politique, économique, culturel ou artistique. Ils n'ont pas été davantage des hommes d'avant-garde, à la pointe du progrès et de la pensée mais plutôt à la pointe de la revendication stérile et de la dénonciation.

Est-ce à dire que tous nos maux viennent pour autant des nationalistes? Non pas. Il y a un certain nombre de gens qui ne leur ont pas pardonné leurs enfantillages ou leurs mensonges, et qui font profession d'antinationalisme. Cette position n'est pas plus intelligente que l'autre à vrai dire, et la rejoint. Les deux attitudes conduisent à la confusion et au négativisme en dernière instance. La seule attitude valable repose dans la confiance en soi et dans la critique de soi.

Edmond de Nevers, que les nationalistes se sont annexés, qu'ils ont revendiqué comme un précurseur, n'était pas un de ces nationalistes tel que nous venons de le voir. Les nationalistes ont mal lu son livre et n'ont retenu que quelques notations, séparées de leur contexte, sur l'égoïsme anglo-saxon et le mythe rural. Que n'ont-ils retenu ses seules pages sur l'éducation !

ÉPILOGUE

Edmond de Nevers s'est montré dans son livre un excellent analyste du type canadien-français. Qu'il parle de l'habitant hybride de l'ancien régime, de nos mœurs politiques et électorales, du niveau intellectuel des hommes de profession libérale, il voit juste. Quand il stigmatise la soif de l'or, de l'enrichissement individuel qui ne profite pas à la collectivité, à sa promotion économique et sociale, il est clairvoyant.

Essayant de ramener à quelques traits mon jugement sur Edmond de Nevers, je dirai, après d'autres, qu'il est un précurseur, un novateur, un homme très en avance sur son époque, mais aussi un homme bien de son temps. Précurseur en ce sens que sur le plan économique et culturel, qu'il s'agisse de la mise en valeur de nos ressources naturelles ou de l'enseignement supérieur, il est en avance d'un bon demi-siècle avec un

Errol Bouchette et un Léon Gérin. Comme intellectuel canadien-français, c'est l'un des tout premiers qui aient étudié les sciences humaines dans le but défini de rendre service à son pays, en remettant en question ce qu'on est convenu d'appeler les structures sociales, économiques et politiques du Canada français et en proposant des solutions hardies. Homme de son temps, homme de la fin du XIX^e siècle qui, avec Stuart Mill et la classe dirigeante de l'Europe ²³², considère avant tout le monde rural comme un élément de stabilité sociale, conception qui trouve chez nous un terrain on ne peut plus favorable. C'est l'époque où l'étude des races était fort à la mode et l'emploi du mot abusif. On retrouve ce mot sous toutes les plumes et à tous les propos et, chez de Nevers, très souvent. Sans que l'on puisse d'ailleurs accuser en rien de racisme au sens actuel l'auteur de *L'Âme américaine*, adepte de la psychologie des peuples. Même emploi chez lui du mot nationalité, consacré par un siècle de « mouvement des nationalités », terme universellement employé. On retrouve également chez de Nevers la croyance au progrès, « croyance à l'amélioration continue des individus et des sociétés par le progrès illimité des sciences, foi en un progrès perpétuel et universel, qui réjouissait les cœurs simples » de l'époque, comme l'a écrit quelque part Trevelyan, croyance qui tenait lieu de religion à certains positivistes scientifiques. Bref, une foi un peu naïve au progrès, ensemble fondé sur la réalité et sur la rêverie poétique, l'une des vérités chères à son temps.

De tout cela, il reste une notion à laquelle de Nevers n'a pas fait souvent appel, c'est la religion. Phénomène inusité chez nous. Nulle part dans ses définitions de la « nationalité », du « peuple », il ne mentionne la religion, comme on a accoutumé de le faire dans la province de Québec. Pour lui, la nationalité, le peuple sont fondés sur « la race, la langue et les souvenirs communs ²³³ ». Quant à la religion, il en parle rarement quoique avec sympathie. C'est la religion-fondement de l'ordre social. Conception étriquée de la religion, il va sans dire, qui est partagée cependant de façon inconsciente par les bien-pensants et les conservateurs de toute obéissance et, consciemment, par certains gens de l'extrême droite.

L'abbé Camille Roy faisait allusion à cette conception dans sa notice nécrologique quand il parlait du « croyant endormi (qui) voulait voir enfoncer de plus en plus ses racines (de la religion catholique) dans l'âme populaire. Il estimait que la religion est une force sociale dont les peuples ont toujours besoin, alors même que quelques individus peuvent s'en passer ²³⁴ ». Le frère de de Nevers, Lorenzo, m'a fait une réponse identique. Chez Edmond de Nevers, il n'y avait nulle hypocrisie mais l'opinion sincère que la religion catholique fait partie de l'ordre social. Au

232. PARAIN, Charles, « Un mot du vocabulaire de synthèse historique : agriculture », *Revue de Synthèse*, 3^e série, Paris, janvier-mars 1956, p. 52.

233. DE NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , pp. 312-313.

234. ROY, Camille, « Edmond de Nevers », *Le Soleil*, 20 avril 1906.

docteur Brisebois enfin, il disait ceci qui achève de nous éclairer : « Je dis de dures vérités à mes compatriotes, mais je ne touche pas à la question religieuse. La religion catholique est le plus fort rempart de notre nationalité et nous devons tout faire pour la maintenir au sein de notre population ²³⁵ ». C'est la religion du *Médecin de campagne* de Balzac mais ce n'est pas le catholicisme sans frontière.

Homme d'une rare qualité d'esprit, lucide, qui n'a jamais écrit et pensé que par référence aux intérêts supérieurs de sa collectivité, mort à la tâche, en pleine maturité intellectuelle ; il est certes l'un des plus grands publicistes de notre XIX^e siècle, qui en compte plusieurs, ignorés du plus grand nombre ou pillés sans vergogne par d'aucuns. Ce qui est surtout digne d'admiration chez Edmond de Nevers, ce n'est pas telle ou telle petite vérité fragmentaire, mais l'aventure intellectuelle qui fut sienne. La véritable tradition au Canada français passe par l'aventure : c'est ce qu'a oublié l'École des repus, l'utopie réactionnaire, qui confond traditionalisme et tradition, qui craint l'aventure parce qu'elle y perdrait son confort intellectuel, sa sécurité et sa fausse prépondérance.

235. FERRAULT, Antonio, *Un Précurseur*, p. 210.

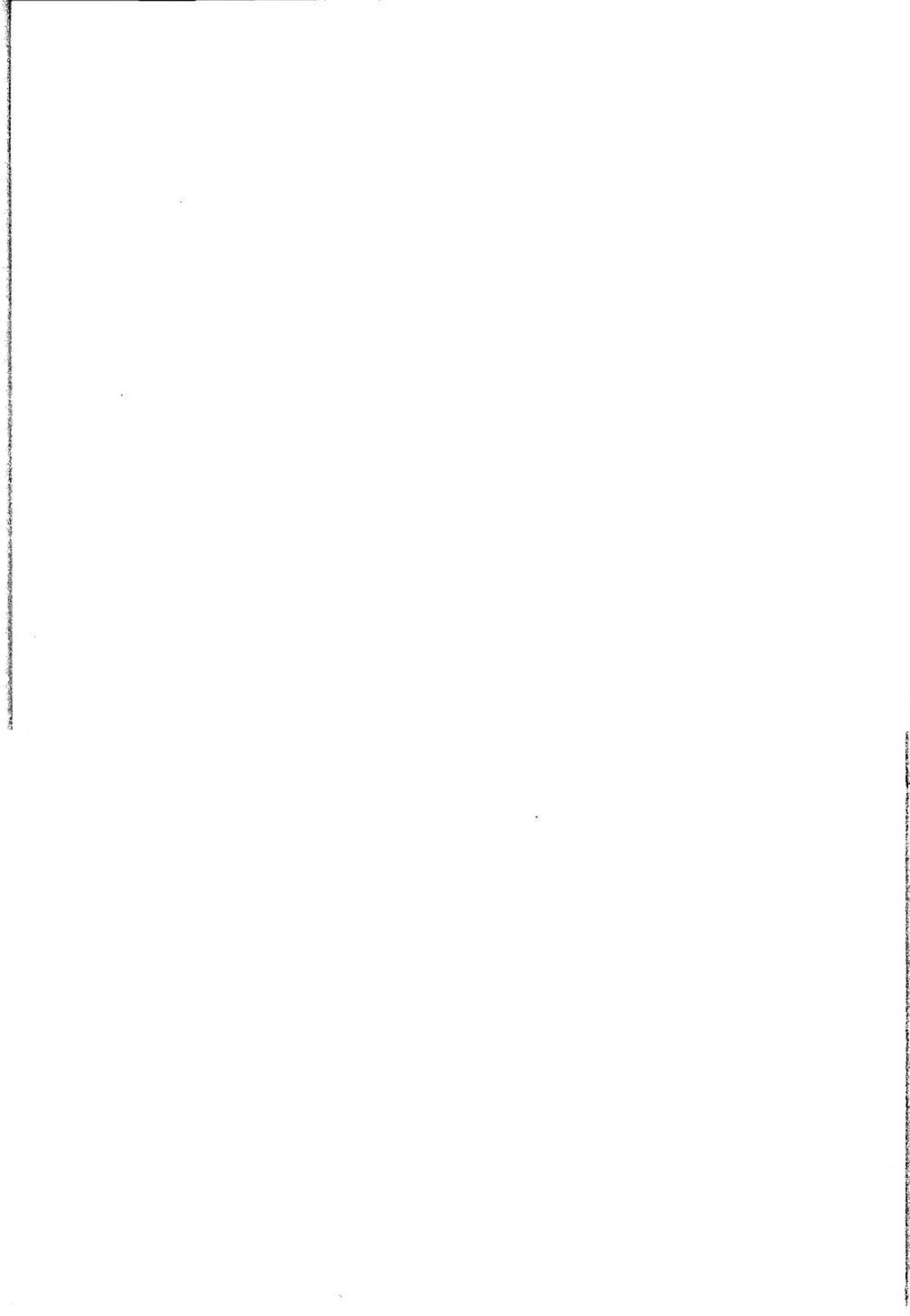
que on ne pardonne de multiplier le compo
sitions
Evolution de du x^e siècle
bonheur d'après Ste. Thal.

Regardez nous de tomber sur la
route de l'Anglo-normandie en esprit
Taine fait de l'anglais un tableau
très humoristique sous son air
de litt. angl.

litt. à toute nation - domaine commun
En France, où les auteurs sont légion - il y en a
peu qui n'ont pas au moins une œuvre marquée
et bonne - et n'y a pas d'auteur qui ne soit
celle même Ste. a. ne dit et sous ^{de la} ne ^{est} pas ^{un} ^{meilleur}
coin où la réputation est abondante, où des fleurs ont
poncée, où les oiseaux ont chanté, où une œuvre pure
heure de bon zéphyr ont murmuré - le siècle qui
commence est un siècle de tolérance et d'éclectisme
- Ste Beuve - un seul est - Pierre Loti - dis cours
de réception Acad. etc.

est un bon ^à ^{accueillir} ^{qui} ^{se} ^{con-}
les fleurs / plus odorantes sous le coup ^{de} ^{la} ^{ste}
ou limite des poètes et des penseurs - Colin

Fac-similé de l'écriture d'Edmond de Nevers.
Extrait de l'Album.



III
TEXTES CHOISIS
DE
L'AVENIR DU PEUPLE CANADIEN-FRANÇAIS



I

REGARDS SUR LE PASSÉ

Avant de s'interroger sur la vie de ses contemporains, de Nevers remonte aux origines de l'homme canadien-français. Cela nous vaut un portrait brossé en pied du colon français du xvii^e siècle, soldat ou laboureur en France, laboureur, soldat et coureur des bois en Nouvelle-France. Au milieu du siècle suivant, le changement d'allégeance politique voit disparaître le soldat, sinon le coureur des bois, au profit du laboureur, de l'habitant canadien-français, qui forma pour près de deux siècles son type essentiellement rural et terrien. On peut dire que la terre, la famille et la religion furent ses pôles de fixation. Fils de la terre lui-même, de Nevers aime ce peuple, dont il décrit bien quelques-uns des grands traits de sa physionomie.

Nous commencerons bientôt le quatrième siècle de notre existence nationale.

Il y a près de trois cents ans, on voyait sur les bords du Saint-Laurent, des hommes venus de France que, déjà, on appelait « les Canadiens ». Ils étaient braves, aventureux, intrépides et, les premiers, ils ont exploré presque toute l'Amérique septentrionale.

De nombreuses générations de soldats et de colons, fiers du nom français, ont travaillé à élever l'édifice de notre nationalité pendant ces trois siècles, chacune apportant à l'œuvre sainte le concours de son activité, l'appui de sa foi ardente. L'édifice, cimenté par le sang de héros et de martyrs, a grandi au milieu des orages, sous l'effort des éléments hostiles, rendu plus inébranlable par tous les assauts subis.

Les fondateurs de la Nouvelle-France vaincus, après un siècle et demi de luttes, n'ont pas su, ou peut-être daigné, transmettre à leurs fils un riche héritage de biens matériels, mais ils leur ont légué le souvenir de faits d'armes glorieux, d'admirables dévouements, d'existences héroïques. Cet héritage est de ceux qui conservent et fortifient les nations. Aussi, en dépit de toutes les prédictions pessimistes, nous avons survécu à l'abandon, à l'isolement, à l'oppression. Nous avons conquis le droit de vivre et de nous développer librement sur le sol américain, et rien n'entrave plus notre légitime expansion.

Plus, peut-être, qu'aucun autre des peuples nouveaux qu'a vus naître l'ère moderne, nous possédons les conditions fondamentales essentielles pour assurer aux fils d'une même race une vie nationale distincte et durable.

Les flots de la population anglo-germano-saxonne s'amoncellent, il est vrai, autour de nous ; nous ne sommes que deux millions, alors que,

de l'Atlantique au Pacifique, de la Mer glaciale au golfe du Mexique, près de soixante-quinze millions d'hommes vivent dans une espèce d'homogénéité, basée sur la prédominance habituelle de la langue anglaise. Mais la Suisse française ne progresse-t-elle pas, depuis plusieurs siècles, à côté de la Suisse allemande, que borne et continue géographiquement l'empire germain? La Hongrie n'a-t-elle pas, de même, conservé sa langue et son caractère national au milieu des éléments slaves et tudesques qui l'entourent? Il ne résulte d'aucune loi naturelle ou sociologique que la force d'attraction de tout un continent soit plus grande que celle de quelques États frontières.

Au surplus, il ne saurait être isolé au milieu des nations, le petit peuple à qui les mille voix de la renommée redisent constamment la gloire de sa mère-patrie, et qui n'a qu'à lever les yeux pour voir celle dont il tient l'être, briller au sommet du monde civilisé.

Pourquoi donc l'avenir de notre peuple reste-t-il encore un problème?

Pourquoi la foi en nos destinées semble-t-elle, peu à peu, s'éteindre au cœur de plusieurs des hommes qui composent nos classes dirigeantes?

Comment se fait-il que des penseurs dégagés de tout préjugé, comme J.-B. Seely, aient pu prévoir la fin de notre nationalité et qu'ils s'attendent à nous voir disparaître dans l'œuvre d'unification de tout le continent nord-américain?

C'est que, depuis un quart de siècle surtout, des symptômes de décadence se font sentir parmi nous. C'est que l'âme canadienne-française, sortie de longues périodes de luttes, n'a pas encore trouvé sa voie et qu'elle s'est laissé envahir par l'apathie et l'égoïsme ²³⁶.

Il semblera peut-être, au premier abord, qu'il y ait une certaine vanité d'un autre âge, ou plutôt d'un autre hémisphère, à réveiller un passé vieux de trois siècles pour proclamer le *rang social* qu'occupaient nos ancêtres. Nous pourrions, sans doute, laisser dire ceux qui veulent voir en eux des fils de paysans taillables et corvéables à merci, des serfs attaches à la glèbe ²³⁷.

* * *

Les premiers colons de la Nouvelle-France eussent-ils été, d'ailleurs, il y a trois siècles, quelques-uns de ces malheureux ilotes que La Bruyère nous peint comme « des animaux farouches, noirs, livides, brûlés par le soleil, se retirant la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines », nous ne songerions pas à les renier et nous n'aurions point honte de notre origine. Nul au monde n'a le droit de dédaigner l'homme qui a passé dans la vie ployant sous le poids d'un trop lourd

236. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir du peuple canadien-français*, Paris, Henri Jouve, 1896, pp. IX-XI. Toute les autres références renvoient à ce même ouvrage.

237. *Idem*, p. 2.

fardeau et qui a souffert plus que sa part des injustices et des inégalités sociales ²³⁸.

* * *

Quoi qu'il en soit, dans l'âme de chacun de ces artisans, soldats ou laboureurs, il y avait cette étincelle lumineuse, cette flamme ardente qui s'appelle de différents noms et conduit à des résultats divers, mais qui procède d'un principe unique, l'amour de l'inconnu, de l'inexploré, le désir de voir des horizons nouveaux, d'embrasser le monde sous d'autres aspects. Le poète, l'artiste, le savant, qui cherchent à agrandir leur vision, à reculer leur champ d'investigation sont les frères du coureur des bois et de l'explorateur ²³⁹.

* * *

Ceux qui, abandonnant alors les hameaux paisibles, se confiaient à la mer orageuse, allaient affronter des climats étrangers et tenter des conquêtes lointaines, n'avaient pas des cœurs d'asservis. Se sentant à l'étroit dans la vie renfermée qui était la leur, ils aspiraient à une liberté plus grande, à une activité moins entravée. Il y avait dans chacun d'eux un peu de ce qui fait le héros : cet esprit ardent et aventureux, inspirateur de tous les grands mouvements qui ont entraîné l'humanité vers le progrès, et les peuples dans des routes nouvelles.

Ils ont d'abord plus songé à découvrir et à conquérir qu'à coloniser.

À peine ont-ils touché le sol de l'Amérique, que leur âme s'éprend des vastes solitudes, des immenses régions inexplorées. Impatients d'émotions nouvelles, ils inaugurent avec délices cette vie qui, pendant cent cinquante ans, doit être la leur : construisant des forts, guerroyant contre les Anglais, faisant des expéditions avec et contre les Indiens, jetant les fondements de mille établissements qu'ils devront abandonner plus tard ; toujours gais, fiers et indomptables ²⁴⁰.

* * *

J'aime à revoir par l'imagination les paysages canadiens d'autrefois : Dans la forêt profonde, le *wigwam* enfumé avec ses trophées de chevelures et ses colliers ; le feu de sapins brûlant devant le seuil, et sous les grands arbres, se profilant dans l'ombre, des silhouettes de Hurons tatoués et de soldats portant l'uniforme de l'armée française. J'aime à me transporter par la pensée, dans quelqu'une de ces fermes qui, longtemps avant la conquête, étaient échelonnées sur les bords du Saint-Laurent : C'est le soir, la famille du colon est réunie autour du foyer, les femmes rieuses, enjouées, un peu coquettes, s'occupent de travaux d'aiguille ; les hommes, gais, exubérants, batailleurs, racontent leurs exploits. On cause

238. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , p. 3.

239. *Idem*, pp. 7-8.

240. *Idem*, pp. 8-9.

guerre, affûts, chausse-trapes, hécatombes de gibiers, surprises et embuscades ; chacun met son ambition à passer pour le plus adroit tireur, le plus fin chasseur. On rappelle des souvenirs de France ; on parle du fils, du frère absent, au loin par delà les grands lacs, du prochain navire qui arrivera de Saint-Malo. Un Huron que les missionnaires ont converti se tient un peu à l'écart, grave, sobre de paroles, tandis qu'un petit garçon au regard curieux, s'approche doucement de lui, avec un mélange de crainte et d'audace satisfaite ²⁴¹.

* * *

Le Canada était conquis. Les soldats de Montcalm retournèrent à leurs champs qui, depuis trois ou quatre ans, n'étaient plus cultivés que par les femmes et les vieillards incapables de supporter les fatigues de la guerre. Les fonctionnaires et les plus riches citoyens s'embarquèrent pour la France avec une partie de l'armée vaincue. Le drapeau fleurdelisé disparut pour toujours des murs de Québec.

Une paix profonde et certainement durable allait maintenant permettre aux colons d'accomplir ce qui constitue l'œuvre même de la colonisation. Chacun d'eux pouvait, désormais, améliorer paisiblement son patrimoine, l'embellir, accroître ses richesses par tous les moyens honorables, goûter enfin ce paisible bien-être qu'assure la vie agricole dans un pays aux ressources inépuisables, jouissant d'institutions relativement libres et d'une sécurité absolue.

Mais ce n'est pas impunément qu'on a dans les veines le sang de nombreuses générations de soldats ; qu'on a été élevé presque exclusivement en vue d'une vie aventureuse, qu'on « s'est adonné de bonne heure à la guerre, à la chasse et aux voyages ». La tâche des Canadiens était bien simplifiée. On ne leur demandait plus, ni leur sang, ni leur vie ; on n'exigeait plus d'eux des prodiges de valeur et de vaillance. On ne leur demandait que de vivre. On ne leur demandait pas même cela. On n'exigeait d'eux qu'une chose : ne pas gêner l'expansion des vainqueurs, ne pas s'opposer à la prospérité, aux succès, aux fortunes rapides des fonctionnaires et des marchands accourus d'Angleterre.

Isolés désormais, ils ne reverraient plus les navires des côtes de Normandie et de Bretagne ; ils ne causeraient plus avec les soldats revenus de France, des amis demeurés là-bas, des guerres européennes, des victoires françaises sur le vieux continent. C'était fini, les courses lointaines, les expéditions aventureuses par delà les grands lacs, la traite avec les Indiens, les voyages de contrebande pleins de dangers. La terre seule leur restait avec ses ressources infinies. Mais les Canadiens n'avaient aucune bonne tradition d'agriculture et ne songeaient guère à améliorer leurs procédés routiniers.

241. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , pp. 27-28.

Peu à peu, ils virent les vainqueurs se grouper autour d'eux, acheter les plus belles propriétés, s'emparer de toutes les fonctions publiques, et, mornes, entêtés, ils se tinrent à l'écart, caressant peut-être un vague espoir de revoir un jour le drapeau de la France. Au surplus, les vexations des fonctionnaires anglais les empêchèrent pendant longtemps de tourner leur esprit vers les grandes entreprises mercantiles pour obtenir la prospérité matérielle ²⁴².

* * *

Les Canadiens soumis, et en apparence résignés, portant le deuil de tous les bonheurs qu'ils avaient rêvés, se réfugièrent alors dans la vie familiale et s'adonnèrent tout entiers aux affections douces du foyer. Ces hommes dont l'ardeur enthousiaste et la superbe ambition n'avaient, pendant un siècle et demi, connu aucune limite, ces soldats dont l'âme altière ne s'était sentie à l'aise qu'en planant sur d'immenses horizons, se firent humbles et casaniers au point de renfermer leurs désirs aux bornes étroites d'un village. Les liens de famille, qui s'étaient un peu relâchés pendant les époques précédentes, se resserrèrent, si bien que nulle part au monde peut-être l'affection familiale n'est aussi profonde qu'au Canada.

Nos ancêtres se livrèrent donc exclusivement à l'agriculture. Certes, ils étaient peu propres à la bureaucratie et ils ne paraissent pas s'être avisés, tout d'abord, que dans un pays neuf et vivant désormais en paix, il y avait d'immenses ressources à exploiter, qu'un champ magnifique s'ouvrait à l'activité commerciale. L'Anglais vainqueur s'empara de tout, comme je l'ai dit ; le vaincu regardait faire, presque indifférent, songeant sans doute, à mesure que grandissait dans son cœur son affection pour ses champs et son foyer, qu'après tout, un calme bonheur lui était réservé. « D'ailleurs, dit Garneau, il n'était resté dans les villes que quelques rares employés, quelques artisans, à peine un marchand et les corps religieux ».

Le Canadien devint pieux, lui aussi, comme l'habitant de la Nouvelle-Angleterre, mais de façon différente. Sa religion, bien que plus superstitieuse fut moins étroite ; sa piété plus chaude, plus féconde. Le Dieu de paix substitua ses voluptés à celles que le Dieu des batailles ne pouvait plus lui procurer.

Le prêtre, dont l'influence avait toujours été grande au Canada — car pendant la domination française, les missionnaires s'étaient imposés à ces valeureux par le courage et l'héroïsme — prit alors dans la vie de notre pays la place prépondérante qu'il occupe encore aujourd'hui.

L'église catholique est restée pour les Canadiens français le centre d'union, de cohésion par excellence ²⁴³.

242. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , pp. 38-40.

243. *Idem*, pp. 42-44.

* * *

Il y a quelques années, dans un discours prononcé devant les membres de la société celtique, Ernest Renan exposait avec toutes les grâces de langage, les atténuations et les réserves propres à sauvegarder sa modestie, que ce qu'il était devenu, il le devait aux nombreuses générations de travailleurs simples, sobres et un peu contemplatifs dont il était issu : qu'il avait fallu les accumulations de forces non utilisées de siècles d'ignorance pour produire un savant. Cette théorie a, sans doute, son côté paradoxal ; cependant je me sens porté à l'appliquer dans une certaine mesure à mon pays.

Quand je songe au passé de notre peuple, il me semble que j'entends frémir au fond de l'âme canadienne toute une germination mystérieuse, et je me dis qu'un monde latent de poésie, d'art, de grandeur intellectuelle, de noblesse morale, est là qui demande à prendre un libre essor, qui aspire au soleil et à la vie.

Pendant cent cinquante ans, de nombreuses générations de nos ancêtres ont accompli des exploits fabuleux ; quelques milliers de soldats ont dominé, pour ainsi dire, tout un continent, presque toujours vainqueurs, toujours supérieurs à la fortune, même dans la défaite, bataillant sur des espaces immenses : de l'Atlantique au Pacifique, de la baie d'Hudson au golfe du Mexique. À ce passé de gloire a succédé un passé d'humbles labeurs, de vie renfermée et paisible, d'affections familiales intenses . . . La flamme ardente qui s'est éteinte ne va-t-elle pas renaître ? Une éclosion brillante ne va-t-elle pas s'épanouir au jour ?²⁴⁴

II

DE LA NÉCESSITÉ DES HAUTES ÉTUDES

La nécessité des études supérieures n'était perçue que par bien peu de gens à la fin du siècle dernier. Nos universités n'étaient encore — et il ne pouvait en être autrement sans doute — que des écoles techniques supérieures. Ceux qui, comme Edmond de Nevers, en voyaient l'urgence et désiraient se livrer à l'étude et à la recherche devaient aller en Europe. Ces quelques pages de *L'Avenir du peuple canadien-français* montrent à quel point de Nevers voyait juste en ce domaine, à quel point également les hommes de son époque étaient fort loin de se préoccuper des problèmes de l'enseignement supérieur, des sciences et des humanités.

La question de l'éducation est l'une de celles sur lesquelles nos compatriotes sont le plus divisés ; elle a donné lieu en ces derniers temps à de nombreuses polémiques et engendré, je le crains, beaucoup de partis pris et d'entêtements.

244. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . ., pp. 62-64.

Lorsqu'il s'agit de la diffusion de l'instruction primaire, de l'encouragement à donner aux écoles communales, tout le monde est d'accord et chacun péroré à qui mieux mieux sur les bienfaits de l'éducation, excepté toutefois un certain nombre des principaux intéressés. Ceux-ci, pères de famille peu à l'aise ou d'un esprit trop borné, prétendent que leurs enfants en savent assez, que le temps passé à l'école est perdu pour le travail ; et l'on ne va pas plus loin. Le spectre de l'instruction obligatoire, qui, du reste, n'a pas encore osé se montrer ouvertement au Canada, recule devant le respectable principe de l'autorité paternelle. La question est résolue.

Il est tout naturel que l'homme de nos classes dites instruites, qui n'a aucun point de comparaison à sa portée, qui ne rencontre que des gens ayant à peu près la même somme de connaissances que lui, qui vit en dehors de tout mouvement littéraire, scientifique et artistique, loin de toute bibliothèque, et qui n'a pas eu l'avantage de bénéficier d'une instruction universitaire élevée, trouve également *qu'il en sait assez*. Comment lui persuader le contraire ? N'a-t-il pas appris, naguère, les dates auxquelles ont eu lieu nombre de batailles, de faits d'armes glorieux, de prises de citadelles ? Ne se rappelle-t-il pas encore les noms des vainqueurs et des vaincus ? N'a-t-il pas traduit jadis César, Virgile, Horace et Homère et les Pères de l'Église ? N'a-t-il pas lu Corneille, Racine, Boileau, plusieurs comédies de Molière (édition corrigée à l'usage de la jeunesse), les *Harmonies* de Lamartine et les *Contemplations* de Victor Hugo ? Que peut-on exiger de plus ?

Il existe une moyenne d'instruction composée du maigre stock de latin et de littérature emporté du collège, ces renseignements multiformes puisés dans les journaux, et des études professionnelles que nul ne peut dépasser sans concevoir une fort haute idée de sa science.

M. X. . . , citoyen éminent de Montréal, a rencontré M. Z. . . , citoyen non moins éminent de Québec. La conversation a été *des plus relevées*, et tous deux se sont quittés enchantés de leur savoir mutuel et respectif. M. X. . . a causé pertinemment des œuvres de Bonald, du comte de Maistre et de Montalembert ; M. Z. . . a cité avec à propos quelques traits méchants de Louis Veuillot, rappelé quelques phrases « risquées » de ce *malpropre de Zola* et critiqué cet *exalté de Victor Hugo* « qui avait beaucoup d'imagination, mais dont le jugement avait été faussé par les mauvaises lectures ». Les quelques profanes qui entouraient nos deux compatriotes étaient émerveillés . . . En vérité, il faudrait être bien exigeant pour demander plus aux citoyens dirigeants d'aucun pays.

Et puis, après tout, tant de science est-elle nécessaire pour faire un beau *speech* et devenir un *illustre tribun* ?

Quel besoin avons-nous d'études ardues et compliquées, diront ceux de nos *hommes instruits* qui ne s'illusionnent pas sur l'étendue de leur savoir ; notre peuple en sera-t-il plus heureux ? L'instruction

donnée dans nos collèges classiques et notre université nous a amplement suffi jusqu'à présent ; pourquoi ne continuerait-elle pas à nous suffire ? Nous pourrions à la rigueur, répondrai-je, nous passer de latin, de grec, d'extraits d'auteurs classiques et même d'histoire. On manque rarement de pain pour ne pas savoir ces choses ; les jouissances du cœur sont aussi fécondes pour les simples que pour les lettrés ; mais on déchoit comme peuple, on perd, peu à peu, tout sentiment de fierté, et l'on prépare les voies à la domination étrangère. Car, ce sont finalement les peuples les plus cultivés qui dominent et qui absorbent les autres ²⁴⁵.

* * *

Tout le pédantisme des savants en us ne vaut pas, peut-être la poignée de main cordiale, le bon gros rire jovial, la phrase hérissée de barbarismes et d'anglicismes, mais sans prétention et sincère, du bourgeois canadien qui nous invite à prendre une consommation ou à faire une partie de *whist*, tout en causant politique ou cheval.

En somme, on ne demande pas au médecin de faire de savantes dissertations sur la bactériologie ou l'histologie, mais seulement de donner le remède approprié au mal dont on souffre et d'être aimable et gracieux avec ses clients. On n'exige pas non plus d'un avocat qu'il plaide en termes aussi noblement académiques que M^e Barbox du barreau de Paris. On se contente de lui vouloir une grande probité, de la discrétion dans la façon dont il établit ses mémoires de frais, une connaissance profonde des habiletés de la procédure, une ample provision de précédents, de décisions de tribunaux supérieurs s'appliquant à tous les cas. On aime, avec cela, qu'il parle longuement, verbeusement, et qu'au temps de la lutte électorale, il puisse faire quelques *speeches* éloquentes pour son parti.

De ci, de là, il y a bien un certain nombre d'âmes romanesques, éprises d'idéal, aspirant à la beauté esthétique, qui voudraient tout connaître et tout approfondir et tendent de toutes leurs forces à des jouissances plus nobles dans une vie plus haute. Mais ce sont là des chimères que l'on noiera dans l'alcool, que l'on épuisera dans les tourments et les voluptés du *flirt*, et qui, dans tous les cas, s'envoleront d'elles-mêmes, lorsque l'âge, les soucis, les tyrannies de la vie enfin feront prévaloir la raison et le sens pratique.

Ceux dont je traduis ainsi l'opinion trop commune se démentent cependant eux-mêmes par une remarquable inconséquence. Ils comprennent, en effet, si bien qu'un peuple ne peut se maintenir indépendant et fier au milieu des autres peuples sans participer à la vie intellectuelle générale, sans grossir leur trésor de gloire de ses propres trésors, qu'ils

245. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , pp. 148-151.

multiplient les grands hommes de province et les célébrités locales dans des proportions réellement inquiétantes.

Le désir de briller pour quelqu'un de chez soi, de se voir embelli dans un autre, est si fort qu'à défaut d'illustrations réelles nous nous en créons d'imaginaires. À défaut d'éloquence, nous glorifions la faconde, à défaut d'idées neuves, les lieux communs. À défaut des maîtres, notre admiration salue les exécutants ²⁴⁶.

* * *

Qu'on ne dise pas qu'il faut laisser les choses suivre leur cours, ne rien hâter, et que tout viendra en son temps, que le développement de nos ressources s'accomplira d'une manière normale, sans efforts de notre part : le monde marche vite depuis le commencement de ce siècle et il faut être armé de tous les instruments du progrès pour ne pas être laissés trop en arrière. Nous ne pouvons plus nous contenter d'un progrès que j'appellerai « progrès de consommation » ; car nous ne différons absolument en rien de nos pères et de nos grands-pères, si ce n'est que nos besoins se sont accrus et que nous dépensons plus qu'eux pour vivre. Nous sommes entrés, en outre, dans une ère où la passion des voyages est devenue générale, où le monde est envahi par des touristes cosmopolites ; nous ne pouvons plus dissimuler notre médiocrité et notre ignorance sous les dehors d'un bonheur paisible et idyllique. Pendant longtemps, notre existence n'a été connue que de nos voisins et compatriotes anglais. Lorsque nos frères de France nous ont découverts, ils ont été émerveillés du courage avec lequel nous avons traversé un siècle d'abandon en conservant l'héritage transmis par nos ancêtres. S'attendant à nous trouver absolument ignorants, ils ont été surpris de constater que le niveau de l'instruction primaire était aussi élevé, chez nous, que dans tous les autres pays du monde, excepté l'Allemagne. On nous a étudiés quelque peu au point de vue économique et social, plus encore au point de vue pittoresque ; un jour on s'avisera de se demander : mais ce peuple qui n'est déjà plus de la première jeunesse, — car on vieillit vite par le temps qui court — ce peuple canadien-français, que fait-il, que produit-il ? ²⁴⁷

* * *

Il y a dans notre histoire des pages si belles, si héroïques ; nos ancêtres ont si bien incarné l'âme ardente et chevaleresque de la France d'autrefois ; on sent au fond du cœur canadien un tel amour de la mère-

246. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . ., pp. 151-153.

247. *Idem*, pp. 154-155.

patrie, que notre peuple, dans son ensemble, forme pour les écrivains et publicistes français une entité très sympathique.

Ceux d'entre eux qui, jusqu'à présent, se sont occupés de nous, séduits par la merveilleuse légende de notre passé, se sont tus, pour la plupart, indulgents et courtois, sur les défauts de notre culture et le ridicule de nos mœurs « politiques ». Nous leur sommes reconnaissants du bien qu'ils disent de nous ; nous leur en voudrions peut-être de se montrer sévères à notre égard, et leur sympathie nous est un précieux encouragement. Mais disons-nous bien qu'il n'en sera pas toujours ainsi et qu'un jour viendra où l'on ne nous ménagera pas de dures vérités. Notre cœur en saignera peut-être.

Si j'insiste sur ce point, c'est que, dans notre situation géographique et ethnographique, nous ne pouvons pas être indifférents à l'opinion étrangère, surtout à celle de la France ; c'est, comme je l'ai déjà dit, que la plus sûre garantie de notre conservation nationale, *c'est la fierté* ; et cette fierté, elle doit reposer sur la conscience de notre valeur, sur le sentiment que nous remplissons dans le Nouveau-Monde une mission haute et utile. Si nous ne produisons rien dont nous puissions être fiers, si nous ne nous affirmons pas par des qualités précieuses, par des œuvres fécondes, notre peuple finira par être classé, comme une quantité négligeable, parmi les peuples inférieurs. Notre patriotisme s'affaiblira à mesure que s'éloignera le passé ; l'idée française s'éteindra et les enrichis passeront peu à peu dans les rangs des autres races où ils pourront plus facilement satisfaire leur vanité, leurs désirs de prééminence et de distinction. Les huit cent mille Canadiens français qui ont émigré aux États-Unis, les fils de ceux-ci surtout, dont un bon nombre certainement auront fait fortune, oublieront ce pays qui ne leur rappellera plus rien de grand, ne leur parlera plus que de luttes stériles ; ces Canadiens se détacheront pour jamais de notre vie nationale, pour jamais renonceront à la nationalité française ²⁴⁸ ».

* * *

Mais, me dira-t-on, nous avons produit, relativement à notre population, depuis trente ans, plus d'hommes distingués que nos voisins et nos compatriotes des autres races. En effet, un certain nombre d'hommes de talent se sont affirmés malgré les difficultés qui se sont opposées à leur éclosion, malgré l'inertie ambiante qui les enserrait, malgré le peu d'encouragement qu'ils ont rencontré. Trois d'entre eux surtout, un poète, un historien et un sculpteur, ont fait connaître notre nom à l'étranger et jeté quelque gloire sur leur pays. D'autres ont accompli et accomplissent cette tâche patriotique de recueillir avec un soin jaloux toutes les reliques de notre grand passé ; leur œuvre forme

248. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , pp. 156-157.

une gerbe admirable. Nous avons une histoire nationale que l'on enseigne dans nos écoles, et c'est là une puissante garantie de conservation pour un peuple. Voilà pourquoi j'espère, pourquoi je crois fermement en l'avenir de notre nationalité. Mais combien de talents qui se sont éclipsés ! Combien de jeunes gens pleins d'aptitudes littéraires qui se sont heurtés aux difficultés de la langue, à l'insuffisance de leur vocabulaire, et concluant, à l'impuissance, ont vu, pleins d'amertume, disparaître dans la nuit cette muse qui leur était venue si souriante et leur avait murmuré de si douces choses, que leur crayon n'avait pu traduire ! Combien d'artistes se sont contentés d'écouter la beauté chanter dans leur cœur, de rêver de formes idéales et de chefs-d'œuvre sublimes ! Combien d'esprits ardents, curieux de savoir et de comprendre, ont été détournés des hautes études par l'indifférence qu'ils sentaient autour d'eux pour tout ce qui se rapporte à la culture intellectuelle ! Que sont-ils devenus ? Politiciens et employés . . .

Cette élogie sur les génies jetés en dehors de leur voie, sur les fleurs dont la destinée est de s'épanouir loin des regards, n'est pas nouvelle, je le sais. Il est peu de villages où quelque vieillard ne vous dira : « Moi aussi, Monsieur, j'étais poète ! » « Moi aussi j'étais peintre ! » Mais dans notre pays, cette quasi-impuissance de produire qui résulte des difficultés de la langue, de l'absence des hautes écoles, de la rareté des livres, de l'indifférence générale à toute question un peu élevée, du politiquage à outrance et de l'invasion progressive de l'esprit américain, nul ne peut la nier ; elle est d'une évidence absolue.

Vers 1860, un certain mouvement intellectuel, qui s'est continué pendant quelques quinze ans, a pris naissance dans la province de Québec. Un journal hebdomadaire illustré « *l'Opinion publique* » devint le porte-parole des aspirants littéraires d'alors. On s'occupait beaucoup d'esthétique, on lisait, on se renseignait ; beaucoup de poètes étaient éclos, des romanciers, des historiens surtout. Les vers n'étaient pas toujours de coupe orthodoxe, manquaient parfois d'originalité ; la prose n'était pas toujours suffisamment châtiée ; mais on travaillait, et c'était l'essentiel. Un bon nombre de romans ont été publiés pendant cette période et pendant la décade précédente ; beaucoup de travaux historiques ont vu le jour ; plusieurs recueils de vers se sont offerts à l'admiration bienveillante de nos compatriotes ²⁴⁹.

249. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . ., pp. 158-161.

III

LA VIE POLITIQUE

Le régime parlementaire britannique se transplanta au Canada en 1791. Il se développa au milieu de difficultés sans nombre pour se stabiliser en 1867. Nos ancêtres durent lutter pour le conquérir, le conserver et l'empêcher de se tourner contre eux. Ce sont les Canadiens français qui ont rendu à maturité les institutions parlementaires britanniques. En même temps que le régime parlementaire, l'Angleterre de George III nous a légué son régime électoral, essentiellement fondé sur la corruption. Tandis que l'Angleterre a réformé ses pratiques électorales à partir de 1832, le Canada français a gardé les siennes telles quelles. De Nevers décrit admirablement ce phénomène de l'électoralisme vers 1890. Il en arrive même à confondre régime électoral et institutions parlementaires.

Une seule chose fleurit et prospère absolument dans la province de Québec, dans les centres progressifs comme dans les petites villes dont la population décroît. Le peuple canadien-français tout entier, s'adonne avec délices, à un sport (pour un certain nombre on pourrait dire une industrie) unique « la politique »²⁵⁰.

* * *

Les hommes qui ont lutté pour nous procurer les libertés constitutionnelles dont nous jouissons, ont droit à toute notre reconnaissance : malheureusement ceux qui prétendent avoir recueilli leur succession nous empêchent de tirer parti des avantages si péniblement acquis²⁵¹.

* * *

Depuis 1867, notre armée de politiciens provinciaux ressemble par bien des points à un corps de troupes devenu inutile, dans tous les cas beaucoup trop nombreux, mais que l'on ne peut licencier.

Les parlements ont été, dès l'origine, des champs de bataille, des arènes dans lesquelles le progrès luttait contre le conservatisme outré, le libéralisme contre la réaction. Ils sont restés tels dans certains pays. Il n'en est pas ainsi chez nous, heureusement. Nous n'avons plus rien à réclamer, tout ce que nous demandions, nous l'avons obtenu ; il suffirait maintenant de quelques hommes bien intentionnés, instruits, de quelques

250. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , p. 75.

251. *Idem*, p. 77.

légistes, de quelques économistes sans parti pris d'école, qui se réuniraient, de temps à autre, pour examiner les rouages de la machine administrative, réparer les avaries, renouveler ce qui serait vieilli et voir au bon fonctionnement de l'ensemble. Un député à la législature provinciale, qui représente sept ou huit communes, pourrait, sans inconvénient aucun et sans que la province en souffrit le moins du monde, en représenter trente ou quarante. Mais non, on semble croire que les libertés populaires augmentent au fur et à mesure que s'accroît le nombre des représentants du peuple.

Au surplus, le mal ne consiste pas tant dans les institutions, comme on le verra, que dans l'abus qu'on en fait ²⁵².

La province de Québec, population 1,300,000 âmes, est représentée au parlement fédéral par soixante-dix députés et vingt-quatre sénateurs. Ses affaires locales sont administrées par un lieutenant-gouverneur, un Conseil législatif ou sénat provincial, composé de vingt-quatre *pairs* portant le titre d'honorable, et soixante et treize députés dont sept ministres siégeant environ trois mois par an. Mais ce n'est pas tout : les élections ont lieu tous les cinq ans ; dans chaque circonscription deux ou plusieurs candidats sont en présence ; l'un triomphe et les autres consacrent à la pensée de la revanche, en attendant la prochaine élection, tout le temps qui n'est pas dévolu à leur besogne quotidienne ; ils prélèvent quelquefois même sur leur travail des heures qui pourraient certainement être mieux employées. Ce n'est pas tout encore : derrière chaque candidat, il y a un certain nombre d'individus, plus ou moins besogneux, qui se chargent des basses œuvres électorales et qui, comptant sur une récompense prochaine, sur un emploi quelconque dans les administrations publiques, s'abstiennent de toute initiative utile, de tout travail en vue d'une carrière indépendante. Enfin, dans chaque ville, dans chaque village, il y a des hommes ardents, enthousiastes, jeunes, dont l'esprit gravite sans cesse autour de ces mots fatidiques : conservatisme, libéralisme, députation, ministère auxquels ils ne parviennent pas toujours, du reste à donner un sens précis ²⁵³.

* * *

[...] La lutte des partis est, pour un bon nombre, un simple sport, pour les autres c'est une spéculation. Et ce sport ridicule accapare toutes les forces vives de la nation, et cette spéculation ruine notre province.

Oh ! perfide Albion, serait-on en droit de s'écrier, quel don funeste tu nous as fait ! Comme les politiciens nous font payer cher les libertés que des hommes politiques nous ont procurées !

252. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . ., pp. 78-79.

253. *Idem*, pp. 80-81.

Depuis que notre vie nationale s'est ainsi constituée en une lutte sportive de deux ou plusieurs partis, des qualités nouvelles, des vertus inédites, des devoirs inconnus auparavant ont fait leur apparition. Au temps des combats parlementaires utiles, alors que nos pères travaillaient pour obtenir notre constitution définitive, il y avait deux partis réellement distincts, ayant de vrais principes, l'un demandant plus de libertés, l'autre les refusant. Les libertés étant acquises, les principes n'ont plus d'objet ; néanmoins les partis sont restés. Ils sont même devenus plus ardents à défendre le nom, l'étiquette qui les désignait. Les politiciens, vis-à-vis de leur parti, sont dans la situation d'un garde-magasin qui aurait reçu mission de veiller sur de riches marchandises et se battrait avec acharnement après la vente de ces marchandises pour protéger les coffres vides ²⁵⁴.

* * *

Nos politiciens provinciaux entrent dans cette commode et parfois lucrative carrière, parce que c'est la mode et que c'est le seul moyen de devenir facilement un « grand homme », un « conducteur de peuples », d'être acclamé par les foules et de disposer des faveurs gouvernementales. Pour y obtenir des succès, il n'est pas nécessaire de faire des études sérieuses, de se casser la tête à résoudre des problèmes d'économie politique ou de science financière ; un peu de bagout et d'intrigue suffit. Ils sont retenus ensuite par l'habitude, l'agrément du palais législatif, où ils sont de gros personnages, et le plaisir des acclamations de leurs mandataires. Songez-y, chacun des soixante et treize députés à la législature locale de Québec pourrait appeler M. Labouchère, M. Chamberlain ou le comte de Mun « cher confrère ». Les membres du cabinet provincial sont des ministres tout comme M. Gladstone, lord Rosebery et M. Casimir-Perier, tandis que les représentants locaux des départements français sont de simples conseillers généraux. Voyez-vous la différence ? Le nom, le titre, tout est là.

Les félicités parlementaires sont bien un peu mélangées, il est vrai ; chaque élection laisse à sa suite de nombreuses inimitiés et de fortes rancunes. Après une campagne électorale, dans chaque ville, chaque bourg, chaque village, on constate qu'un certain nombre des partisans actifs des deux factions rivales ont cessé de se parler, de se saluer, évitent de se rencontrer. « Ils ne se connaissent plus » ; cela dure quelquefois cinq ou six mois, puis des amis communs qui ont meilleur caractère les réconcilient en leur rappelant qu'on peut avoir des *idées* différentes — ils appellent leur attachement à un parti des *idées* — et s'estimer et sympathiser. Quant aux candidats et députés, les haines qu'ils ont suscitées sont plus féroces, les rancunes qu'ils ont conçues sont plus tenaces. On les a calomniés, vilipendés, injuriés. Ils brûlent de prendre leur

254. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , pp. 81-82.

revanche. C'est ainsi que leur horizon se borne peu à peu et finit par ne plus consister, pour plusieurs, qu'en deux groupes distincts d'amis et d'ennemis ²⁵⁵.

* * *

La déclamation tient lieu, aujourd'hui, de science, d'aptitudes, de supériorité, je dirai même de vertu. Le grand art dans ce monde bizarre, c'est de pouvoir faire un *speech* ²⁵⁶.

* * *

On a prétendu que les institutions parlementaires n'étaient pas faites pour les peuples latins. Cette opinion, probablement fautive, semble justifiée au Canada. Je ne veux pas étudier la question ici, et je persiste à croire que nous nous guérirons avec le temps du politiquage à outrance. L'esprit français est peut-être trop ardent à s'enflammer, trop plein de ressources. Réunissez pour une session d'un mois soixante anglais appartenant aux professions libérales, à l'agriculture et au commerce, sans assigner aucun sujet à leurs délibérations. La supposition est insensée, mais acceptons-la telle quelle. Après une séance consacrée à élire les bureaux et à échanger quelques compliments, ils reconnaîtront qu'ils n'ont rien à faire et ajourneront la session. Réunissez soixante Canadiens français dans les mêmes conditions ; la première séance donnera lieu à quelques malentendus. L'élection des bureaux ne satisfera pas tout le monde. Certaines rivalités se manifesteront ; certaines antipathies se glisseront au fond des cœurs. À la deuxième séance, on attaquera l'élection des bureaux comme entachée de vices de formes. Les rivalités se dégageront, les antipathies se changeront en animosités . . . Et la deuxième semaine de la session sera si intéressante que tous les grands journaux enverront des reporters aux séances ²⁵⁷.

* * *

Voyez maintenant une réunion électorale française, ou canadienne-française. Ici, ce ne sont plus des arguments et des faits que l'on demande à l'orateur. Les faits, on ne les appréciera qu'énoncés sous une forme pittoresque, théâtrale, agressive ; les arguments n'auront de valeur qu'enroulés dans des phrases tonitruantes, saccadées, coupées de gestes violents, d'éclats de voix emphatiques, compliqués d'effets de basse profonde ou de fioritures de ténor. C'est un virtuose qu'il faut, un homme qui connaisse la musique des mots. Cette musique, d'ailleurs, peut n'être que la déclamation ampoulée d'un collégien ; on n'est pas exigeant.

255. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . ., pp. 84-85.

256. *Idem*, p. 87.

257. *Idem*, pp. 89-90.

Ce qui platt le mieux encore, c'est « l'engueulade » classique, les démentis, les réparties spirituelles ou gauloises, les injures, les menaces. Que deux pauvres basochiens, très fiers de leur mérite, du reste, se donnent en pâture au public, voilà l'idéal ²⁵⁸.

* * *

Les centaines d'orateurs, qui, lorsque l'époque des élections est arrivée, parcourent les villes et les campagnes de la province de Québec, enfilant des phrases creuses, agrémentées de soupirs, de cris, de roulements d'yeux et de gestes virulents, n'enseignent aucune science, ne répandent aucune vérité. Ils s'en vont simplement annoncer aux populations que le parti dont ils ont l'honneur d'être membres est animé des meilleures intentions et n'aspire qu'à faire des économies, tandis que le parti qu'ils combattent est composé d'hommes tarés, d'intrigants et d'incapables ²⁵⁹.

* * *

Dans la province de Québec (population 1,300,000), *Si parva licet* . . . , les 70 députés fédéraux, les 73 députés à la législature locale, les 143 adversaires de ceux-ci ! députés en expectative ; les 24 sénateurs du Dominion ; les 24 conseillers législatifs (sénateurs provinciaux) ; les 200 et 300 jeunes gens qui rêvent des futures gloires et la députation, et se préparent en conséquence, en étudiant avec soin les annales scandaleuses des partis ; les *clients* des députés, aspirant à des postes dans les administrations publiques : tous ces fervents de la politique constituent la presque totalité des ressources intellectuelles dont dispose la race française au Canada. Peut-être en est-il parmi ceux que je viens de nommer, qui, s'ils avaient donné une autre direction à leur vie, auraient été des savants distingués, de brillants littérateurs, de grands artistes et auraient augmenté la fierté de leurs compatriotes et leur foi en l'avenir, en ajoutant à la gloire du nom canadien-français ²⁶⁰.

* * *

On évalue généralement à cinq mille dollars le coût d'une élection provinciale ou fédérale, dans un comté de la province de Québec ; les unes coûtent plus cher, les autres moins cher ; cinq mille est le chiffre moyen. Dans une période de cinq ans, cent quarante-trois de ces élections ont lieu, soit une dépense de 715,000 dollars. Cet argent, me dirait-on, ne sort pas de la province, il ne fait que changer de propriétaire. Ce n'est pas moins une perte irréparable de capital ; car il est distribué

258. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , pp. 91-92.

259. *Idem*, pp. 96-97.

260. *Idem*, pp. 97-98.

pour payer des démarches, des voyages, des fatigues inutiles, ou dans un but beaucoup moins avouable. Cette somme de cinq mille dollars est bien loin de compenser, en outre, la perte de temps et par suite de profits qu'occasionne une élection dans chaque comté. On pourra m'objecter encore que la perte de temps est synonyme, dans le cas qui nous occupe, de repos, de délassément agréable, et qu'elle ajoute, en conséquence, à la somme des jouissances de la population. Mais ne pourrait-on pas procurer aux Canadiens, des délasséments plus intelligents? . . .²⁶¹

IV

LA VIE ÉCONOMIQUE

L'infériorité économique des Canadiens français face aux Canadiens anglais et aux Américains était un sujet débattu il y a trois quarts de siècle. Les observations contenues dans *L'Avenir du peuple canadien-français* sur cette situation précaire des nôtres apparaissent très justes et n'ont pas été démenties par les travaux scientifiques des historiens. L'agriculture, la chasse et la traite des pelleteries ne pouvaient créer le capital nécessaire à la formation de structures commerciales et industrielles modernes. À la Conquête, les Canadiens n'avaient pu dépasser ce premier stade de leur économie, faute de temps. Les Américains et les Anglais possédaient déjà les capitaux et les moyens de transport. Ils n'eurent qu'à s'installer pour réussir. L'agriculture restait pour tout partage aux habitants canadiens.

Pendant toute la durée de ces luttes parlementaires, depuis la Conquête jusqu'à la Confédération (en 1867), notre développement économique a suivi un cours normal. Il n'a pas été aussi rapide que celui de nos voisins et de nos compatriotes anglais, mais cela s'explique aisément. La conquête a laissé les Canadiens au nombre seulement de 65,000, tous ne connaissant que trois industries : la chasse, le commerce des pelleteries, qui, sous la domination française, ne se faisait qu'avec les commissaires du gouvernement, et l'agriculture d'après des méthodes primitives. Ils n'avaient pas de capitaux pour lancer de grandes entreprises. L'ère industrielle, au surplus, n'était pas encore inaugurée. Les Anglais, enfin, étaient maîtres du gouvernement et de tous les postes administratifs. Le mouvement commercial qui existait entre la Grande-Bretagne et les colonies voisines, restées anglaises encore pendant quinze ans, s'étendit au Canada, mais les intermédiaires des échanges ne pouvaient être que des Anglais ; car tout favorisait ces derniers : la communauté de la langue, la connaissance des marchés et des habitudes du commerce britannique, enfin la sympathie et la protection des leurs.

261. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir . . .*, pp. 98-99.

C'est ainsi que le commerce d'importation et d'exportation a été tout d'abord accaparé par nos compatriotes venus de la Grande-Bretagne. Il en a été de même pour l'exploitation de nos richesses naturelles : bois de construction, mines houillères, etc., à laquelle le manque de capitaux nous empêchait de nous livrer ²⁶².

* * *

Enfin les Anglais avaient sur nos ancêtres cet avantage. Ils arrivaient, fiers et désireux de s'enrichir dans un pays conquis par leurs armes, où ils étaient assurés de toutes les protections, où le négociant entreprenant et malheureux pouvait avec certitude, compter sur une charge qui l'indemniserait de ses pertes. Ils trouvaient notre peuple dans cet état d'énervement et de prostration qui suit les grandes catastrophes, les malheurs considérés comme irréparables : peuple haï, maltraité et opprimé.

Dans ces circonstances, quoi d'étonnant à ce que nous soyons moins riches que les Anglais ? Il ne pouvait en être autrement. Il faut reconnaître cependant que de vrais cultivateurs sont venus d'Écosse et d'Angleterre, qui ont su tirer de leurs terres un meilleur parti que nous, et appliquer des méthodes meilleures, que nous leur avons, en partie, empruntées depuis.

Les Anglais étant, avant tout, un peuple de commerçants, se sont, dès la première heure, emparés du commerce et ont gardé leur conquête : Armés de riches capitaux, ils ont fondé les maisons les plus considérables et les plus prospères. En dépit de tous ces désavantages originels, nous avons, peu à peu, cependant, pris notre part dans la vie commerciale et industrielle du pays ; nous avons contribué et nous contribuons, dans une large mesure, à son extension, si le plus clair des profits n'est pas toujours pour nous ²⁶³.

* * *

On se plaît souvent à comparer le développement matériel si rapide de nos voisins des États-Unis, l'accroissement vertigineux de leur population avec les progrès plus modestes réalisés par les Canadiens, et l'on en conclut trop hâtivement d'ordinaire à la supériorité des premiers. Sans doute, ils doivent beaucoup à leur esprit d'initiative, à leur entente des affaires, à leur patriotisme éclairé et pratique, mais plusieurs circonstances spéciales les ont favorisés.

Le fait que les États-Unis renferment une grande variété de climats et de productions, qu'ils peuvent à la rigueur, se passer de l'étranger et entretenir un commerce intérieur florissant, leur donne, tout d'abord, un

262. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , pp. 45-47.

263. *Idem*, pp. 48-49.

grand avantage sur nous. Forcés par leur rupture avec l'Angleterre et les difficultés de la navigation, au temps des guerres de Napoléon, de construire des fabriques et des usines, les Américains ont fait de leur République un grand État industriel et ont attiré chez eux, en conséquence, le flot de l'immigration européenne. Les indigents, que la misère et la pauvreté forcent à s'expatrier ne peuvent s'occuper d'établissements agricoles, et ils vont, en mettant le pied sur le sol étranger, demander du travail aux chefs d'industrie. Ainsi les États-Unis se peuplèrent rapidement d'émigrants qui *se sont mis, d'abord, au service* des anciens propriétaires du sol. Les émigrants venus au Canada, à la faveur des privilèges accordés par le gouvernement anglais, sont arrivés avec l'intention d'être les *maîtres* des anciens propriétaires du sol ²⁶⁴.

* * *

Jusqu'à 1867, l'histoire économique du Canada, surtout en ce qui concerne les Canadiens français, a été absolument subordonnée à son histoire politique. Nos pères, tout entiers à leurs réclamations constitutionnelles, à la vindicte de leurs droits violés ou menacés, ont moins songé que les Anglo-Saxons à tirer parti des avantages matériels qu'offre notre pays. D'ailleurs, manquant de capitaux, ils n'auraient pu, tout au plus, que prendre une part plus grande dans le commerce local. Coupés de tous rapports avec la France ; tenus en suspicion, pendant les guerres de Napoléon, par les Anglais, qui, en outre, étaient jaloux de monopoliser tout le commerce de transport ; sans navires et hors d'état d'en acheter, il est naturel qu'ils n'aient pas songé au commerce extérieur.

Lorsque la loi de non-importation fut votée aux États-Unis, quelques années après la guerre de l'indépendance, un grand commerce intérieur se développa dans ce pays, mais comme les difficultés de transport étaient très grandes, les États avoisinant le Canada durent chercher un marché pour leurs produits à Québec et à Montréal. Naturellement, ce furent les Anglais établis au Canada dans le but unique d'y faire du commerce qui profitèrent de cette aubaine. La moitié du commerce de fourrures du Nord-Ouest et tous les produits du Vermont et des comtés du nord de l'État de New-York, jusqu'au Niagara, se concentraient à Montréal, d'où ils étaient expédiés en Angleterre. Les marchandises anglaises étaient admises en franchise au Canada et de là prenaient la route des États américains limitrophes. Les Canadiens français étaient exclus de ce commerce, par la force des choses ; mais ils en bénéficiaient cependant, car les produits de leurs terres atteignaient des prix plus élevés. Ils jouirent d'ailleurs, après la conquête, d'une plus grande prospérité ; qu'en aucun temps de la domination française ²⁶⁵.

264. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir . . .*, pp. 49-50.

265. *Idem*, pp. 57-58.

* * *

Un pays neuf, régénéré par la conquête de plus amples libertés, possédant de vastes étendues de terres fertiles, que les colons peuvent se procurer à un prix nominal, un pays agricole situé aux portes de l'un des plus grands empires industriels du monde, et dont les habitants ne sont astreints à aucun service militaire et ne paient presque aucun impôt, le Canada, a vu, dans l'espace de trente ans, une partie de sa population s'expatrier et aller enrichir de son travail les villes manufacturières du pays voisin. La seule province de Québec a perdu ainsi près de la moitié de ses habitants. Vu ce phénomène étrange au premier abord, mais facilement explicable, notre expansion nationale pourra être considérablement modifiée ou entravée, si nous ne nous hâtons de prévenir les maux qui nous menacent, si nous n'opposons pas aux circonstances adverses une foi patriotique inébranlable, prête à tous les sacrifices comme à tous les dévouements ²⁶⁶.

* * *

Quelles sont les causes de l'émigration? J'ai rappelé, dans un chapitre précédent, comment, avant la construction du magnifique réseau de voies ferrées qui sillonne les États-Unis, une partie du commerce de la Nouvelle-Angleterre et de l'État de New-York s'était concentrée à Montréal et à Québec. Plus tard, en 1854, un traité de commerce basé sur la réciprocité fut conclu entre le Canada et la République voisine assurant à notre pays agricole un libre accès à son marché naturel, la Nouvelle-Angleterre, qui est couverte de fabriques et d'usines. Ce traité nous valut une ère de prospérité sans exemple. En 1867, malheureusement, le gouvernement américain refusa de le renouveler, et des deux côtés de la frontière on eut recours aux tarifs protecteurs : le gouvernement américain, afin de défendre contre la concurrence canadienne les céréales et les bois de construction de ses États de l'Ouest, le gouvernement canadien, afin de défendre contre la concurrence américaine les industries qu'il voulait créer et qu'il ne put créer. Le résultat à constater, c'est qu'à partir de 1871-72, la prospérité a disparu de la province de Québec, et que l'émigration a pris des proportions gigantesques, qui n'ont fait qu'augmenter chaque année.

Les émigrés sont, en partie, des journaliers et des ouvriers qui se croient assurés d'un meilleur salaire aux États-Unis ; l'immense majorité est composée de cultivateurs qui ont, autrefois, connu une grande aisance et qui ne veulent pas donner le spectacle de leur indigence dans la localité où on les a vus prospères et heureux. Pour tous ceux-ci, l'histoire est la même. Ils possédaient une jolie propriété libre de toute hypothèque ; les mauvaises années sont venues, un premier emprunt a été facilement

266. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , pp. 103-104.

accordé par une compagnie de prêts hypothécaires, à sept ou huit pour cent. Comme on obtenait l'argent de si bonne grâce, on a un peu majoré le montant strictement nécessaire — car on sait qu'avec de l'argent on gagne de l'argent — on se disait qu'on achèterait un morceau de terrain, qu'on améliorerait le bétail, qu'on se procurerait des instruments aratoires perfectionnés, un phaéton plus confortable, qu'on consacrerait une somme plus importante à l'instruction des enfants, etc. Ces bonnes intentions plus ou moins réalisées, il se trouva qu'à la première échéance les produits de la ferme n'étaient pas vendus et qu'on en offrait des prix dérisoires. Les protectionnistes déclaraient que ce n'était qu'une gêne momentanée, qu'avec les nouvelles manufactures canadiennes on allait revoir une ère de prospérité supérieure même à celle dont on avait joui avant la crise. Les libre-échangistes prédisaient le contraire ; mais on croit facilement ce qu'on désire. Bref, on payait l'intérêt échu, en escomptant un billet à ordre à une banque de la ville voisine, à huit ou neuf pour cent. Les échéances d'intérêts se succédaient, la vente de la récolte à des prix infimes ne suffisait pas à les couvrir et le billet à ordre se renouvelait, passait d'une banque à une autre, se divisait en deux ou trois effets négociables, atteignait une somme considérable qu'il fallait enfin solder au moyen d'une nouvelle hypothèque. Avec le premier terme d'intérêt échu sur le nouvel emprunt hypothécaire, l'usurier entra en scène ; car ces banques de petite ville n'accordent qu'un crédit très limité. Et c'était le commencement de la fin ²⁶⁷.

* * *

La fondation de banques agricoles à un taux d'intérêt de trois ou quatre pour cent, la promulgation de lois rigoureuses contre l'usure, la formation de sociétés de colonisation pratiques, et surtout la conclusion de traités de commerce propres à ouvrir des marchés avantageux à nos produits, toutes ces mesures, si on les adopte, pourront faire beaucoup pour enrayer les progrès de l'émigration et ramener au pays nombre de jeunes gens dont la carrière n'est pas encore entravée par l'obligation de soutenir une famille. *Mais la plupart de ceux qui sont partis depuis trente ans ne reviendront pas dans la province de Québec. Il nous faut donc considérer désormais, quand nous songeons à l'avenir, que la race canadienne-française est, d'ores et déjà, partagée entre deux nations, a juré allégeance à deux drapeaux différents, et que des frontières politiques nous divisent en deux fractions de peuple.*

De notre arbre national, un rejeton se trouve transplanté dans un champ voisin. Il faut que ses racines restent unies à celles du tronc dont il a été détaché et que la croissance ne fasse qu'enchevêtrer et joindre leurs rameaux dans une même végétation ²⁶⁸.

267. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , pp. 104-106.

268. *Idem*, p. 114.

* * *

En vérité, il me paraît désormais impossible que l'élément canadien-français cesse de progresser dans la République américaine, pour peu surtout que les ennemis de notre expansion veuillent bien, de temps à autre, donner signe de vie et rappeler ceux qui s'endorment et oublient au sentiment du devoir patriotique.

Oh ! je le sais bien, l'homme qui n'a pas étudié les profondeurs de l'âme française, qui ignore tout ce qu'elle renferme de forces pour le beau et le bien et qui nous voit, surtout aux États-Unis, dans notre humble situation actuelle, ne pourra s'empêcher de sourire : « Est-ce donc, se dirait-il, des ruches grouillantes de prolétaires que va venir la lumière ! Est-ce au sein des foules de travailleurs ignorants et courbés sous le faix que se formeront les éléments propres à constituer un peuple grand et éclairé ? Il faut avoir un bel optimisme pour caresser ce rêve. »

Votre situation, en effet, ne paraît guère enviable au premier abord, ô mes compatriotes émigrés ! Vous êtes, la plupart d'entre vous, les « ouvriers aux bras rudes », renfermés dans l'atmosphère déprimante des usines. Descendant de héros, vous êtes les salariés, serfs du nouvel état social créé par la grande industrie. Vous êtes les hommes et les femmes à la figure amaigrie, au teint maladif, que l'on rencontre le soir en longues files, gagnant les maisons à plusieurs logements des quartiers pauvres.

Mais qu'importe ? La grandeur vient des foules. Les générations d'hommes sont comme les vagues de la mer. La vague profonde s'élève de l'abîme, elle passe entre les flots pressés et vient pousser sa plainte ou son cri de triomphe à la surface ensoleillée, puis elle se brise et s'écroule sous la poussée d'autres vagues venues de plus loin avec la même force mystérieuse. Ainsi des familles humaines. Sans cesse de la foule houleuse monte l'individu élaboré obscurément, l'aboutissant de longues générations de travailleurs ignorés et quand il a poussé son cri à la surface, lui aussi disparaît pour faire place à d'autres. Il faut seulement que la mer soit agitée, que dans la foule règne l'activité créatrice et que jamais ne prévale le repos, qui est la mort.

Posséder des hommes de talent et de savoir, fournir dans toutes les sphères de la vie sociale un contingent important ; avoir des artistes, des littérateurs, des juristes, des érudits qui jettent un lustre sur le groupe total et lui constituent un rang dans l'échelle des races civilisées ; puis être surtout une foule d'hommes honnêtes et travailleurs, s'occupant de travaux manuels, utilisant leurs bras et leur pensée, satisfaits de remplir leur devoir dans la vie et d'occuper leur place au soleil, voilà la destinée de tout peuple à notre époque ²⁶⁹ ».

269. De NEVERS, Edmond, *L'Avenir* . . . , pp. 436-438.

INDEX DES AUTEURS ET DES OUVRAGES CITÉS

par Edmond de NEVERS

dans *L'Avenir du peuple canadien-français*^{no}

ARNOLD, Mrthew, <i>Civilisation in the United States</i>	244
BAGEHOT, W., <i>Essay on Béranger</i>	130
—, <i>Essays</i>	349
BANCROFT, <i>History of the United States</i> , vol. III.	29, 41
—, <i>History of the United States</i> , vol. I.	360
BINMORE, Charles J., <i>Canadian Nationality</i>	337
BLUNTSCHLI, <i>La théorie de l'État</i>	318, 377
BOUGAINVILLE, <i>Rapport sur l'état de la colonie</i>	17
CANDOLLE, A. de, <i>Histoire de la science et des savants depuis deux siècles</i>	358
CARLISLE, <i>On Heroes</i>	167, 170
CHARLEVOIX, Père, <i>Histoire de la Nouvelle-France</i> , vol. III.	12
CHERBULIEZ, A. E., <i>De la démocratie en Suisse</i>	208
CHEVILLE OU CHEVILLON	2, note I
COBDEN, <i>Lettre de Cobden au Colonel Cole</i> (30 mars 1865)	101
COMTE, Auguste, <i>Catéchisme positiviste</i>	XXXIII
DELISLE, Léopold, <i>Études sur l'état de la classe agricole en Normandie, au</i> <i>moyen âge</i>	6
DESHOULLIÈRES, M ^{me}	8
DU BOULAY, <i>Histoire universelle</i>	18
DUPANLOUP, M ^{sr} , <i>De la haute éducation intellectuelle</i>	124, 146, 199
—, <i>Lettres à un homme du monde</i>	210
FEARON, <i>Sketches of America</i>	326
FEUILLÉE, Alfred, <i>La science sociale contemporaine</i>	166, 207
FICHTE, <i>Reden an die deutsche Nation</i>	126, 131, 158
FLAMMARION, Camille, <i>Dans le ciel et sur la terre</i>	271
FRÉCHETTE, <i>Poème sur Joliet</i>	254
GALTON, Fr., <i>Hereditary Genius</i>	359
GARNEAU, F.-X., <i>Histoire du Canada</i>	23, 47
GUIZOT	273
HAMERTON, <i>French and English</i>	330, 349, 355
HEINE, H., <i>Breifen aus Paris</i>	328
HOWIESON, John, <i>Sketches of Upper Canada</i>	339, 340
KALM, Pierre, <i>Voyages dans l'Amérique du nord</i>	17
LA HONTAN, <i>Voyages dans l'Amérique septentrionale</i>	15, 246, 252
LAMARTINE, <i>Le lac</i>	127
LAURIER, Wilfrid, <i>Discours publiés par Utric Barthe</i>	239
LAVELEYE, E. de, <i>Le socialisme contemporain</i>	XXXVI, 314
LEBRUN, <i>Tableau des deux Canadas</i>	68, 246
LECLERC, Père, <i>Premier établissement de la Foy dans la Nouvelle France</i>	11
LEJEUNE	11
LEPLAY, <i>De la réforme sociale</i> , vol. II.	188

LEROY-BEAULIEU, P., <i>De la colonisation chez les peuples modernes</i>	9
LONGFELLOW, <i>Hiawatha</i>	32
MACAULAY, <i>Essays</i>	95
MACHIAVEL, <i>Discorsi politici</i>	132
MARTINE et DURAND, <i>Collection de vieux documents</i>	389
McMASTER, <i>Hist. of the United States</i>	51, 56, 67
MILBERT, M., <i>Itinéraire pittoresque du fleuve Hudson</i>	2
MOLINARI	81
MONTESQUIEU	XLV, 301
PALMERSTON, <i>Discours à la Chambre des communes du 23 mars 1865</i>	393
PARKMANN, F., <i>Pioneers of France in the New World</i>	21
QUATREFAGES, <i>Histoire des races humaines</i>	35
QUINET, Edgar, <i>La création</i>	33, 122, 146, 180
—, <i>L'esprit nouveau</i>	245
RAGUENEAU, <i>Relations des Jésuites</i>	25
RENAN	27
—, <i>Conférence faite à l'Alliance pour la propagation de la langue française</i>	121, 122
—, <i>Questions contemporaines</i>	170, 178, 186, 205, 317, 410
—, <i>Qu'est-ce qu'une Nation</i>	403
RENOUVIER, <i>Essais de critique générale</i>	309
SEELY, J. B., <i>Expansion of England</i>	VIII, 359, 366, 372
SMILES, <i>The Huguenots</i>	359
SMITH, Goldwin, <i>Fornightly Review</i>	342
—, <i>The Canada Question</i>	373, 378, 383
SPENCER, H., <i>The study of sociology</i>	302, 308
—, <i>Essays</i>	413
SULLY, <i>Mémoires</i>	326
TAINE, H., <i>Philosophie de l'art en Italie</i>	18
—,	96
TANGUAY, M ^{re} , <i>Dictionnaire généalogique des familles canadiennes</i>	5
TENNYSON, <i>The Princess</i>	288
TOCQUEVILLE, <i>De la démocratie en Amérique</i>	VIII, 75, 405

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	5
Chronologie	6
Bibliographie	7

I

Edmond de Nevers

I — Au Séminaire de Nicolet	13
II — À Trois-Rivières	22
III — En Europe	28
IV — Retour en Amérique	33

II

« L'Avenir du peuple canadien-français »

I — La publication	41
II — Les problèmes économiques	44
III — L'éducation	52
IV — Les mœurs politiques	58
V — L'avenir politique du Canada français	60
Épilogue	64

III

Textes choisis de « L'Avenir du peuple canadien-français »

I — [Regards sur le passé]	71
II — [De la nécessité des hautes études]	76
III — [La vie politique]	82
IV — [La vie économique]	87
Index des auteurs et des ouvrages cités dans <i>l'Avenir du peuple canadien-français</i>	93
Table des matières	95

LES ARCHIVES DE FOLKLORE

CAHIERS ILLUSTRÉS DE TRADITIONS
FRANÇAISES D'AMÉRIQUE

publiés sous la direction de
LUC LACOURSIÈRE
professeur à l'université Laval

Ces *Cahiers*, fondés en 1946, sont maintenant une des plus riches sources de documentation et d'études sur les traditions françaises d'Amérique du Nord : mœurs, coutumes, croyances, légendes, contes, chansons, langue et arts populaires.

Sept cahiers sont parus, tous disponibles :

- N^{os} 1 à 4 — Environ 200 pp. chacun. \$3.⁰⁰
N^{os} 5 — 6 — *La Civilisation traditionnelle des Lavallois*, par Sr
MARIE-URSULE. Un volume de 400 pp. abon-
damment illustré. \$6.⁰⁰
N^o 7 — *Vieilles chansons de la Nouvelle-France*, par Russell
S. YOUNG. Un volume de 132 pp., ill. et ex. mus. \$3.⁰⁰

À paraître sous peu :

- N^o 8 — *Contes populaires canadiens*. Étude linguistique par
J. LAFOLLETTE — commentaire folklorique par
Luc Lacoursière.

Hors-collection :

- CONRAD LAFORTE — *Le Catalogue de la chanson folklorique fran-
çaise*. Un fort volume de 400 pp. \$10.⁰⁰

Tous ces volumes sont en vente chez votre libraire ou chez
l'éditeur . . .

LES PRESSES UNIVERSITAIRES LAVAL

28, rue Sainte-Famille,

— Québec 4, Canada.

